





ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
M. D. HUME.
TOME CINQUIEME.



ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
M. D. HUME,

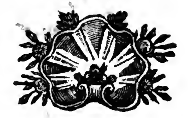
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

TOME CINQUIEME,

CONTENANT

Les Recherches ſur les Principes de la Morale.

NOUVELLE ÉDITION.



A LONDRES,

1788.









RECHERCHES SUR LES PRINCIPES DE LA MORALE.

SECTION I.

Des principes généraux de la Morale.

De toutes les disputes on seroit tenté de regarder comme la plus désagréable, celle que l'on est obligé d'avoir avec des personnes opiniâtres & entêtées de leur sentiment; il est cependant encore plus fâcheux d'avoir à disputer contre des gens qui ne sont point persuadés des opinions qu'ils soutiennent & qui s'engagent dans la discussion par envie de contredire, par affectation, ou

par le desir de faire étalage d'un esprit supérieur au reste des hommes. Les uns & les autres montrent le même attachement à leurs raisonnemens, le même mépris pour leurs adversaires, & la même opiniâtreté à soutenir des sophismes & des absurdités. Comme leur façon de penser n'est point fondée sur la raison, c'est en vain qu'on se flatteroit, au moyen d'une logique qui ne sait point parler à la passion, de les ramener à des principes plus vrais & plus sensés.

Ceux qui nient la réalité des distinctions morales, peuvent être placés dans la derniere classe, c'est-à dire, parmi les gens qui disputent de mauvaise foi. En effet on ne sauroit se persuader qu'un homme raisonnable ait jamais pu croire sérieusement que tous les caracteres & toutes les actions méritassent également l'amour & l'estime de tout le monde. La différence que la nature a mise entre un homme & un autre homme, est souvent si grande, & cette différence est encore si fort augmentée par l'éducation, par l'exemple & par l'habitude, qu'il n'y a point de sceptique assez téméraire & assez

déterminé, qui en s'appercevant de tant d'extrémités si opposées, ose nier la distance immense qui se trouve entre elles. Quelle que soit l'insensibilité d'un homme, il ne laissera pas d'être souvent touché par les images du juste & de l'injuste, & quelle que soit la force de ses préjugés, il ne pourra s'empêcher de voir que les autres sont susceptibles de la même impression; ainsi le seul moyen de convaincre un adversaire de ce caractere, est de l'abandonner à lui-même; car s'il ne trouve personne qui veuille s'engager avec lui dans la dispute, il y a tout lieu de croire que l'ennui suffira à la fin pour le rappeller au bon sens & à la raison.

Il n'y a pas long-tems qu'il s'est élevé une dispute plus digne d'attention, sur la base générale de la morale, il s'agit de savoir s'il faut la fonder sur la raison ou bien sur le sentiment: si nous parvenons à sa connoissance par une chaîne de raisonnemens & de conséquences, ou par un sentiment intérieur & immédiat; si, ainsi que tous les jugemens sains sur le vrai & sur le faux, la morale est la même pour tous les êtres intelligens & rai-

ſonnables, ou ſi ſemblable aux idées de beauté & de difformité, elle n'eſt fondée que ſur la conformation particuliere des hommes, & ſur la façon dont ils ſont organiſés.

Quoique les anciens philoſophes répetent ſouvent que la vertu n'eſt autre choſe que la conformité avec la raiſon, ils ſemblent pourtant fonder la morale ſur le goût & ſur le ſentiment. D'un autre côté, nos moraliſtes modernes, en parlant ſans ceſſe de la beauté de la vertu & de la difformité du vice, ſe ſont toujours efforcés d'en rendre compte par des raiſonnemens métaphyſiques déduits des principes les plus abſtraits de l'eſprit humain. On a jeté beaucoup d'obſcurité ſur cette matiere ; les ſyſtêmes ſe ſont trouvés oppoſés les uns aux autres ; & il y a ſouvent eu de la contradiction juſques dans les différentes parties d'un même ſyſtême. L'élégant & le ſublime lord *Shafteſbury*, qui le premier, parmi nous, a fait remarquer la diſtinction dont nous parlons, & qui en général étoit du ſentiment des anciens, n'eſt point lui-même exempt de confuſion.

Il faut avouer que les deux côtés de cette

question sont susceptibles de raisonnemens très-spécieux. On peut soutenir que la raison suffit seule pour discerner les distinctions morales ; en effet, sans cela, d'où naîtroient les disputes qui s'élevent sur cette matiere, tant parmi le vulgaire, que parmi les philosophes ? d'où viendroient cette longue suite de preuves que chacun allégue en faveur de ses opinions, les exemples qu'on apporte, les autorités dont on s'appuie, les analogies auxquelles on a recours, les faussetés qu'on prétend découvrir, les inductions qu'on emploie, & les différentes conséquences que l'on tire des mêmes principes ? on peut disputer sur la vérité, mais jamais sur le goût : ce qui existe dans la nature est la regle ou le modele de nos jugemens ; ce que chaque homme sent au-dedans de lui-même est la regle du sentiment. On peut démontrer des propositions de géométrie, & disputer sur des systêmes de physique ; mais l'harmonie des vers, la tendresse de la passion, le brillant du génie, sont de nature à exciter un plaisir immédiat. Les hommes ne disputent gueres sur la beauté ou sur la laideur des autres,

mais ſouvent ils raiſonnent ſur la juſtice ou l'injuſtice de leurs actions. Dans la diſcuſſion d'une affaire criminelle, le premier objet de l'accuſé, eſt de prouver qu'il n'eſt point coupable des faits dont on le charge, & de nier les actions qu'on lui impute : le ſecond eſt de prouver que ces faits, quand ils ſeroient vrais, peuvent être juſtifiés & regardés comme innocens & légitimes. Il eſt conſtant que le premier de ces points eſt ſoutenu par une ſuite de conſéquences tirées de l'entendement : comment donc pouvons-nous ſuppoſer que c'eſt une faculté différente qui fixe l'autre point ?

D'un autre côté, ceux qui regardent le ſentiment comme la ſource de la morale, s'efforcent de prouver qu'il eſt impoſſible à l'entendement de former des raiſonnemens ſatisfaiſans de cette eſpece : ſelon eux le propre de la vertu eſt d'être aimable, & le propre du vice d'être odieux, cela eſt de leur eſſence & de leur nature ; mais la raiſon ou le raiſonnement ſont-ils en état d'appliquer ces différentes épithétes à une action, & de décider, avant que l'une de ces actions ait



excité l'amour, & que l'autre ait produit la haine? Or, quelle autre cause peut-on donner de ces sentimens qu'on éprouve, sinon la disposition primitive de nos organes & de nos facultés intellectuelles, formée par la nature pour les recevoir?

Le but de toutes les spéculations morales est de nous apprendre nos devoirs, & de nous montrer la difformité du vice & la beauté de la vertu, pour nous engager à éviter l'un & à suivre l'autre, & pour faire naître en nous des habitudes analogues à cette disposition. Mais peut-on attendre ces effets des conséquences tirées par notre entendement, puisqu'elles ne peuvent se soumettre nos affections, ni émouvoir les facultés actives de l'homme? Le raisonnement fait découvrir des vérités, mais lorsque ces vérités sont indifférentes, & qu'elles ne font naître ni desir ni répugnance, elles n'ont gueres d'influence sur notre conduite. Ce qui est honorable, ce qui est beau, ce qui est décent, ce qui est noble, ce qui est généreux saisit notre cœur, & nous excite à l'embrasser & à nous y tenir attachés. Ce qui est

intelligible, ce qui eſt évident, ce qui eſt probable, ce qui eſt vrai, n'obtient qu'un conſentement froid de la part de l'entendement, & en ſatisfaiſant notre curioſité, met fin à nos recherches.

Eteignez tous les ſentimens qui échauffent en faveur de la vertu, & tous les dégoûts que fait naître le vice, rendez les hommes totalement indifférens ſur ces diſtinctions, la morale ne ſera plus une étude de ſpéculation, & ne tendra plus à régler notre conduite & nos actions.

Ces raiſonnemens, dont on s'appuie de part & d'autre, & que l'on pourroit augmenter par beaucoup de ſemblables, ſont ſi plauſibles, que je ſuis tenté de croire qu'ils ſont également ſolides & ſatisfaiſans, & de ſoupçonner que la raiſon & le ſentiment ſe réuniſſent dans preſque toutes les déterminations morales. Il y a tout lieu de penſer que l'arrêt définitif, qui décide ſi un caractere ou une action ſont aimables ou odieux, dignes de louanges ou de blâme, qui leur imprime le ſceau de l'honneur ou de l'infamie, de l'approbation ou de la cenſure, qui fait de la

morale un principe actif, en attachant notre bonheur à la vertu, & notre malheur au vice; que cet arrêt, dis-je, dépend d'un ſentiment intérieur que la nature a donné à tous les hommes. Quel autre pouvoir pourroit produire un effet de cette eſpece ? Mais pour préparer les hommes à un tel ſentiment, & pour leur faire diſtinguer quel en eſt le véritable objet, nous voyons qu'il eſt ſouvent beſoin de le faire précéder d'un grand nombre de raiſonnemens, d'établir des diſtinctions très-déliées, & tirer des conſéquences préciſes, de former des comparaiſons éloignées, d'examiner des relations exactes, de conſtater & de fixer des faits généraux. Il y a des beautés, ſur-tout celles de la nature, qui du premier coup d'œil captivent nos affections & s'attirent nos ſuffrages; lorſqu'elles ne produiſent point cet effet, il eſt impoſſible au raiſonnement de remédier à ce défaut d'influence, & de les rendre plus propres à flatter notre goût, ou à exciter nos ſentimens. Mais il eſt d'autres beautés, & de ce genre ſont celles des beaux arts, qui pour être ſenties demandent une longue ſuite

de raiſonnemens ; & alors les argumens & la réflexion redreſſent ſouvent les impreſſions fautives en ce genre. On a de fortes raiſons pour croire que les beautés morales ſont de cette derniere eſpece, & qu'elles exigent l'aſſiſtance des facultés de l'entendement, pour produire des impreſſions durables dans le cœur des hommes.

Quoique la queſtion qui regarde le principe général de la morale, ſoit extrêmement curieuſe & importante, il eſt inutile, quant à préſent, de faire de nouvelles recherches ſur ce ſujet ; en effet, ſi dans le cours de cet examen nous ſommes aſſez heureux pour pouvoir fixer la veritable origine de la morale, on appercevra aiſément juſqu'à quel point le ſentiment ou la raiſon entrent dans les déterminations de cette nature (1). En attendant que cette queſtion ſoit entiérement décidée, il ne ſera pas peut-être poſſible de ſuivre un ordre ou une méthode auſſi préciſe que les ſciences l'exigent, c'eſt-à-dire, de donner d'abord des définitions exactes de

(1) Voyez la premiere addition.

la vertu & du vice qui ſont les objets de nos méditations. Mais nous prendrons une route qui ne doit pas paroître moins ſatisfaiſante : nous conſidérerons notre matiere comme ſuſceptible d'expériences, & ainſi nous appellerons *vertueuſe* toute action qui ſera accompagnée de l'approbation unanime des hommes, & nous nommerons *vicieuſe* toute qualité qui ſera l'objet du blâme & de la cenſure. Nous tâcherons de comparer ces notions ; & après avoir examiné les circonſtances dans leſquelles elles s'accordent, nous pourrons eſpérer de parvenir à la connoiſſance de la baſe de la morale, & à découvrir les principes univerſels d'où dérivent l'approbation & le blâme. Toutes ces queſtions roulent ſur des faits, & ne ſont point une ſcience abſtraite, mais nous ne pouvons nous promettre quelque ſuccès, qu'en ſuivant la route de l'expérience, & en tirant des maximes générales de l'analogie des exemples particuliers. L'autre méthode ſcientifique qui commence par établir un principe général abſtrait, pour en tirer enſuite des conſéquences qui en partent comme des rameaux

de la tige ; cette méthode peut être plus parfaite, mais elle convient certainement moins à l'imperfection de l'esprit humain, & en ce genre comme en beaucoup d'autres elle est communément une source d'erreur & d'illusion. Les hommes sont actuellement guéris des systêmes & des hypotheses de physique, ils ne prêtent l'oreille qu'aux preuves tirées de l'expérience. Il est tems de mettre dans la morale, la même réforme, & de rejeter tout systême, quelque ingénieux qu'il puisse être d'ailleurs, lorsqu'il ne sera point fondé sur des observations & des faits.

SECTION II.

De la Bienveillance.

I.

BEAUCOUP de gens se sont fait un principe entiérement incompatible avec toute vertu & tout sentiment moral, & comme leur opinion ne peut venir que de la disposition la plus dépravée, elle contribue à son tour à

nourrir & à entretenir la dépravation. Selon eux la bienveillance n'eſt qu'hypocriſie, l'amitié n'eſt qu'une tromperie, l'amour du bien public qu'une comédie, la fidélité qu'un piége propre à ſurprendre la confiance; & tandis que chacun de nous ne cherche que ſon intérêt particulier, nous nous ſervons de ces dehors ſéduiſans, de ces mots pompeux, pour tromper nos voiſins, & pour les faire tomber dans les filets que nous leur tendons. Quel cœur doit avoir un homme qui fait profeſſion de pareils principes, & qui n'éprouve point en lui-même de ſentiment qui démente un ſyſtême ſi dangereux! Quelle affection & quelle bienveillance peut-il ſentir pour des êtres qu'il ſe repréſente ſous des couleurs ſi noires, & qu'il ſuppoſe ſi peu capables de retour & de reconnoiſſance! Si nous ne voulons point attribuer ces principes à un cœur entiérement perverti, nous ne pouvons du moins nous diſpenſer de reprocher à ceux qui les ont avancés d'avoir examiné les choſes avec légéreté & avec précipitation. Des raiſonneurs ſuperficiels, voyant dans les hommes un grand nombre de pré-

tentions fauſſes & injuſtes, & ſe ſentant peut-être eux-mêmes très-peu diſpoſés à ſe contraindre, ont pu tirer inconſidérément une concluſion trop générale & trop téméraire; ils ont pu dire que tout eſt également corrompu, & que les hommes différens en cela de tous les autres animaux & de tous les autres êtres, ne ſont ſuſceptibles d'aucuns degrés de bonté ni de méchanceté, mais ſont en toute occaſion les mêmes créatures maſquées ſous différens déguiſemens.

Il y a un autre principe qui reſſemble aſſez à celui dont nous venons de parler. Pluſieurs philoſophes s'en ſont appuyés, & il a été le fondement d'un grand nombre de ſyſtêmes. Ce principe eſt que quelqu'affection qu'on éprouve, ou qu'on croie ſentir pour les autres, elle n'eſt point & ne peut être déſintéreſſée; que l'amitié la plus généreuſe, quelque ſincere qu'elle ſoit, n'eſt qu'un amour-propre modifié, & que même à notre inſu, nous ne cherchons que ce qui peut nous faire plaiſir, tandis que nous paroiſſons le plus occupés des avantages, & du bien-être de nos ſemblables. Par le tour de notre

imagination, par des réflexions rafinées, par l'enthousiasme de la passion, nous nous persuadons de prendre une part réelle à ce qui intéresse les autres, & nous nous croyons entiérement dégagés de vues particulieres: mais dans le fond, le citoyen le plus généreux & l'avare le plus sordide ....., le héros le plus magnanime & l'homme le plus lâche, dans toutes leurs actions ont également en vue leur propre intérêt & leur bonheur personnel.

On se trouveroit souvent trompé dans ses expériences, si en considérant le but auquel paroît tendre cette opinion, on concluoit que ceux qui la soutiennent ne sauroient éprouver un vrai sentiment de bienveillance, ni avoir de l'estime pour la vertu pure. L'honneur & la probité n'étoient point étrangers à Epicure ni à sa secte. Atticus & Horace paroissent avoir reçu de la nature, & avoir cultivé par réflexion une disposition aussi généreuse, & autant de penchant à l'amitié qu'aucun des disciples des écoles les plus austeres. Et parmi les modernes Hobbes & Locke qui soutenoient le systême de l'amour-

propre dans la morale, n'ont pas laissé de mener la vie la plus irréprochable; cependant, le premier avoit absolument secoué le joug de la religion, qui auroit pu suppléer à ce qui manquoit à sa philosophie.

Un épicurien, ou un disciple de Hobbes avouera qu'il existe dans le monde une amitié sans fard & sans hypocrisie; mais à force de subtilité philosophique, il essaiera d'analyser ce sentiment, pour en répandre les élémens dans ceux d'une autre passion; il s'efforcera de prouver que tous nos sentimens ne sont qu'un amour-propre déguisé sous une infinité de formes différentes. Cependant le même tour d'imagination ne domine point dans tous les hommes; & par conséquent ne peut donner la même modification au sentiment primitif de chacun; & cela seul suffit, même dans le système de l'amour-propre, pour mettre la plus grande différence entre les caracteres des hommes, & pour attirer le nom de vertueux & d'humains aux uns, & celui d'intéressés & de vicieux aux autres. Je fais cas d'un homme dont l'amour-propre, de quelque maniere

que

que ce ſoit, eſt dirigé de façon à s'intéreſſer à ſes ſemblables, & à ſe rendre utile à la ſociété; de même que je hais ou mépriſe celui qui n'a d'égards que pour ce qui peut contribuer à ſes indignes plaiſirs. En vain voudra-t-on me dire que ces caracteres, quoique oppoſés en apparence, ſont les mêmes dans le fond, & qu'un tour d'imagination très-léger en fait toute la différence; quand cette différence ſeroit encore plus petite qu'elle n'eſt, chaque caractere me paroît aſſez décidé & très-difficile à changer; & je ne trouve pas plus, en ce genre que dans d'autres, que les ſentimens naturels, excités par les apparences générales des choſes ſoient aiſément détruits par les réflexions raffinées qu'on fait ſur l'origine commune & imperceptible de ces apparences. L'incarnat vif & animé d'un beau viſage ne m'inſpire-t-il pas du plaiſir même, lorſque la phyſique m'aura appris que toutes les différences du teint ne viennent que du plus ou moins d'épaiſſeur des particules dont la peau eſt compoſée, & qu'au moyen de ces différences une ſurface

eſt diſpoſée à réfléchir une des couleurs primitives de la lumiere & à abſorber les autres ?

Quoique la queſtion ſur l'amour-propre général ou particulier de l'homme ne ſoit pas auſſi importante à la morale & à la pratique qu'on a coutume de ſe l'imaginer, cependant elle eſt certainement de très-grande conſéquence dans les ſpéculations ſur la nature humaine, & cet objet eſt très-digne de notre curioſité & de nos recherches. Il ne ſera donc pas hors de propos de s'arrêter pour y faire quelque réflexion.

L'objection qui ſe préſente le plus naturellement contre le ſyſtême de l'amour-propre, eſt que ce ſentiment étant contraire à ce qu'on éprouve ordinairement, & aux idées & aux opinions les plus exemptes de préjugés, il faut que la philoſophie faſſe un effort prodigieux pour établir un paradoxe ſi extraordinaire. L'obſervateur le moins attentif apperçoit bientôt qu'il exiſte une diſpoſition telle que la bienveillance & la généroſité ; qu'il y a des ſentimens tels que l'amour, l'amitié, la compaſſion, la reconnoiſſance. Ces ſentimens ont leurs cauſes,

leurs effets, leurs objets & leurs opérations. Le langage ordinaire a exprimé toutes ces idées, & les a distinguées des passions qui n'ont en vue que l'intérêt particulier: comme c'est-là le coup d'œil sous lequel les choses se présentent naturellement, il faut s'y tenir jusqu'à ce qu'on découvre un systême, qui pénétrant plus profondément la nature humaine, prouve que les premiers de ces sentimens ne sont que des modifications du dernier. Toutes les tentatives de ce genre ont été infructueuses jusqu'à présent, & semblent n'être dues qu'à cette envie de simplifier qui a été la source d'un grand nombre de faux raisonnemens dans la philosophie. Je n'entrerai point ici dans aucun détail là-dessus: beaucoup de philosophes habiles ont fait voir l'insuffisance de ce systême; & je supposerai qu'on m'accorde ce que la moindre réflexion doit selon moi rendre évident à tout homme qui fera des recherches impartiales.

La nature du sujet donne lieu de présumer que l'on ne trouvera point par la suite de meilleur systême, pour expliquer comment la bienveillance dérive de l'intérêt personnel,

& qu'on ne pourra réduire les différens mouvemens de l'ame à des principes plus ſimples & plus uniformes. Il n'en eſt pas de cette eſpece de philoſophie comme de la phyſique. Dans cette ſcience, il y a beaucoup d'hypotheſes qui, quoiqu'elles paroiſſoient contraires aux premieres apparences, ſe ſont enſuite trouvées ſolides & vraies après un examen plus exact, nous en avons tant d'exemples, qu'un philoſophe (1) ingénieux n'a pas fait difficulté de dire que quand il y a plus d'une maniere de produire un phénomene, on doit préſumer qu'il eſt dû à des cauſes qui ſont les moins ordinaires, & qui ſe préſentent le moins fréquemment à nos yeux. Mais dans toutes les recherches ſur l'origine de nos paſſions & des opérations de l'ame, la préſomption eſt pour l'autre méthode; la cauſe la plus ſimple, & qui ſe préſente le plus naturellement pour expliquer un phénomene, eſt probablement la plus vraie. Lorſqu'un philoſophe, pour établir ſon ſyſtême, eſt obligé d'avoir recours

(1) M. de Fontenelle.

à des réflexions fines & compliquées, & de les ſuppoſer eſſentielles pour produire une paſſion ou un mouvement de l'ame, nous ſommes en droit de nous mettre en garde contre une hypotheſe ſi trompeuſe. Nos paſſions ne ſont point ſuſceptibles de ces impreſſions qui partent du rafinement de l'eſprit & de l'imagination; & l'on trouvera toujours qu'un exercice ſérieux de ces dernieres facultés abſorbe & détruit toute la force & toute l'activité des premieres. Tel eſt le peu de capacité de l'ame humaine; elle ne ſauroit ſuffire à deux objets ſi différens. Il eſt vrai que ſouvent notre intention & le motif qui nous détermine nous ſont inconnus à nous-mêmes, ſur-tout lorſque ce motif ſe combine & ſe confond avec d'autres, auxquels l'eſprit, par préſomption & par vanité, accorde plus de force & d'influence qu'ils n'en ont réellement; mais il n'y a point d'exemple que nous ayions ignoré les cauſes de nos ſentimens, parce qu'elles étoient trop obſcures & trop compliquées. Un homme qui a perdu ſon ami & ſon protecteur, s'abuſe peut-être lorſqu'il croit que

toute ſa douleur ne vient que d'un ſentiment généreux, ſans aucun mélange de vues baſſes & intéreſſées; mais quel motif peut-on ſuppoſer à l'attendriſſement d'un homme qui regrette un ami vertueux & eſtimable, un ami qui avoit beſoin de ſa protection & de ſes ſecours? Croira-t-on que ces regrets viennent de je ne ſais quelle conſidération métaphyſique de ſon intérêt particulier, qui n'eſt fondée ſur aucune réalité? En ſuppoſant, à des petits reſſorts ou à des roues d'une montre, la force de donner le mouvement à une voiture très-chargée, on auroit tout autant de raiſon qu'en puiſant dans des réflexions auſſi éloignées l'origne des ſentimens de notre ame.

Nous remarquons que différens animaux ſont ſuſceptibles d'attachement, tant pour leur eſpece que pour la nôtre; & l'on ne ſauroit ſoupçonner de l'art ou du déguiſement dans leur fait. Dirons-nous auſſi que tous leurs ſentimens ne viennent que d'un rafinement d'amour-propre? Et ſi nous admettons une bienveillance déſintéreſſée dans des êtres inférieurs, par quelle regle d'analogie refu-

ſerions-nous ce ſentiment à des êtres d'un ordre plus relevé?

L'amour entre les deux ſexes fait naître une complaiſance & une bienveillance bien différente de l'aſſouviſſement des deſirs. La tendreſſe naturelle pour la progéniture ſuffit généralement dans tous les êtres ſenſibles, pour contrebalancer les mouvemens les plus forts de l'amour-propre, & n'en dépend en aucune façon. Quel peut être l'intérêt de cette tendre mere qui détruit ſa ſanté par les ſoins qu'elle prodigue à ſon enfant malade, & qui délivrée enfin par ſa mort de ces ſoins incommodes, tombe elle-même dans la langueur, & finit par mourir de chagrin?

La reconnoiſſance n'eſt elle donc point un ſentiment naturel au cœur de l'homme, & n'eſt-ce qu'un mot dépourvu de ſens & de réalité? Ne trouvons-nous pas plus de ſatisfaction dans la compagnie d'un homme que dans celle d'un autre, & ne deſirons-nous plus le bonheur d'un ami quand l'abſence ou la mort nous empêchent de le partager? Et qu'eſt-ce qui nous le fait partager lors même que nous ſommes vivans

& que nous en ſommes témoins, ſi ce n'eſt l'eſtime & la paſſion que nous avons pour lui?

Ces exemples & une infinité d'autres ſont des preuves d'une bienveillance gratuite qui exiſte dans l'homme, ſans qu'un intérêt réel nous attache à l'objet de notre amitié; & il me paroît difficile d'expliquer comment un intérêt ſuppoſé & imaginaire, connu & avoué pour tel, peut être l'origine d'un ſentiment ou d'un mouvement de l'ame. On n'a point encore trouvé juſqu'à préſent d'hypotheſe ſatisfaiſante en ce genre, & il n'y a pas la moindre apparence que jamais l'art des hommes réuſſiſſe dans cette recherche.

De plus ſi nous voulons conſidérer cette matiere ſans prévention, nous trouverons que le ſyſtême qui ſuppoſe une bienveillance déſintéreſſée & diſtincte de l'amour-propre, eſt réellement plus ſimple & plus conforme à la nature que celui qui rapporte à ce dernier principe toute amitié & tout ſentiment d'humanité. Il eſt des beſoins & des appétits phyſiques qui de l'a-

veu de toute le monde tendent immédiatement à la possession de leur objet & précedent la jouissance de nos sens. Ainsi l'objet de la faim & de la soif est de manger & de boire. Ces appétits primitifs satisfaits, il en résultera un plaisir qui pourra devenir l'objet d'une autre espece de desirs secondaires & intéressés. De même il y a des passions de l'ame, qui, avant toute idée d'intérêt, nous portent à rechercher des objets particuliers tels que la réputation, le pouvoir, la vengeance; & lorsqu'on les a obtenus, il en résulte une jouissance agréable qui est une suite de l'accomplissement de nos desirs. Suivant la constitution intérieure de notre ame, il existe en nous un penchant naturel à la réputation qui agit avant que nous en ayions recueilli aucun plaisir, & avant que nous puissions la rechercher par des motifs d'amour-propre ou par le desir du bonheur. Si je n'ai point de vanité, je ne trouverai point de plaisir dans la louange: si je suis dégagé d'ambition, le pouvoir ne sera pas une jouissance pour moi: si je n'ai point de

ressentiment, la punition d'un ennemi me sera indifférente. Dans tous ces cas la passion fixe sa vue immédiatement sur son objet & le rend nécessaire à notre bonheur. Il est vrai qu'il s'éleve ensuite d'autres sentimens secondaires qui poussent ce bonheur obtenu par nos desirs primitifs plus loin, & en font une partie de notre bien-être. Si l'amour-propre n'étoit pas précédé par des sentimens d'une nature différente, il se manifesteroit à peine, parce que dans cette supposition nous n'éprouverions que des peines & des plaisirs très-légers, & nous n'aurions que peu de malheur à éviter & peu de félicité à attendre.

Où seroit donc la difficulté de concevoir qu'il en est de même de la bienveillance & de l'amitié, que des sentimens que nous venons de citer pour exemple; & pourquoi ne croirions-nous-pas que la constitution primitive de notre ame nous fait desirer le bonheur de nos semblables, nous le rend aussi précieux que le nôtre? sans nier que peut-être nous le recherchons ensuite par les motifs combinés

& de la bienveillance & de l'envie d'en jouir auſſi. Qui ne voit pas que la vengeance excitée par la ſeule force de la paſſion peut être ſuivie avec aſſez d'ardeur, pour nous faire oublier toutes les conſidérations d'aiſance, d'intérêt, de ſûreté, & pour nous rendre ſemblables à ces animaux acharnés, qui, pour bleſſer leurs ennemis, ſacrifient leur propre vie? Quelle eſt la malignité d'une philoſophie qui ne veut point accorder à l'humanité & à l'amitié les mêmes droits, qu'on eſt forcé de reconnoître dans des ſentimens atroces, tels que la haine & le reſſentiment? Une pareille philoſophie eſt moins la peinture que la ſatire de la nature humaine. Elle peut fournir des plaiſanteries & des paradoxes, mais elle ne pourra jamais être le ſujet d'aucun raiſonnement ſérieux.

II.

On regardera peut-être comme inutile de prouver que le ſentiment ſi doux de la bienveillance eſt une vertu, & qu'il s'attire, dès qu'il ſe montre, l'eſtime, l'appro-

bation & les suffrages de tous les hommes. Les termes d'ami, de sociable, de bon, d'humain, de clément, de reconnoissant, de généreux, de bienfaisant existent dans toutes les langues, & expriment généralement le plus éminent degré de mérite auquel la nature humaine puisse atteindre : lorsque ces qualités aimables sont accompagnées d'une naissance illustre, de pouvoir & de grands talens, & qu'elles se déploient soit pour gouverner, soit pour éclairer l'homme, elles semblent élever ceux qui les possedent au-dessus même de leur espece, & les approcher en quelque façon de la divinité. Des talens supérieurs, un courage inébranlable, de grands succès ne servent qu'à exposer un grand politique ou un héros aux traits de l'envie & de la malignité publique; mais lorsqu'on joint à ces qualités celles de l'humanité & de la bienfaisance, & qu'on les embellit par des actions de douceur, d'amitié, de sensibilité, on réduit l'envie même au silence, & ses cris sont étouffés par les éloges & les applaudissemens universels.

Lorſque Periclès, homme d'état & général des Athéniens, fut prêt d'expirer, ſes amis, qui entouroient ſon lit, croyant qu'il avoit perdu la connoiſſance, ſe livrerent à la douleur que leur cauſoit la perte imminente de leur protecteur; ils faiſoient l'énumération de ſes grandes qualités, de ſes ſuccès, de ſes conquêtes, de ſes victoires, ils s'entretenoient de la durée inuſitée de ſon adminiſtration; ils comptoient les neuf trophées qu'il avoit érigés après autant de combats, dans leſquels il avoit défait les ennemis de la république. Le héros mourant, qui n'avoit rien perdu de leur converſation, leur dit : mes amis, vous oubliez ce qu'il y avoit de mieux à dire en ma faveur, tandis que vous vous arrêtez à des avantages vulgaires auxquels la fortune a la plus grande part; vous n'avez point obſervé que jamais mon miniſtere n'a fait prendre le deuil à aucun citoyen (1).

Dans les hommes, dont la capacité & les talens ſont médiocres, les vertus ſociales

(1) *Plutarque dans la vie de Periclès.*

deviennent, s'il se peut, encore plus nécessaires, parce que dans ce cas rien ne peut compenser le défaut de ces vertus, ni garantir un homme de notre haine & de nos mépris. Cicéron dit qu'une forte ambition & un courage élevé dans les caracteres ordinaires, sont sujets à dégénérer en une férocité turbulente; il faut donc alors encore plus desirer les vertus douces & sociales: elles sont toujours utiles & aimables (1).

Le plus grand avantage que Juvenal (2) découvre dans l'étendue de nos facultés, c'est de nous fournir les moyens d'étendre notre bienveillance, & les occasions de répandre nos bienfaits plus qu'il n'appartient aux êtres d'un ordre inférieur. Il faut avouer en effet que ce n'est qu'en faisant du bien qu'un homme jouit des avantages d'un rang distingué : sa place par elle-même, plus elle est élevée, plus elle l'expose à la tempête & l'approche de la foudre; le seul avantage

(1) *Cicero de Officiis, lib. I.*

(2) *Juven. Sat. XV. v. 139, &c.*

qu'il a eſt de mettre à couvert ceux qui ſont au-deſſous de lui & qui repoſent à l'ombre de ſa protection.

Mais j'oublie que je m'écarte de mon ſujet, en faiſant l'éloge de la généroſité & de la bienveillance, & en peignant ſous leurs vraies couleurs les charmes naturels des vertus ſociales; il eſt certain que leur idée ne ſe réveille pas ſans ſéduire tous les cœurs, & il eſt difficile de s'abſtenir de leur éloge auſſi ſouvent qu'elles ſe préſentent dans le diſcours ou à la réflexion. Mais notre objet étant plutôt la partie ſpéculative que la partie pratique de la morale, il ſuffit de faire remarquer une choſe dont tout le monde conviendra ſans peine, c'eſt qu'il n'y a point de qualité qui ait plus de droits à l'approbation générale des hommes que la bienfaiſance, l'humanité, l'amitié, la reconnoiſſance, la bienveillance naturelle, l'amour du bien public, en un mot tout ce qui vient d'une ſympathie tendre qui nous lie avec les autres & d'un intérêt généreux pour nos ſemblables. Dès que ces qualités ſe montrent, il ſemble que leur vertu paſſe dans le

ſpectateur & qu'elles nous forcent à prendre pour elles les ſentimens d'affection qu'elles répandent ſur tout ce qui les environne.

III.

On peut obſerver que lorſqu'on fait l'éloge d'un homme humain & bienfaiſant il y a toujours une circonſtance ſur laquelle on ne manque point d'inſiſter, c'eſt le bonheur & la ſatisfaction que la ſociété retire de ſon commerce & de ſes bons offices. On dit alors qu'il eſt encore plus cher à ſes parens par les ſoins & par l'attachement qu'il a pour eux que par les liens de la nature. Jamais il ne fait éprouver ſon autorité à ſes enfans que pour leur propre bonheur : avec lui les nœuds de l'amour ſont reſſerrés par la bienfaiſance & la tendreſſe; les liens de l'amitié approchent de ceux de l'amour par le plaiſir qu'il prend à obliger. Ses domeſtiques & ceux qui ſont dans ſa dépendance trouvent en lui une reſſource aſſurée, & ne redoutent le pouvoir de la fortune qu'autant qu'elle peut

peut l'exercer ſur lui. Celui qui a faim trouve chez lui la nourriture, celui qui eſt nud eſt couvert de vêtement, l'ignorant & le pareſſeux en reçoivent l'adreſſe & l'induſtrie. Semblable au ſoleil, le miniſtre inférieur de la providence, il porte la joie partout & donne de la vigueur & du ſoutien à tout ce qui eſt autour de lui. Eſt-il reſſerré dans les bornes de la vie privée ? la ſphere de ſes actions en eſt moins étendue, mais ſa volonté eſt toujours portée à la bienfaiſance. Eſt-il dans un rang élevé ? l'humanité & la poſtérité recueilleront les fruits de ſes travaux.

Comme on ne manque jamais de louer un homme par ces endroits, lorſqu'on veut inſpirer de l'eſtime pour lui, ne pourroit-on pas en conclure que l'*utilité* qui réſulte des vertus ſociales fait au moins une partie de leur mérite, & eſt une des ſources de l'approbation & de l'eſtime qu'on lui accorde univerſellement.

Lorſque nous diſons d'un animal ou d'une plante qu'ils ſont utiles, nous en faiſons un éloge conforme à leur nature. D'un

autre côté la malignité ou la mauvaise qualité de ces êtres inférieurs nous inspire toujours un sentiment d'aversion. L'œil est charmé de voir des champs chargés d'épis & de grains, des côteaux couverts de vignobles, des pâturages où paissent les chevaux & les brebis; mais l'œil se détourne à la vue des ronces & des buissons qui servent de repaires aux loups & aux serpens.

Lorsqu'une machine, un meuble, un habillement, une maison sont utiles & commodes, nous disons qu'ils ont de la beauté & nous les voyons avec plaisir & avec approbation. Un œil exercé découvre en ce genre sur le champ des perfections qui échappent aux personnes ignorantes & sans expérience.

Peut-on alléguer rien de plus fort en faveur du commerce & des manufactures, que les avantages qui en résultent pour la société? Un moine & un inquisiteur n'entrent-ils point en fureur tout de suite, lorsqu'on dit à l'un que son ordre est inutile, à l'autre que sa place est pernicieuse au genre humain? L'historien triomphe en faisant voir l'utilité qu'on peut recueillir de son tra-

vail ; le romancier cherche à diminuer ou à nier les effets dangereux qu'on attribue à son genre d'occupation. En général quel éloge n'est point renfermé dans la simple épithete d'*utile!* Quel reproche ne se trouve-t-il point dans la qualification contraire !

Cicéron disoit aux épicuriens : » vos » dieux ne sont point en droit d'exiger » aucun culte ni aucune adoration, quel- » ques perfections imaginaires que vous » leur attribuiez ; ils sont tous dans l'inac- » tion & inutiles. Les Egyptiens même que » vous tournez en ridicule, n'ont jamais » décerné de culte à un animal qu'à cause » de son utilité » (1).

Les sceptiques (2) soutiennent, quoique sans raison, que tout culte religieux tire son origine de l'utilité dont les objets inanimés, tels que le soleil & la lune, sont pour le bien-être & pour la conservation du genre humain. C'est aussi la raison que nous don-

(1) *Cicer. de naturâ deorum.* lib. I.

(2) *Sextus Empiricus advers. mathem.* lib. VIII.

nent les historiens de l'apothéose des grands héros & des législateurs (1).

Planter un arbre, cultiver un champ, faire des enfans, sont des actes méritoires suivant la religion de Zoroastre.

Dans toutes les déterminations morales la circonstance de l'utilité publique est toujours celle qu'on a principalement en vue, & lorsqu'il s'éleve des disputes soit en philosophie, soit dans la vie commune au sujet des bornes du devoir, la question ne peut être décidée plus sûrement, qu'en faisant voir de quel côté se trouvent les vrais intérêts de l'humanité. Une opinion établie sur de fausses apparences d'utilité a-t-elle prévalu : aussi-tôt qu'une expérience plus consommée & un raisonnement plus sain nous ont fait prendre une idée plus exacte des choses humaines, nous rétractons nos premiers jugemens, & nous changeons de nouveau les bornes du bien & du mal moral.

L'aumône faite à un pauvre est une chose louable en elle-même, parce qu'elle paroît

(1) *Diodore de Sicile en plusieurs endroits.*

procurer du ſoulagement à l'indigent & au malheureux : mais lorſque nous voyons l'encouragement que l'aumône donne à la fainéantiſe & à la débauche, nous regardons cette eſpece de charité plutôt comme une foibleſſe que comme une vertu.

Le meurtre des tyrans, l'aſſaſſinat des uſurpateurs & des princes qui oppriment les ſujets, méritoit les plus grands éloges dans l'antiquité, parce qu'il délivroit l'humanité de pluſieurs de ces monſtres & qu'il mettoit ſouvent un frein à ceux que le poignard ne pouvoit atteindre. Mais l'hiſtoire & l'expérience nous ayant démontré depuis que cette voie n'eſt propre qu'à augmenter la jalouſie & la cruauté des princes, & le malheur des peuples, Timoléon & Brutus, quoiqu'on les juge favorablement à cauſe des préjugés de leur ſiecle, paſſent aujourd'hui pour de très-mauvais exemples à imiter.

La libéralité dans les princes eſt regardée comme une marque de bienfaiſance : mais lorſque par cette libéralité on arrache le pain au citoyen laborieux & utile pour contri-

buer au luxe ſcandaleux, à la gourmandiſe & à la ſenſualité d'un tas de prodigues & de fainéans, nous rétractons bientôt les louanges inconſidérées que nous avions données à la magnificence du prince. Il y avoit de la nobleſſe & de la générosité dans Titus à regretter la perte d'un jour, mais s'il n'eût ſongé qu'à prodiguer des largeſſes à des courtiſans avides, il eût mieux fait de perdre ſon tems que d'en faire un ſi mauvais uſage.

Le luxe ou le rafinement des plaiſirs & des commodités de la vie, a été long-tems regardé comme la ſource de toute corruption & de tout déſordre d'un gouvernement, & comme la cauſe immédiate des factions, des ſéditions, des guerres civiles & de la ruine entiere de la liberté. Auſſi a-t-on généralement déſigné le luxe comme un vice, & nos moraliſtes ſéveres & ſatiriques en ont fait un ſujet de déclamation. Aujourd'hui ceux qui prouvent ou du moins qui s'efforcent de prouver que ces rafinemens tendent plutôt à augmenter l'induſtrie, la politeſſe & les arts chez une nation, donnent une nouvelle tournure à nos ſentimens de morale &

de politique à cet égard, & nous repréſentent comme louable & innocent ce qui étoit ci-devant regardé comme pernicieux & blâmable.

Il paroît donc, pour revenir à notre ſujet, qu'on ne ſauroit nier qu'il exiſte dans la nature humaine un ſentiment de bienveillance déſintéreſſée; que rien ne donne un plus grand mérite à un homme que la poſſeſſion de cette vertu dans un degré éminent; & que du moins une partie du mérite de ce ſentiment vient de ce qu'il tend à favoriſer les intérêts de nos ſemblables & à procurer le bonheur de la ſociété. Nous remarquons les conſéquences ſalutaires d'une telle diſpoſition; nous voyons avec plaiſir & avec complaiſance tout ce qui a de ſi favorables influences, & ce qui tend à un but ſi deſirable. Lorſque les vertus ſociales n'ont point un but utile, loin d'être eſtimées, elles ſont regardées comme ſtériles & indifférentes; le bonheur de l'humanité, l'ordre dans la ſociété, l'union dans les familles, les ſecours mutuels dans l'amitié ont toujours été le fruit

de leur doux empire ſous les cœurs des hommes.

Nous verrons plus loin qu'en effet une grande partie de leur mérite doit être attribué à leur utilité (1), & nous dirons auſſi pourquoi cette circonſtance a tant de droits ſur notre eſtime & ſur nos ſuffrages (2).

SECTION III.

De la Juſtice.

I.

IL feroit aſſez ſuperflu de prouver que la juſtice eſt utile, & qu'au moins une partie de ſon mérite vient de cette conſidération. Mais il ſera plus intéreſſant & plus curieux de diſcuter la propoſition ſuivante, ſavoir, que l'utilité publique eſt la véritable regle de la juſtice, & que la conſidération des conſéquences avantageuſes qui réſultent de

(1) Section III & IV.

(2) Section V.

cette vertu, sont la seule raison du mérite qu'on y attache.

Supposons que la nature eût accordé au genre humain les commodités & les avantages extérieurs en si grande abondance que, sans crainte pour l'avenir, sans soin ni industrie de notre part, chaque individu se trouvât amplement pourvû de tout ce que l'imagination la plus ardente & les appétits les plus démesurés pourroient lui faire desirer; supposons que sa beauté soit au-dessus de tous les embellissemens de l'art: que la douceur perpétuelle des saisons lui rende les vêtemens inutiles: que les plantes sans assaisonnement lui fournissent les mets les plus délicieux: que les eaux limpides des fontaines lui présentent le breuvage le plus exquis: qu'il n'ait besoin d'aucune occupation laborieuse: qu'il ne connoisse ni agriculture, ni navigation; la musique, la poésie & la contemplation seront son unique occupation: la conversation, la gaieté & l'amitié seront ses seuls amusemens.

Il paroît évident que, dans cet état heureux toutes les autres vertus sociales fleuriroient,

& prendroient un accroiſſement continuel; & jamais il ne ſeroit queſtion de cette vertu jalouſe & défiante qu'on nomme *juſtice.* Pourquoi faire un partage de biens, lorſque chacun a déja plus qu'il ne lui faut? Pourquoi établir la propriété lorſqu'il ne peut ſe commettre d'injuſtice? Pourquoi appeller un objet *mien*, ſi, lorſqu'il a été pris par un autre, je n'ai qu'à étendre la main pour me mettre en poſſeſſion d'un autre bien également utile? Dans cette ſuppoſition la juſtice, n'ayant aucun objet, ne ſeroit qu'une vaine cérémonie, & n'auroit jamais été comptée au nombre des vertus.

Nous voyons même dans l'état de beſoin, auquel le genre humain eſt réduit, que tous les bienfaits que la nature accorde avec profuſion, demeure en commun pour l'uſage de tous les hommes, & ne ſont point ſujets aux diviſions de droit & de propriété. Quoiqu'il n'y ait rien de plus néceſſaire aux hommes que l'air & l'eau, leur poſſeſſion n'eſt convoitée par aucun individu, & avec quelque prodigalité qu'un homme uſe de ces bienfaits de la nature, il ne ſauroit commettre

une injuſtice. Dans les contrées fertiles, peuplées par un petit nombre d'habitans, les terres ſont regardées de la même façon. Ceux qui prétendent que la mer eſt libre, n'auroient rien de plus fort à alléguer en leur faveur que l'uſage illimité qu'on peut faire de la navigation : ſi les avantages, qui réſultent de la navigation, étoient réellement inépuiſables, ceux qui plaident pour la liberté des mers, n'auroient jamais eu d'adverſaires à combattre, & jamais puiſſance ne ſe ſeroit arrogé un empire excluſif ſur l'océan.

Il ſe peut que dans de certains pays & dans de certaines circonſtances on établiſſe une propriété de l'eau, & que la terre (1) ſoit libre ; & cela arrive lorſque la derniere eſt en plus grande étendue qu'il n'eſt beſoin pour le nombre des habitans, & lorſque la premiere ne ſe trouve que difficilement, & eſt en petite quantité.

Suppoſons encore que les beſoins du genre humain fuſſent tels qu'ils ſont actuellement, mais que notre cœur fût naturellement ſi rem-

(1) *Geneſe, chap. XIII & XXI.*

pli de bienveillance, d'amitié & de générosité, que chaque homme sentît la plus parfaite tendresse pour les autres, & n'eût pas plus de soin de son propre intérêt que de celui de son semblable : il paroît évident qu'une bienveillance si générale rendroit encore l'exercice de la justice inutile, & jamais on n'auroit pensé aux partages & aux barrieres de la propriété. Pourquoi voudrois-je obliger un autre par des actes & des promesses à me rendre un bon office, quand je saurois d'avance qu'il a la meilleure disposition à contribuer à mon bonheur, & qu'il est toujours prêt à me rendre les services que je desire, à moins que le préjudice qui en résulteroit pour lui ne fût plus grand que l'avantage que j'en retirerois moi-même ? Dans ce cas, il sait que l'amitié & l'humanité, qui me sont naturelles comme à lui, me porteroient à m'opposer le premier à une générosité outrée. Pourquoi établir des bornes entre mon champ & celui de mon voisin, lorsque mon cœur ne connoît point de limites entre ses intérêts & les miens, & que je partage ses plaisirs & ses peines avec autant de

force & de crainte, que s'ils étoient les miens? Suivant cette ſuppoſition, chaque homme ſeroit à l'égard de l'autre un ſecond lui-même, & remettroit avec indifférence tous ſes intérêts entre des mains étrangeres; il n'y auroit ni diſtinction, ni jalouſie, ni partage, le genre humain ne formeroit qu'une famille où tout ſeroit en commun, & où l'on jouiroit de tout ſans poſſeſſion & ſans propriété, ſeulement avec la réſerve & les égards qui ſeroient dûs aux néceſſités de chaque individu, & que nous chéririons comme ſi notre intérêt y étoit attaché.

Dans la diſpoſition actuelle du genre humain, il ſeroit peut-être difficile de trouver des exemples d'un ſentiment d'affection ſi étendu, mais nous voyons quelquefois des familles qui en approchent, & plus la bienveillance mutuelle eſt forte parmi les hommes, plus elle reſſemble au roman que nous venons de faire. Dans de pareilles liaiſons toutes diſtinctions de propriété ſe perd & ſe confond à la fin. Entre des perſonnes mariées, la loi ſuppoſe les liens de l'amitié ſi intimes, qu'ils détruiſent toute ſéparation des biens,

& souvent la tendresse produit réellement ces effets. L'on a remarqué que dans la premiere chaleur d'une secte d'enthousiastes, où toutes les passions sont poussées jusqu'à l'extravagance, il a toujours été question d'établir la communauté des biens; les inconvéniens qui naissent du retour & des déguisemens de l'amour-propre viennent ensuite, & il n'y a que cette expérience qui puisse engager les fanatiques à revenir de nouveau aux idées de justice, de propriété & de partage : tant il est vrai que cette vertu doit son existence à son utilité & à sa nécessité dans le commerce & dans la société des hommes.

Pour mettre cette vérité dans un plus grand jour, prenons le contraire des suppositions précédentes, & en portant toutes choses jusqu'à l'extrémité opposée, voyons quels seront les effets de cette nouvelle situation. Supposons qu'une société tombe dans une telle disette des choses les plus nécessaires, que la plus grande frugalité & l'industrie la plus laborieuse ne suffisent point pour empêcher le plus grand nombre de périr, & le reste d'être dans la plus grande dé-

treſſe ; je crois que l'on conviendra ſans peine que les loix ſéveres de la juſtice demeurent ſuſpendues dans une ſituation ſi fâcheuſe, & qu'elles cedent aux motifs plus preſſans de la néceſſité & de la conſervation de ſoi-même. Eſt-ce un crime de s'emparer, après un naufrage, de tout ce qui peut nous ſauver, ſans avoir égard aux limites de la propriété précédente ? Ou, dans une ville aſſiégée & tourmentée par la famine, peut-on imaginer qu'un homme, voyant devant lui des moyens de conſerver ſa vie, périroit par des égards ſcrupuleux pour ce qui dans un autre tems ſeroit la loi de l'équité & de la juſtice ? Le but de cette vertu eſt de procurer le bonheur & la ſûreté de chacun, en maintenant l'ordre dans la ſociété : mais lorſque la ſociété ſe trouve dans les plus grandes extrémités, & qu'elle eſt prête à périr, les maux que l'on a à redouter de la violence & de l'injuſtice, ne ſauroient être portés plus loin que ceux qu'on endure, & chaque homme eſt en droit de chercher à ſe conſerver par toutes les voies que la prudence lui ſuggere, & que l'humanité peut tolérer ; le

gouvernement même, dans des néceſſités moins urgentes, ouvre les greniers des particuliers ſans le conſentement des propriétaires, & ſuppoſe avec raiſon que l'autorité des magiſtrats peut aller juſques-là ſans violer la juſtice : mais ſi un certain nombre d'hommes ſe raſſembloient dans ce deſſein, ſans être autoriſés par la police & ſans avoir de juriſdiction civile, pourroit-on regarder comme injuſte ou criminelle une diſtribution égale de pain, qui ſe feroit pendant la famine, ſans le conſentement du propriétaire ?

Suppoſons encore qu'un homme vertueux ait le malheur de tomber parmi une troupe de brigands, & qu'il s'y trouvât privé de la protection du gouvernement & des loix ; quelle conduite ſuivra-t-il dans cette triſte ſituation ? Il voit régner parmi ſes compagnons une avidité ſi furieuſe, un oubli ſi total de l'équité, un tel mépris pour l'ordre, un aveuglement ſi ſtupide ſur les ſuites qui ſont prêtes à leur devenir funeſtes, & qui finiront par la deſtruction de la plus grande partie & par la diſſolution du reſte de la ſociété : en attendant, notre honnête-homme n'a

n'a d'autre reſſource que de s'armer ſans s'embarraſſer à qui peut appartenir le glaive qu'il ſaiſit, ou le bouclier dont il ſe couvre ; il faut qu'il raſſemble tout ce qui peut ſervir à ſa défenſe & à ſa ſûreté ; & les principes de juſtice n'étant plus d'aucune utilité, ni pour ſon bien-être ni pour celui des autres, il ne doit plus conſulter que ce que lui dicte le deſir de ſe conſerver, ſans s'inquiéter de ceux qui ne méritent dans cette circonſtance ni ſoins, ni égards de ſa part.

Dans la ſociété politique, lorſqu'un homme, par ſes crimes, devient nuiſible au public, les loix le puniſſent dans ſa perſonne & dans ſes biens : c'eſt-à-dire que les regles ordinaires de la juſtice ſont pendant quelques inſtans ſuſpendues à ſon égard, & il devient juſte pour le bien de la ſociété de lui infliger des peines, que ſans cela on ne pourroit lui faire ſouffrir ſans injuſtice.

La fureur & la violence de la guerre publique ſont-elles autre choſe qu'une ſuſpenſion de juſtice entre les parties belligérantes, qui jugent que cette vertu n'eſt plus d'aucun uſage ni d'aucun avantage pour elles ? Les

loix de la guerre qui ſuccedent alors à celles de l'équité & de la juſtice, ſont des regles imaginées pour cet état particulier dans lequel les hommes ſe trouvent alors. Si une nation policée étoit en guerre avec des barbares, qui n'obſervaſſent même aucune des loix de la guerre, elle ſeroit dans le cas d'en ſuſpendre l'obſervation de ſon côté, vû que ces loix ne ſeroient plus d'aucune utilité pour elle, & qu'elle ſeroit forcée de faire en ſorte que tous les combats qu'elle livreroit, fuſſent auſſi ſanglans & auſſi funeſtes aux agreſſeurs qu'il ſeroit poſſible.

Ainſi les regles de l'équité & de la juſtice dépendent entiérement de l'état particulier & de la circonſtance dans laquelle les hommes ſe trouvent, & elles doivent leur origine & leur degré d'autorité à l'utilité qui réſulte pour la ſociété de leur obſervation ſtricte & rigoureuſe. Apportez un changement conſidérable dans la condition des hommes; produiſez une extrême abondance ou une extrême néceſſité: mettez dans le cœur des hommes une modération & une humanité parfaites, ou une méchanceté &

une avidité démesurées, vous rendrez la justice totalement inutile, vous la détruirez dans son essence, & vous suspendrez les obligations qu'elle impose au genre humain.

L'état ordinaire de la société est un milieu entre ces extrêmes. Nous avons naturellement de la partialité pour nous-mêmes & pour nos amis, mais nous sommes cependant capables de sentir les avantages d'une conduite plus équitable. La nature ne nous accorde qu'un petit nombre de biens; l'art, le travail & l'industrie nous fournissent les moyens de les augmenter. Dès-lors les idées de propriété deviennent nécessaires dans toute société civile: la justice en dérive son utilité pour le public, son mérite & l'obligation morale qu'elle impose.

Ces conséquences sont si naturelles qu'elles n'ont pas même échappé aux poëtes, dans les descriptions qu'ils nous ont données du bonheur de l'âge d'or ou du regne de Saturne: dans ces premiers tems de la nature, si l'on en croit leurs fictions agréables, les saisons étoient si tempérées, que les hommes n'avoient besoin, ni de maisons, ni de vêtemens

pour se garantir des incommodités du froid & du chaud; des rivieres de lait & de vin couloient sans interruption; les chênes fournissoient du miel, la nature produisoit d'elle-même les fruits les plus délicieux. Et ce n'étoient point-là les plus grands avantages de cet âge heureux, non-seulement les ouragans & les tempêtes lui étoient inconnus, mais les cœurs des hommes n'éprouvoient point alors les agitations furieuses qui causent aujourd'hui tant de désordres, & qui produisent de si grands ravages. L'avarice, l'ambition, la cruauté, l'amour-propre, & leurs effets étoient ignorés. La cordialité, la bienveillance, la sympathie étoient les seuls mouvemens de l'ame; la distinction futile du *mien* & du *tien*, bannie parmi cette race fortunée de mortels, ensévelissoit avec elle toute idée de propriété & d'obligation, de justice & d'injustice.

Cette fiction poétique de l'âge d'or est à-peu-près aussi réelle que la fiction philosophique de l'état de nature: la premiere représente la condition la plus paisible & la plus agréable qu'on puisse imaginer; on nous

dépeint, au contraire, la feconde, comme un état de guerre & de violence accompagné de la derniere néceffité. Les romanciers de l'état de nature nous difent que, dans la premiere origine du genre humain, l'ignorance & la férocité prévaloient au point qu'il n'y avoit nulle confiance mutuelle parmi les hommes; chacun n'avoit d'autre appui que fa force & fes artifices. On ne connoiffoit point de loi, point de regle de juftice, on n'avoit nul égard pour la propriété, le pouvoir étoit la feule regle juridique, & une guerre continuelle de tous contre tous étoit le réfultat de l'amour-propre & de la barbarie qui régnoient univerfellement (1).

(1) Ce n'eft pas comme on le croit communément, Hobbes qui eft le premier auteur de cette fiction d'un état de nature où tout étoit en guerre. Platon s'efforce de réfuter un fyftême tout femblable dans les 2, 3 & 5 livres de fa *République*. Cicéron, au contraire, fuppofe ce fyftême comme certain, & comme généralement reconnu, dans le beau paffage qu'on va citer, c'eft le feul que j'alléguerai en faveur de mes fentimens, & je n'imiterai point l'exemple de Puffendorf ni de Grotius qui regardent un vers d'Ovide, de Plaute ou de Petrone comme une preuve convaincante de chaque vérité morale, ni celui de M. Woolafton, qui a

On peut douter avec raiſon, que la nature humaine ſe ſoit jamais trouvée dans cet état, ou du moins ſi elle y a été, cette ſituation n'a pas duré aſſez long-tems pour pouvoir être appellée un état. Les hommes ſont nés dans une ſociété de famille, où les parens inſpirent néceſſairement aux enfans quelques

---

continuellement recours à des auteurs Hébreux ou Arabes, pour prouver ce qu'il avance. Voici ce paſſage. *Quis enim veſtrûm, judices, ignorat, ita naturam rerum tuliſſe, ut quodam tempore homines, nundum neque naturali neque civili jure deſcripto, fuſi per agros ac diſperſi vagarentur, tantumque haberent quantum manu ac viribus, per cædem ac vulnera aut eripere aut retinere potuiſſent? qui igitur primi virtute & conſilio præſtanti extiterunt, ii perſpecto genere humanæ docilitatis atque ingenii, diſſipatos unum in locum congregarunt, eoſque ex feritate illâ ad juſtitiam & manſuetudinem transduxerunt, tum res ad communem utilitatem quas publicas appellamus, tum conventicula hominum, quæ poſteà civitates nominatæ ſunt, tum domicilia conjuncta quas urbes dicamus, invento & divino & humano jure, manibus ſepſerunt. Atque inter hanc vitam perpolitam humanitate; & illam immanem nihil tam intereſt quam Jus atque Vis. Horum utro uti nolumus, altero eſt utendum. Vim volumus extingui? Jus valeat neceſſe eſt, id eſt, judicia quibus omne jus continetur. Judicia diſplicent, aut nulla ſunt? vis dominetur neceſſe eſt. Hæc vident omnes.* Pro Sect. l. 42.

regles d'ordre & de conduite. Mais ſi jamais cet état de guerre & de violence a pu exiſter, il faut convenir que les loix de la juſtice ont dû y être ſuſpendues comme abſolument inutiles. A meſure que nous diverſifierons notre coup-d'œil ſur la vie humaine, & que nous l'enviſagerons ſous de nouveaux points de vue, nous aurons lieu de nous convaincre de la vérité de l'origine que nous avons aſſignée à la juſtice.

Suppoſons qu'il ſe trouvât parmi nous une eſpece d'êtres qui, quoique hommes raiſonnables comme nous, euſſent une force d'eſprit & de corps ſi inférieure à la nôtre, qu'ils fuſſent incapables d'oppoſer aucune réſiſtance, ni de marquer les effets de leur reſſentiment, lors même qu'ils ſeroient le plus vivement offenſés, je crois que par une conſéquence naturelle nous ſerions obligés, en vertu des loix de l'humanité, de traiter ces êtres avec douceur; mais à parler ſtrictement nous ne ſerions retenus à leur égard par aucun lien de juſtice, & ils ne pourroient avoir ſur rien ni droit, ni propriété aſſez fondés pour en exclure leurs maîtres. Notre commerce,

avec de telles créatures, ne pourroit être appellé société, parce que celle-ci suppose de l'égalité : or, il n'y auroit d'un côté qu'un commandement absolu, & de l'autre qu'une obéissance servile. Des êtres aussi foibles seroient forcés à nous céder sur le champ tout ce que nous voudrions prendre ; notre bon plaisir seroit le seul titre de leurs possessions : notre compassion & notre bonté l'unique frein qu'ils pourroient opposer à nos volontés déréglées ; & comme il ne résulte point d'inconvénient de l'exercice d'un pouvoir aussi solidement établi dans la nature, les loix de la justice & de la propriété n'auroient pu être d'aucun usage dans une société de cette espece.

Il est évident que c'est-là la position des hommes par rapport aux animaux ; je laisse à d'autres à décider jusqu'à quel point ces êtres jouissent de la raison. La grande supériorité que nous autres Européens civilisés avons sur les Indiens barbares, nous a presque persuadés qu'ils étoient avec nous sur le même pied que les animaux, & nous a fait secouer tout lien de justice & même

d'humanité, dans la maniere dont nous les avons traité. Chez plusieurs nations les femmes sont réduites au même esclavage, & ne possedent que ce que leur accorde la bonté de leurs seigneurs & maîtres; mais quoique les hommes réunis aient acquis dans tous les pays une force assez grande pour se maintenir dans leur tyrannie, cependant l'insinuation, l'adresse & les charmes de leurs aimables compagnes ont su rompre cette confédération redoutable, & leur faire partager avec le sexe supérieur les droits & les priviléges de la société.

Si les hommes étoient conformés par la nature, de façon que chaque individu possédât toutes les facultés nécessaires, tant pour sa propre conservation que pour la propagation de son espece; si par l'intention primitive du Créateur tout commerce d'homme à homme étoit rompu, il paroît évident qu'un être aussi isolé seroit alors incapable de justice, comme il seroit privé de tout discours & de toute communication réciproque. Dès que les égards mutuels & la discrétion ne produisent rien, ils ne peuvent plus régler la con-

duite d'aucun homme raisonnable. La course inconsidérée des passions ne seroit point arrêtée par la réflexion de leurs suites ; & comme chaque homme dans notre supposition ne pourroit aimer que lui seul, que dans chaque occasion il ne pourroit faire dépendre son bonheur & sa sûreté que de lui-même & de son activité, il prétendroit sans doute à la supériorité, s'efforceroit de l'obtenir sur tout autre être, qui, quoique de son espece, ne lui seroit uni par aucun lien ni de l'intérêt ni de la nature.

Mais dès que nous supposons l'union entre les deux sexes, il se forme tout de suite une famille ; & comme on sentira bien vîte le besoin des réglemens pour la subsistance, on les adoptera sur le champ, sans cependant les étendre au reste du genre humain. Supposons ensuite que plusieurs familles se réunissent pour former une société totalement séparée de toutes les autres ; les regles faites pour le maintien de la paix & de l'ordre, s'étendront sur tous les membres de cette société, mais elles n'iront pas au-delà de ces bornes sans perdre leur force, & sans devenir

inutiles. Supposons encore que plusieurs sociétés séparées conservent pour leur commodité une espece de commerce entre elles, alors les bornes de la justice s'étendront de plus en plus à proportion de l'étendue des vues des hommes, & de la nature de leurs liaisons mutuelles. L'histoire, l'expérience, la raison nous montrent assez ce progrès des sentimens humains, & le degré d'extension de nos égards pour la propriété & pour la justice, qui se mesurent toujours sur l'utilité que nous y trouvons.

II.

Si nous examinons toutes les loix particulieres qui constituent la justice, & déterminent la propriété, nous y découvrirons toujours le même but. C'est le bien de l'humanité qui en est l'unique objet. Non-seulement il est nécessaire pour la paix & l'intérêt de la société que les possessions des hommes soient séparées, mais il faut encore que les regles que nous suivons dans cette séparation, soient les meilleures qu'on puisse

imaginer par rapport aux autres avantages de la ſociété.

Suppoſons qu'une créature qui jouit de la raiſon, mais qui ne connoît pas la nature humaine, délibere au-dedans d'elle-même ſur les loix de juſtice & de propriété les plus avantageuſes à l'intérêt général, & les plus propres à maintenir la paix & la ſûreté parmi les hommes : la premiere idée qui lui viendroit à l'eſprit, ſeroit d'aſſigner les poſſeſſions les plus conſidérables à la vertu la plus étendue, & de laiſſer à chacun le pouvoir de faire du bien à proportion de ſes inclinations. Dans une parfaite théocratie, où un Etre infiniment intelligent gouverne par des actes de volonté particuliers, cette regle pourroit être ſuivie, & rempliroit la ſageſſe des vues du législateur : mais parmi les hommes, le mérite devient une choſe ſi incertaine & par l'obſcurité où il aime à ſe tenir, & par l'amour-propre des autres, que jamais il ne pourroit ſervir de regle de conduite dans leurs partages, & la ſuite immédiate d'une telle loi ſeroit la deſtruction entiere de la ſociété. Des fanatiques pourront

ſuppoſer que le pouvoir eſt fondé ſur la grace, & que la terre, de droit eſt l'héritage des ſaints, mais le magiſtrat civil traitera ces ſpéculatifs ſublimes de la même maniere que les voleurs de grands chemins, & leur fera remarquer très-ſérieuſement que la loi, qui dans la ſpéculation paroît la plus avantageuſe du monde à la ſociété, peut devenir abſolument pernicieuſe & deſtructive dans la pratique.

L'hiſtoire nous apprend que dans le tems des guerres civiles, il y a eu de ces fanatiques religieux en Angleterre : mais vraiſemblablement le but où tendoient leurs principes, excita une telle horreur dans le public, que ces enthouſiaſtes dangereux furent bientôt obligés de renoncer à leurs ſentimens, ou du moins de les diſſimuler. Il y a apparence que ceux qu'on nommoit *Niveleurs*, & qui demandoient un partage égal des biens, étoient une eſpece d'enthouſiaſtes politiques deſcendus de ces fanatiques religieux; ils convenoient plus ouvertement de leurs prétentions, parce qu'elles étoient plus ſpécieuſes, & qu'elles avoient l'air de pouvoir être

& mise en exécution dans plusieurs villes de la Grece.

Mais l'histoire & la droite raison nous apprennent que quelques admirables que paroissent ces idées d'égalité, elles ne laissent pas d'être dans le fond impraticables ; & si elles pouvoient avoir lieu, elles deviendroient bientôt pernicieuses à la société. Qu'on mette dans les possessions le plus d'égalité qu'on pourra, les différens degrés entre les arts, les soins & l'industrie ne tarderont point à la détruire ; si vous arrêtez ces vertus dans leurs opérations, vous réduisez bientôt la société à la derniere indigence, & pour empêcher un petit nombre d'hommes de tomber dans la misere, vous y plongerez la société entiere. Outre cela, il faudroit apporter la plus grande attention, pour remédier dès le commencement aux plus petites apparences d'inégalité, & établir les loix les plus séveres pour la punir & la réprimer. Or, une si grande autorité ne pourroit être exercée sans beaucoup de partialité, & dégénéreroit d'ailleurs promptement en tyrannie. Eh, qui pourroit en être revêtu

dans l'état d'égalité que nous ſuppoſons? Une égalité parfaite dans les poſſeſſions, en détruiſant la ſubordination, affoibliroit conſidérablement le pouvoir des magiſtrats, & établiroit un certain niveau entre l'autorité comme entre les biens des citoyens.

Concluons donc que pour faire des loix propres à régler les poſſeſſions, il faut connoître la nature & la ſituation des hommes; qu'il faut rejeter les apparences ſouvent ſpécieuſes qui peuvent tromper, & qu'il faut chercher des principes qui ſoient d'une utilité générale. Le ſens commun & une foible expérience ſuffiſent pour cela, il s'agit ſeulement de ne point écouter une avidité trop intéreſſée, ni de ſe laiſſer entraîner par la chaleur de l'enthouſiaſme.

Qui ne voit point, par exemple, que ce qui eſt produit ou perfectionné par l'art & l'induſtrie d'un homme, doit lui être aſſuré à jamais, afin d'encourager les autres à prendre des habitudes utiles à la ſociété? Par la même raiſon il convient que la propriété de nos biens paſſe à nos enfans & à nos proches; on doit avoir la liberté de les aliéner,

afin

afin de produire cette eſpece de commerce & cette circulation ſi avantageuſe à la ſociété; toutes les promeſſes & toutes les conventions doivent être remplies ſoigneuſement pour établir cette confiance mutuelle, ſi propre à procurer le bonheur de l'humanité.

Examinez les ouvrages qui traitent des loix naturelles, & vous trouverez que de quelque principe que les auteurs parlent, les beſoins & l'utilité de tous ſont toujours l'objet & la derniere raiſon de leurs axiomes. Un aveu auſſi uniforme doit avoir plus d'autorité que les ſyſtêmes les plus recherchés.

En effet, quelle autre raiſon les auteurs pourroient-ils donner du *mien* & du *tien*, puiſque la nature groſſiere n'a pu faire aucune de ces diſtinctions? Les choſes qui en ſont l'objet, nous ſont abſolument étrangeres, elles ſont entiérement ſéparées de nous; & il n'y a que l'avantage de la ſociété générale qui puiſſe y établir une relation entre elles & nous.

Le bien de la ſociété peut quelquefois exiger des regles de juſtice particulieres à de

certains cas, mais il ne peut ordonner une regle particuliere préférablement à plusieurs autres également avantageuses. Dans ce cas, il faut saisir les plus foibles analogies, pour prévenir l'équilibre & l'ambiguité, qui seroient des sources éternelles de querelles & de dissensions. C'est par cette raison qu'on suppose à une premiere possession non partagée, la force de conférer la propriété, pourvu que personne n'ait des droits & des prétentions antérieurs. Un grand nombre de raisonnemens de nos jurisconsultes sont fondés sur cette espece d'analogie, & sur des nuances très-fines que notre imagination se plaît à discerner.

Il n'y a personne qui fasse difficulté de violer, dans des cas extraordinaires, les égards dûs à la propriété des particuliers, & de sacrifier au bien public une distinction qui n'a été faite qu'en sa faveur ? Le salut du peuple est la loi suprême, toutes les autres loix doivent lui être subordonnées. Si on les observe dans le cours ordinaire des choses, ce n'est que parce qu'elles s'accordent avec la tranquillité publique, & le bonheur général

qui exigent en effet une adminiſtration uniforme & impartiale à l'égard de chacun.

Quelquefois l'utilité & l'analogie nous manquent toutes deux à la fois, & laiſſent les loix de la juſtice dans une incertitude totale : il eſt, par exemple, très-néceſſaire que la propriété ſoit acquiſe par la preſcription ou par une longue poſſeſſion : mais il eſt impoſſible de déterminer par la raiſon ſeule le nombre de jours, de mois & d'années qu'il faut, pour que cette propriété devienne inconteſtable. Ici les loix civiles ſuppléent aux loix de la nature, elles fixent à la preſcription différens termes, ſuivant les différens avantages que le légiſlateur s'eſt propoſés. Les lettres de change, les promeſſes, en vertu des loix de preſque toutes les nations, ſe preſcrivent beaucoup plus promptement que les contrats, les rentes & d'autres engagemens plus formels.

En général, nous pouvons remarquer que tout ce qui concerne la propriété, eſt ſubordonné à l'autorité des loix civiles, qui étendent, reſtreignent, modifient & changent les regles de la juſtice naturelle ſuivant les

beſoins particuliers de chaque ſociété. Les loix ont ou doivent avoir un rapport conſtant avec la conſtitution de chaque gouvernement, avec la nature du climat, avec la religion, les mœurs, le commerce & la ſituation de chaque ſociété. Un auteur moderne d'un grand génie, & qui avoit des lumieres très-étendues, a traité au long cette matiere, & d'après ces principes, il a tracé le meilleur ſyſtême de politique qui ait encore été établi parmi les hommes (1).

(1) L'auteur de l'Eſprit des Loix. Cependant cet illuſtre auteur a un ſyſtême fort différent du mien : il ſuppoſe que tout droit eſt fondé ſur de certains rapports ou relations abſtraites, ſyſtême qui ſelon moi ne s'accordera jamais avec la ſaine philoſophie. Le pere Mallebranche me paroît être le premier qui a donné naiſſance à cette théorie de morale ſeche ; elle fut enſuite adoptée par le docteur Clarke & par d'autres philoſophes ; comme elle exclud tout ſentiment, & qu'elle prétend fonder tout ſur la raiſon, elle n'a pas manqué de ſectateurs dans le ſiecle philoſophique où nous vivons. (*Voyez ſection I. de l'addition I.*) Il eſt aiſé de détruire ce ſyſtême par rapport à la juſtice dont il eſt queſtion ici. En effet on convient que la propriété ne peut dépendre que des loix civiles ; on convient que les loix civiles n'ont pour objet que l'intérêt de la ſociété, il faut donc auſſi convenir que l'intérêt de la ſociété doit être le ſeul fonde-



Qu'est-ce que la propriété d'un citoyen ? C'est tout ce dont il a à lui seul l'usage légi-

---

ment de la justice & de la propriété. Joignez à cela que l'obligation où nous sommes d'obéir aux magistrats & aux loix, n'est encore fondée que sur ce même intérêt de la société.

Si les idées de justice ne sont pas toujours inséparables des dispositions des loix civiles, nous verrons que ces cas, au lieu de former des objections, servent à confirmer le systême qui a été établi ci-dessus. Lorsqu'une loi civile est assez mauvaise pour être contraire à l'intérêt public, elle perd toute son autorité, & les hommes se régleront dans ce cas d'après les idées de la loi naturelle, qui est toujours conforme à cet intérêt. Il arrive aussi quelquefois que les loix civiles, pour des raisons d'utilité, exigent une cérémonie ou une formalité, & que dans le cas d'omission, elles décernent des choses contraires à la justice ordinaire, mais celui qui tire avantage de pareilles chicanes, n'est point regardé comme un honnête homme. Ainsi l'intérêt de la société demande que les contrats & les engagemens soient observés, & il n'y a pas d'article plus important, tant en justice civile que suivant la justice naturelle. Mais souvent l'omission d'une circonstance minutieuse en elle-même suffit pour invalider un contrat au tribunal des hommes, qu'elle ne sauroit invalider au tribunal de notre conscience, pour me servir de l'expression des théologiens. Dans ces cas on suppose que la loi civile a seulement voulu donner plus de force au droit, & non pas le changer; mais lorsque son but se dirige sur ce qui est juste conformément aux intérêts de la société, elle ne manque jamais, quand il le faut, de sacrifier le droit

timement. Mais quelle regle avons-nous pour connoître les choses qui la constituent? Pour répondre à cette question, il faut avoir recours aux loix, aux coutumes, aux analogies & à une infinité d'autres circonstances, dont quelques-unes sont constantes & invariables, d'autres sont variables & arbitraires; mais le point où elles viennent toutes se réunir, c'est l'intérêt & le bonheur de la société. Si ces objets n'entroient plus en considération, il n'y a rien qui dût paroître plus bizarre, plus contraire à la nature & plus superstitieux que la plupart ou même la totalité des loix de la justice & de la propriété.

Il n'est point difficile de tourner en ridicule les pratiques superstitieuses du vulgaire, & de faire voir par exemple l'absurdité de la distinction qu'on fait entre les mets, entre les jours, entre les lieux, entre les attitudes de notre corps &c.; en réflé-

---

particulier: ce qui prouve clairement que l'origine de la justice & de la propriété, est celle que nous avons indiquée ci-dessus.

chiſſant ſur les qualités & ſur les rapports de toutes ces choſes on n'y découvre rien qui puiſſe exciter plutôt l'affection que l'antipathie, plutôt la vénération que l'horreur qu'elles produiſent tour à tour chez des peuples différens. Un Syrien eût mieux aimé périr de faim que de manger un pigeon; un Egyptien n'eût jamais voulu s'approcher d'un morceau de lard. Mais lorſqu'on ſe ſert des ſens, de la vue, de l'odorat & du goût pour s'aſſurer de la nature de ces alimens, ou qu'on ſe met à les examiner ſuivant les principes de chymie, de médecine & de phyſique, on ne trouve aucune différence entre cette eſpece de nourriture & beaucoup d'autres, & on ne pourra jamais indiquer au juſte une circonſtance qui puiſſe autoriſer cette abſurdité religieuſe; on ne découvrira point de raiſon pour manger une fricaſſée de poulets le jeudy ſans remords, & regarder comme une choſe abominable d'y toucher le lendemain; on ne ſentira point pourquoi dans une maiſon, ou dans un diocèſe il peut être permis de manger des œufs en carême, tandis qu'à cent pas de-là on n'en ſauroit

manger ſans crime. On ne concevra pas comment un morceau de terre ou un bâtiment qui étoient hier profanes ſont aujourd'hui devenus ſacrés par la vertu de quelques paroles qui y ont été prononcées. On peut dire que de telles réflexions ſont peu convenables dans la bouche d'un philoſophe, car elles doivent ſe préſenter du premier coup d'œil à tout homme qui a le ſens commun, & ſi elles ne ſe préſentent point d'elles-mêmes à tous généralement, c'eſt qu'elles ont été étouffées moins par l'erreur ou par l'ignorance naturelle, que par l'éducation, par les préjugés & par la paſſion.

En conſidérant les choſes ſuperficiellement, ou plutôt en ſe livrant à des réflexions trop abſtraites, on ſoupçonneroit peut-être qu'il entre auſſi un peu de cette ſuperſtition dans tous les axiomes de la juſtice, & l'on verroit qu'en ſoumettant les loix de la propriété à l'examen du bon ſens & de la raiſon, les recherches les plus exactes n'en feroint point découvrir de fondement dans le ſentiment moral. La loi me permet de me nourrir du fruit d'un tel arbre, mais je de-

viendrois criminel si je touchois à un tel autre de la même espece qui se trouve à dix pas de-là. Si j'eusse porté un tel habit il y a une heure, j'aurois mérité d'être puni sévérement, mais un homme en prononçant sur moi quelques syllabes magiques m'a rendu digne de le porter. Si une telle maison étoit placée dans le territoire voisin, il ne m'eût point été permis d'y demeurer, mais comme elle est bâtie en deçà de la riviere, elle est soumise à d'autres loix municipales & je puis l'habiter sans crainte d'être blâmé. Suivant ces réflexions on pourroit croire que les mêmes raisonnemens qui prouvent le ridicule de la superstition s'appliqueroient aussi aux loix de la justice, car dans l'un & l'autre cas il n'est pas possible de trouver dans un objet une qualité ou une circonstance précise qui puisse guider le sentiment moral.

Cependant il y a une différence réelle entre la superstition & la justice, c'est que la premiere est frivole, inutile, incommode, au-lieu que la derniere est d'une nécessité absolue pour le maintien de la so-

ciété & pour le bien-être des hommes. Si nous faiſions abſtraction de cette circonſtance trop frapante pour être oubliée, il faudroit convenir que les égards que l'on a pour le droit & la propriété n'ont pas plus de fondement dans la raiſon que les ſuperſtitions les plus ridicules & les plus groſſieres. Si le bonheur de la ſociété n'y étoit point intéreſſé, il ne ſeroit pas plus aiſé de concevoir comment un autre homme, en articulant quelques ſons qui renferment un conſentement, peut changer la nature de mes actions relativement à un objet particulier, que de comprendre comment un prêtre, en récitant un morceau de ſa liturgie, dans un certain habillement & dans une certaine poſture, a le pouvoir de dédier un tas de briques & de bois de charpente & de le rendre ſacré pour jamais (1).

(1) Il eſt évident que la volonté ou le conſentement ſeul ne ſuffiſent point pour transférer le droit de la propriété, & ne ſauroient produire l'obligation d'une promeſſe, il faut de plus que la volonté ſoit exprimée par des paroles ou par des ſignes, pour que l'acte devienne obligatoire. La parole ayant été introduite pour exprimer notre volonté, elle de-

Ces réflexions ne doivent point affoiblir les obligations que la justice nous impose,

---

vient bientôt la partie essentielle de la promesse, & un homme n'est pas moins obligé de tenir ces engagemens, quand il auroit eu en secret des intentions tout-à-fait contraires, & qu'il eût refusé son consentement tacite : mais quoique la parole constitue en plusieurs occasions l'obligation de la promesse, cette regle n'est cependant pas sans exception; un homme qui emploieroit une expression qu'il n'entend point, & dont il ne sent point les conséquences, ne seroit engagé à rien par-là; & même lorsqu'il en connoît le sens, mais qu'il ne s'en est servi que pour rire, & avec des marques qui indiquent évidemment qu'il n'a point une intention sérieuse de se lier, il ne pourroit être tenu à exécuter ce qu'il a promis; car il faut que les paroles soient une expression précise de la volonté, & que cette expression ne soit point accompagnée de signes qui marquent le contraire. Cependant il ne faut pas non plus imaginer qu'un homme dont, d'après de certains signes, notre sagacité nous fait soupçonner la bonne foi, ne soit point tenu par sa promesse verbale ou par sa parole, lorsque nous l'avons acceptée; il faut restreindre les cas d'exceptions à des signes d'une autre espece que ceux de la fourberie. Il est aisé de rendre raison de toutes ces contradictions, si l'on veut se souvenir que la justice n'a pour but que l'utilité de la société, il seroit impossible de les expliquer dans aucun autre systême.

On peut remarquer que les décisions de morale des Jésuites & des autres casuistes relâchés, sont fondées sur des distinctions & des subtilités de cette espece qui, si nous nous en rapportons à Bayle, viennent moins de la corruption du

ni diminuer les égards ſacrés que nous devons aux droits de la propriété ; au contraire ces ſentimens ne peuvent que recevoir une force nouvelle de nos raiſonnemens. En effet quel motif plus preſſant pourroit-on trouver pour nous recommander un devoir, que de nous faire ſentir que la ſociété & même le genre humain ne pourroient ſubſiſter ſans cela, & que l'un & l'autre parviendront à un plus grand degré

---

cœur que de l'habitude des chicanes ſcolaſtiques. Pourquoi ces caſuiſtes ont-ils excité tant d'indignation parmi les hommes ? C'eſt parce qu'on a ſenti que la ſociété ne pourroit ſubſiſter, ſi de telles pratiques venoient à s'introduire, & qu'il eſt plus eſſentiel encore que la morale ſoit traitée convenablement au bien public qu'avec toute la rigueur & la préciſion philoſophiques. Chacun s'eſt dit, où ſera notre ſûreté, ſi la direction ſecrette de l'intention ſuffit pour invalider un contrat ? Cependant un métaphyſicien ſcolaſtique pourra ſoutenir avec quelque apparence, que puiſque notre intention eſt néceſſaire à nos engagemens, dès qu'elle ne s'y trouve point il ne peut y avoir d'obligation ſolide : les ſubtilités des caſuiſtes ne ſont point en cela plus grandes que celles des juriſconſultes dont nous avons parlé plus haut. mais elles ſont pernicieuſes, au-lieu que les autres ſont innocentes & néceſſaires, & voilà pourquoi elles ſont une impreſſion ſi différente dans l'eſprit du public.

de félicité & de perfection à proportion que ce devoir sera plus inviolablement & plus religieusement observé.

Si la justice tiroit sa source de quelque instinct primitif de notre cœur, sans égard à l'intérêt si frappant de la société qui en fait une vertu indispensable, il s'ensuivroit que la propriété qui est l'objet de la justice, seroit aussi fondée sur cet instinct primitif sans aucun autre rapport à l'utilité commune; mais où pourroit-on trouver des preuves d'un pareil instinct? Ou bien peut-on espérer de faire de nouvelles découvertes dans cette matiere? Il seroit tout aussi raisonnable de se flatter qu'on découvrira dans le corps humain de nouveaux sens qui nous ont échappé jusqu'à présent.

Allons plus loin : quoiqu'au premier coup d'œil il paroisse assez indifférent de dire, le droit de propriété est fondé sur l'instinct, il faudroit cependant pour que cela pût être, qu'il y eût une infinité d'instincts différens sur des objets très-compliqués & qui exigent le plus grand discernement. En effet si on cherche la définition de la propriété, on

voit qu'elle se réduit à une possession acquise ou par l'occupation, ou par l'industrie, ou par la prescription, ou par héritage, ou par contrat, &c ? Peut-on penser que la nature par un instinct primitif nous ait appris à connoître toutes ces différentes façons d'acquérir.

Les mots *héritage* & *contrat* présentent des idées très-compliquées : des milliers de volumes de jurisprudence & un nombre infini de commentateurs n'ont point encore suffi pour les expliquer nettement, comment la nature qui ne donne aux hommes que des instincts très-simples, auroit-elle pû embrasser des objets si compliqués & si arbitraires ? Auroit-elle formé un être raisonnable sans laisser rien à faire aux opérations de sa raison ?

Cependant on pourroit encore se contenter de toutes ces suppositions si elles en restoient-là ; mais elles vont plus loin. Il est certain que des loix positives peuvent transférer le droit de propriété. C'est donc sans doute par un autre instinct primitif que nous reconnoissons l'autorité des rois & des magis-

trats, & que nous fixons les bornes de leur pouvoir. On eſt obligé de convenir que, pour l'amour de la tranquillité & de l'ordre public, les ſentences des juges mêmes les plus abuſives & les plus injuſtes doivent avoir le droit déciſif de déterminer la propriété. Dira-t-on que nous avons des idées innées de préteurs, de chanceliers, de commiſſaires? Et qui ne voit pas que de pareilles inſtitutions viennent uniquement des beſoins de la ſociété ?

Tous les oiſeaux de la même eſpece dans tous les ſiecles & dans tous les pays font leurs nids de la même maniere ; c'eſt en quoi nous voyons la force de l'inſtinct : mais les hommes en différens tems & dans différentes contrées bâtiſſent leurs maiſons différemment ; & c'eſt en quoi nous voyons l'effet de la raiſon & de l'uſage. On peut tirer la même concluſion en comparant l'inſtinct qui nous porte à la génération avec l'établiſſement du droit de propriété.

Quelque variées que ſoient les loix municipales, il faut avouer qu'elles ſe reſſemblent par des traits généraux ; cela vient de ce que

le but auquel elles tendent eſt par-tout le même. Toutes les maiſons ont un toît, des murailles, des fenêtres & des cheminées, quoiqu'elles varient infiniment dans la forme & par les matériaux dont elles ſont compoſées; on voit clairement que les hommes ont eu en vue les commodités de la vie en bâtiſſant des maiſons tout comme en établiſſant les loix; ce qui prouve que l'une & l'autre de ces opérations ſe propoſent le même objet.

Il n'eſt pas beſoin de parler ici des variations que le droit de la propriété éprouve par les différentes tournures de notre imagination, par la ſubtilité des raiſonnemens & par le ſens littéral des loix. Il eſt impoſſible d'accorder ces variations avec le ſyſtême d'un inſtinct primitif.

Une ſeule choſe qui pourroit faire naître des doutes ſur celui que j'ai propoſé, c'eſt l'influence de l'éducation & des habitudes acquiſes ſur nos jugemens; nous blâmons ce qui eſt injuſte avec tant de vîteſſe, qu'il nous eſt difficile à nous-mêmes de regarder nos jugemens comme le fruit d'une réflexion immédiate

médiate sur les suites pernicieuses de l'injustice. Mais il en est de cette opération de notre esprit comme de bien d'autres. Les réflexions, à force de se répéter & de nous devenir familieres, s'effacent ; nous contractons l'habitude de faire machinalement ce que nous avons d'abord fait en conséquence de ces réflexions ; & quoiqu'elles nous ayent d'abord guidé uniquement, l'habitude de juger nous dispense de nous les rappeller de nouveau à chaque occasion. L'avantage ou plutôt la nécessité qui nous engage à être justes est si générale, son but est tellement le même par-tout, que les habitudes que cette vertu fait contracter se ressemblent même dans presque toutes les sociétés : tout autant de preuves que ce n'est point ailleurs que dans la raison que nous pouvons placer la véritable origine de la justice. Au reste ce systême n'est point difficile à comprendre, puisque dans la vie commune nous avons perpétuellement recours au principe de l'utilité ; & nous nous demandons sans cesse : *qu'est-ce que deviendra le monde si de telles choses se pratiquent? Comment la so-*

ciété subsistera-t-elle avec de tels désordres?

Ce qui vient d'être dit peut, ce me semble, suffire pour sentir la force du principe que j'ai tâché d'établir, & pour déterminer le degré d'estime ou d'approbation morale qui résulte toujours de la considération de l'intérêt & de l'utilité publique. La justice est uniquement fondée sur la nécessité de ses loix, & puisqu'il n'y a point de qualité morale qui soit plus estimée, nous pouvons en conclure que le motif de l'intérêt & de l'utilité est celui de tous qui a le plus de force & d'empire sur nos cœurs. C'est donc par cette raison que nous attachons tant de mérite à l'humanité, à la bienveillance, à l'amitié, à l'amour du bien public & à toutes les autres vertus sociales. C'est aussi-là la source du suffrage que nous accordons à la fidélité, à la justice, à la véracité, à l'intégrité & à toutes les qualités estimables & utiles. Les regles de la philosophie & du bon sens nous permettent également d'attribuer par analogie dans les mêmes cas les mêmes effets à un principe dont nous avons déja reconnu la force & l'efficacité dans des circonstances toutes semblables.

SECTION IV.

De la Société politique.

Si chaque homme avoit aſſez de ſageſſe pour ne jamais perdre de vue le puiſſant motif qui doit l'engager à obſerver la juſtice & l'équité, & s'il avoit aſſez de force d'eſprit pour ne chercher conſtamment que l'intérêt public & à venir, malgré la ſéduction des plaiſirs & des avantages préſens ; il n'y auroit jamais eu de gouvernement ni de ſociété politique. Chaque homme en ſuivant la pente naturelle de la liberté auroit vécu dans une paix profonde & dans une parfaite harmonie avec tous les autres. Quel beſoin auroit-on de loix poſitives dans un état où la juſtice naturellement obſervée mettroit à nos actions le frein néceſſaire ? Pourquoi créer des magiſtrats lorſqu'il ne s'éleveroit aucun déſordre & qu'il ne ſe commettroit aucune injuſtice ? Pourquoi donneroit-on des entraves à la liberté que nous apportons

en naiſſant, lorſqu'en toute occaſion l'uſage que nous en pourrions faire ſeroit innocent & utile ? Il eſt évident qu'il n'y auroit jamais eu de gouvernement s'il étoit totalement inutile ; le devoir de la ſoumiſſion ne peut être fondé que ſur l'avantage qui en réſulte pour la ſociété par le maintien de l'ordre & de la tranquillité publique.

Lorſqu'un certain nombre de ſociétés politiques s'eſt établi & partagé en pluſieurs claſſes, elles conſervent ordinairement une ſorte de communication & une liaiſon d'intérêts entre elles. Alors il faut des regles pour cette poſition particuliere, qu'on déſigne enſuite ſous le nom de *droit des gens* ou de *loix des nations* De cette eſpece ſont la loi de regarder la perſonne des ambaſſadeurs comme ſacrée, de s'abſtenir de l'uſage des armes empoiſonnées, de donner quartier pendant la guerre, &c. Il eſt clair que ces loix ont été faites pour l'avantage réciproque des états & des royaumes qui ont des liaiſons entre eux.

Les loix qui s'obſervent entre les particuliers ne ſont point entiérement inconnues

aux sociétés politiques. Tous les princes veulent qu'on ait des égards pour les droits des autres, & il n'est pas douteux que plusieurs ne le veulent sincérement. Tous les jours il se fait des alliances & des traités entre des états indépendans les uns des autres; on ne feroit que gâter du parchemin si l'expérience nous montroit ces actes sans effet & sans autorité. Le genre humain ne sauroit subsister sans une association entre les individus; & cette association ne pourroit jamais avoir lieu si l'on n'avoit égard aux loix de la justice & de l'équité. Le désordre, la confusion, la guerre de tous contre tous résulteroient nécessairement du déréglement de la conduite contraire. Mais les nations peuvent fleurir sans avoir de liaisons entre elles. Elles peuvent même subsister jusqu'à un certain point dans un état de guerre générale. Et voilà pourquoi les loix de la justice, quoique utiles pour elles, ne sont point aussi indispensables de nation à nation qu'entre les particuliers; dans ce cas comme dans bien d'autres, l'obligation morale est proportionnée à l'utilité. Tous les politiques

& le plus grand nombre des philosophes conviennent, que la raison d'état peut en de certains cas dispenser des regles de la justice, & invalider une alliance ou un traité dont l'exacte observation seroit absolument préjudiciable à l'une des parties contractantes. Mais entre particuliers, il ne faut pas moins que la derniere nécessité pour faire justifier un manque de parole ou l'usurpation du bien des autres.

Dans une république de confédérés, telle que celle des Achéens parmi les anciens, ou celles des Suisses & des Provinces-Unies chez les modernes, comme la confédération s'est formée pour l'intérêt réciproque, les articles de l'union doivent être sacrés, & il seroit plus criminel de les violer que de commettre une injustice de particulier à particulier.

La longueur de l'enfance de l'homme & le besoin qu'il a de secours, exigent une longue union entre les parens pour la conservation de leurs enfans, & cette union rend la chasteté & la fidélité nécessaires dans le mariage. Sans cette utilité on avouera que

jamais on n'eût pu imaginer de faire de ces qualités une vertu (1).

L'infidélité de cette espece est beaucoup plus pernicieuse dans les femmes que dans les hommes, & voilà pourquoi les loix de la chasteté sont plus séveres pour un sexe que pour l'autre (2).

---

(1) La raison que Platon oppose aux objections que l'on pourroit faire contre la communauté des femmes, qu'il établit dans sa république imaginaire, se réduit à ce que : *ce qui est utile est honnête, & que ce qui est inutile est honteux.* V. *Plato de Republ. lib.* V. Cette maxime est indubitable lorsqu'il s'agit de l'utilité publique, c'est ce que Platon veut dire. Et en effet à quoi peuvent mener toutes les idées de chasteté & de pudeur ? *nisi utile est quod facimus frustra est gloria*, dit Phedre. Plutarque dit la même chose dans son traité de la *pudeur vicieuse. Rien de ce qui est nuisible n'est louable.* Les Stoïciens étoient aussi de ce sentiment : Voyez *Sextus Empiricus, lib. III, cap.* 20.

(2) Toutes ces loix ont pour premier objet la génération ; cependant les femmes qui ont passé l'âge de faire des enfans, n'en sont pas plus dispensées que celles qui sont dans la fleur de la jeunesse. Souvent des maximes générales sont étendues au-delà des bornes du principe qui y donne lieu, c'est au goût & au sentiment à décider. Si les vieilles femmes pouvoient renoncer à la chasteté, leur exemple deviendroit bientôt pernicieux pour les jeunes, qui seroient nécessairement portées à anticiper sur le tems qui leur devroit procurer

Ceux qui vivent dans une même famille ont tant d'occaſion de prendre des libertés contraires à la chaſteté, que rien ne pourroit conſerver l'innocence & la pureté des mœurs, ſi le mariage étoit permis entre les parens les plus proches, ou que le commerce amoureux, qui peut ſe former entre eux, fût autoriſé par la loi ou par l'uſage. C'eſt pourquoi l'inceſte ayant été jugé trés-pernicieux, on y a attaché l'idée d'une grande turpitude & d'une grande difformité morale.

Quelle pouvoit être la raiſon pour laquelle les loix grecques permettoient d'épouſer la ſœur du côté du pere & défendoient d'épouſer celle du côté de la mère? Le motif en eſt clair. Les Grecs étoient ſi réſervés dans les mœurs qu'il n'étoit jamais permis à un homme d'entrer dans l'appartement des femmes de ſa famille; il ne pouvoit voir que ſa propre mere. Le commerce avec ſa belle-mere & avec ſes filles lui étoit auſſi ſévérement interdit que la liaiſon avec des

---

cette liberté, & qui concevroient des idées trop légeres d'un devoir ſi néceſſaire à la ſociété.

femmes d'une autre famille, & le danger d'une habitude criminelle n'étoit à craindre que d'un côté. Par une ſuite de cette réſerve dans les mœurs d'Athènes, l'oncle pouvoit épouſer la niece. Mais à Rome, où le commerce des deux ſexes étoit plus libre, les mariages des oncles & des nieces, des demi-freres & des demi-ſœurs n'étoient point permis. L'utilité publique dicte ces ſortes de variations.

On blâmeroit beaucoup celui qui dans la vûe de nuire à un autre feroit un uſage pernicieux de ſes lettres, ou diroit ce qui a pu lui échapper dans une converſation particuliere. La liberté du commerce doit ſe reſſerrer extrêmement dans une ſociété où les loix de la fidélité ne ſont point obſervées.

On regarde comme une indiſcrétion ou du moins comme un défaut d'éducation, de répéter des contes dont on ne ſent point les conſéquences & d'en nommer les auteurs. Ces contes, en paſſant de bouche en bouche, ſubiſſent bientôt des variations conſidérables, reviennent tout-à-fait traveſtis à ceux qui y ſont intéreſſés, & produiſent des que-

relles & des animosités contre des personnes dont les intentions étoient très-innocentes.

Rien n'est plus incommode dans la société que des gens qui cherchent à pénétrer dans les secrets, qui lisent les lettres des autres, qui s'occupent à épier leurs paroles, leurs regards & leurs actions.

Le même principe dicte presque toutes les loix de la bienséance, qui sont une espece de morale subalterne faite pour la commodité de la société & pour la sûreté du commerce journalier. On blâme également le trop & le trop peu de cérémonie, & tout ce qui favorise l'aisance dans les manieres, sans tomber dans une familiarité indécente, est regardé comme louable & utile.

La constance dans l'amitié, dans les attachemens, dans les habitudes est communément très-estimable. Elle est nécessaire pour établir la confiance dans les liaisons de la société. Mais dans les endroits où l'on se rassemble sans choix & par hasard, où la santé & le plaisir réunissent les gens pour un tems, la convenance publique dispense de cette vertu. L'essentiel dans ces occasions

eſt que le commerce ſoit aiſé & libre pour le tems qu'on a à paſſer enſemble ; & ſans bleſſer la politeſſe & la bienſéance, l'uſage permet de rompre enſuite ces liaiſons momentanées & de négliger des connoiſſances qu'on n'a point choiſies.

Juſques dans les ſociétés fondées ſur les principes les plus contraires à la morale & les plus propres à détruire les intérêts de la ſociété générale, il faut des loix & des maximes, qu'une eſpece de faux point d'honneur & l'intérêt particulier engagent les membres à obſerver. Les voleurs & les pirates, comme on l'a dit plus d'une fois, ne pourroient maintenir leur aſſociation illégitime, ſans établir entre eux une nouvelle juſtice diſtributive, & ſans obſerver les mêmes loix de l'équité qu'ils violent à l'égard du reſte du genre humain.

Un proverbe grec diſoit : *je hais un homme qui boit & qui a de la mémoire.* Les folies d'un débauché doivent être enſévelies dans l'oubli, afin de ne point gâter l'idée de celles qu'on ſe propoſe de faire par la ſuite.

Parmi les nations, où l'uſage a introduit

une galanterie contraire aux mœurs, le voile du myſtere dont on la couvre a formé un corps de loix propres à cette ſorte d'attachement. Le fameux tribunal d'amour établi en Provence décidoit en dernier reſſort toutes les queſtions délicates de cette nature.

Dans les ſociétés de joueurs, il y a des loix établies qui varient ſuivant le caractere des différens jeux. Il eſt vrai que de pareilles ſociétés ſont établies ſur des fondemens frivoles, que les loix en ſont preſque toutes bizarres & arbitraires, & c'eſt en quoi conſiſte leur différence réelle d'avec les loix de la juſtice, de la fidélité & de la loyauté. La ſociété générale eſt abſolument néceſſaire pour la conſervation de l'eſpece humaine; l'avantage public dicte la morale, qui prend ſa ſource dans la nature de l'homme & de la ſociété dont il fait membre, A cet égard la comparaiſon de ces loix avec des réglemens arbitraires ne peut être que très défectueuſe; mais elle ſert à nous faire voir la néceſſité des regles dans toutes les liaiſons des hommes, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Ils ne fauroient même paffer les uns devant les autres fans obferver des regles; les charretiers, les cochers, les poftillons ont leurs principes pour fe ranger & faire place; leurs loix font principalement fondées fur l'aifance & la commodité mutuelle. Quelquefois auffi elles font arbitraires, ou du moins elles dépendent de même qu'une infinité d'autres raifonnemens des jurifconfultes, d'une efpece d'induction capricieufe & bizarre (1).

Si nous allons plus loin, nous pouvons obferver qu'il n'eft pas poffible aux hommes même de s'affaffiner les uns les autres fans regles, fans maximes, & fans une certaine

---

(1) Les loix de la commodité veulent que la voiture la moins chargée cede à celle qui l'eft davantage, & entre les voitures de la même efpece, que celle qui eft vuide cede à celle qui a du monde; celles qui vont à la capitale ont le pas fur celles qui en fortent, & cela paroît fondé fur le rang qu'occupe une grande ville, & fur la préférence que l'avenir doit avoir fur le paffé. Par la même raifon, entre gens qui vont à pied, la main droite donne à un homme la prérogative de fe ranger du côté du mur, & prévient chez nous les difputes & les coups de poings dont les gens tranquilles ne s'accommodent gueres.

ombre de justice & d'honneur. La guerre a ses loix aussi-bien que la paix, & jusqu'à cette guerre d'amusement que se font les gens qui se battent à coups de poing, ceux qui jouent du bâton à deux bouts, les gladiateurs, les lutteurs, tout est appuyé sur des loix & sur des réglemens convenus : l'intérêt public, l'utilité commune doivent former en tout genre un modele de juste & d'injuste entre les personnes intéressées.

SECTION V.

Pourquoi ce qui est utile nous plaît.

I.

L'ESTIME que nous accordons aux vertus sociales, paroît si naturellement fondée dans leur utilité, que l'on s'imagineroit devoir rencontrer ce principe dans tous les auteurs qui ont écrit sur la morale, il semble qu'il devroit servir de base à tous leurs raisonnemens & à toutes leurs recherches. Dans

la vie commune c'eſt toujours à l'utilité qu'on en appelle; & l'on ne croit pas pouvoir faire un plus grand éloge d'un homme, qu'en montrant l'utilité dont il eſt au public, & en faiſant l'énumération des ſervices qu'il a rendus à l'humanité & à la ſociété. Peut-on refuſer les louanges même à une forme inanimée, lorſque la régularité & l'arrangement de ſes parties concourent à un but utile? Et n'eſt-ce pas faire ſuffiſamment l'apologie d'une choſe difforme, & qui ſemble pécher contre les proportions, que de montrer la néceſſité de ſa configuration pour l'uſage auquel elle eſt deſtinée. Un vaiſſeau dont la proue eſt grande, & s'avance beaucoup plus que la poupe, eſt plus beau aux yeux d'un artiſte, ou même d'un homme tant ſoit peu verſé dans la navigation, que s'il étoit d'une régularité exacte & géométrique, & par conſéquent contraire à toutes les regles de la méchanique. Un édifice dont les portes & les fenêtres ſeroient exactement quarrées, choqueroit l'œil par cette proportion même que l'on trouveroit peu adaptée à la figure humaine pour qui l'édifice eſt deſtiné. Eſt-il

donc surprenant qu'un homme, dont les habitudes & la conduite sont nuisibles à la société, & dangereuses pour tous ceux qui ont affaire à lui, devienne par cette raison un objet de blâme, & excite dans tous ceux qui le voient des sentimens d'aversion & de dégoût (1)?

---

(1) De ce qu'un objet inanimé peut être utile aussi bien qu'un homme, il ne s'ensuit point que cet objet mérite pour cela d'être appellé *vertueux*. Les sentimens qu'excite l'utilité de ces deux objets, sont très-différens, l'un est mêlé d'affection, d'estime, d'approbation, &c. dans l'autre, il ne se trouve rien de tout cela. Pareillement un objet inanimé peut être comme la figure humaine d'une belle couleur, d'une proportion admirable sans que nous en devenions amoureux pour cela? Il y a une infinité de passions & de sentimens dont, suivant la constitution primitive de la nature, les êtres pensans & raisonnables peuvent seuls être l'objet; & l'on tenteroit en vain de les produire, en douant un être insensible & inanimé des qualités qui les ont fait naître. Il est vrai que l'on appelle quelquefois *vertus* les qualités bienfaisantes des plantes & des minéraux, mais cette dénomination n'est due qu'au caprice du langage auquel on ne doit pas avoir égard quand on raisonne; car quoique l'on accorde une espece d'approbation aux objets inanimés lorsqu'ils sont utiles, ce sentiment est pourtant si foible, & si différent de celui qu'on éprouve, par exemple, pour des magistrats, pour des hommes en place bienfaisans, qu'il ne doit point

La

La difficulté de rendre raiſon de l'impreſſion que ce qui eſt utile ou bien ce qui eſt nuiſible fait ſur nous, a pu empêcher les philoſophes d'en faire la baſe de leurs ſyſtêmes, & a pu les déterminer à recourir à tout autre moyen, pour expliquer l'origine du bien & du mal moral. Mais ce n'eſt point une raiſon pour rejeter un principe fondé ſur l'expérience, que de ne pouvoir en montrer l'origine, ni le réſoudre en des principes plus généraux. Pour peu que nous faſſions d'attention au ſujet que nous traitons, nous ne ſerons point embarraſſés de rendre compte du ſentiment que produit l'utilité, & d'en trouver la ſource dans les principes les plus connus & les plus avoués.

L'avantage ſi frappant des vertus ſociales, a fait conclure aux ſceptiques, tant anciens

---

être exprimé par le même terme. Un léger déplacement ſuffit quelquefois pour changer notre ſentiment pour une choſe qui conſerve d'ailleurs toutes ſes qualités. Ainſi la beauté que nous admirons dans un ſexe transférée à un autre, n'excite plus de ſenſation agréable, à moins que la nature & les mœurs ne fuſſent extrêmement corrompues.

que modernes, que toutes les diſtinctions morales venoient de l'éducation ; qu'elles ont été inventées d'abord, & enſuite appuyées par la politique, afin de rendre les les hommes plus traitables, & de dompter leur férocité naturelle, & leur amour-propre qui les rendoit peu propres à la ſociété. Il faut convenir que les préceptes & l'éducation peuvent avoir ſur nous aſſez d'influence pour augmenter ou pour diminuer les ſentimens d'approbation ou d'averſion pour un objet ; & même dans de certains cas ils peuvent donner naiſſance à un nouveau ſentiment de ce genre ; cela ſe voit évidemment dans toutes les pratiques ſuperſtitieuſes : mais tout homme ſenſé qui fera des recherches ſur la morale, ne pourra jamais accorder que toute approbation ou averſion morale vienne de cette ſource. Si la nature n'eût point fait des diſtinctions réelles de cette eſpece fondées ſur la conſtitution de notre ame, les mots d'*honorable*, & d'*infame*, d'*aimable* & d'*odieux*, de *grand* & de *mépriſable*, n'auroient jamais été introduits dans aucune langue ; & les politiques au-

roient eu beau inventer ces expressions, jamais ils ne seroient parvenus à les rendre intelligibles & propres à peindre une idée à ceux à qui ils les auroient prononcé. Ainsi rien de moins solide que ce paradoxe des sceptiques, & nous serions fort heureux, si en logique & en métaphysique nous pouvions nous défendre aussi aisément des chicanes de cette secte qu'en politique & en morale, deux sciences fondées sur la pratique & l'expérience, & par conséquent beaucoup plus intelligibles.

Il faut donc avouer que les vertus sociales ont une beauté naturelle qui nous les rend cheres, & qui indépendamment de tout précepte & de toute éducation les rend agréables, & captive l'affection des hommes les plus grossiers. Comme l'utilité de ces vertus est ce qui fait leur mérite, il faut que le but auquel elles tendent nous plaise, soit par la considération de notre propre intérêt, soit par un motif plus généreux & plus élevé.

On a souvent dit que tout homme, qui a contracté une étroite liaison avec la société, & par conséquent senti l'impossibilité de sub-

ture & l'expérience ſemblent réclamer contre le ſyſtême de l'amour-propre.

Souvent nous accordons des louanges à des actions vertueuſes, arrivées dans des tems & dans des pays très-éloignés, cependant l'imagination la plus ſubtile découvrira difficilement la moindre apparence d'intérêt, & ne trouveroit aucune liaiſon entre notre bonheur préſent & des événemens ſi étrangers.

L'action généreuſe, belle, hardie, d'un ennemi arrache notre approbation, lors même que les ſuites en deviennent nuiſibles à nos intérêts particuliers.

Lorſque l'intérêt particulier ſe trouve en concurrence avec l'amour déſintéreſſé que l'on a pour la vertu, nous appercevons très-diſtinctement, & nous avouons très-promptement le mélange de ces ſentimens qui produiſent des effets tout-à-fait oppoſés ſur notre eſprit. Peut-être louerons-nous avec plus de chaleur une action humaine & généreuſe, lorſqu'elle contribue à notre intérêt particulier, mais cette circonſtance n'eſt point du tout eſſentielle ; & il nous ſera aiſé

d'amener d'autres personnes à nos sentimens, sans avoir besoin de leur montrer comme utiles pour eux des actions que nous croyons mériter leur approbation & leur applaudissement.

Formez le modele d'un caractere digne de louanges ; faites-y entrer toutes les vertus morales les plus aimables ; citez des hommes où elles se déploient d'une façon grande & extraordinaire : vous captiverez sur le champ l'estime & l'approbation de ceux qui vous écoutent. Ils ne s'informeront ni du tems, ni du pays où vivoit la personne qui possédoit ces grandes qualités ; cette circonstance seroit cependant la plus importante pour l'amour-propre ou pour le desir de notre bonheur particulier.

Dans un tems de factions & de trouble, un homme d'état ayant réussi par son éloquence à faire exiler un adversaire d'un grand mérite, il alla le voir en secret, pour lui offrir de l'argent & les secours dont il pouvoit avoir besoin durant son exil, & pour le consoler de son infortune. *Hélas*, s'écria celui-ci, *quels regrets ne dois-je pas avoir de*

quitter mes amis dans une ville où les ennemis même sont si généreux! La vertu lui parut belle même dans son ennemi, c'est ainsi que nous lui rendons toujours le tribut de nos louanges & de nos applaudissemens, & nous ne sommes point tentés de les retracter, lorsque nous apprenons que cette action s'est passée à Athenes, il y a environ deux mille ans, & que les personnes s'appelloient Eschine & Démosthene.

Qu'est-ce que cela me fait? Il y a peu d'occasion où cette question ne puisse avoir lieu, mais si elle avoit l'effet infaillible & universel qu'on affecte de lui attribuer, elle seroit propre à jeter du ridicule sur tout ouvrage, & toute conversation qui a pour objet la louange ou la censure des hommes & des mœurs en général.

C'est une foible ressource, quand on est pressé par ces argumens, que de dire que nous nous transportons en imagination au tems & au pays où ces actions se sont passées, & que nous considerons les avantages qui nous en seroient revenus, si nous eussions été contemporains des personnes dont on

nous parle, ou liés d'amitié & d'intérêt avec elles. Il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'un ſentiment réel puiſſe être excité par un intérêt reconnu pour imaginaire, ſur-tout ſi nous n'oublions point notre intérêt réel, & ſi l'on conſidere qu'il eſt très-diſtinct d'un intérêt imaginaire, & qu'il lui eſt même ſouvent entiérement oppoſé.

Un homme conduit au bord d'un précipice, ne peut regarder à ſes pieds ſans trembler, & le ſentiment d'un danger imaginaire l'agite, malgré la perſuaſion & la certitude où il eſt de ſa ſûreté; mais dans ce cas l'imagination eſt frappée par la préſence d'un objet effrayant: cependant elle ne l'emporte pas ſur la réalité à moins d'être ſecondée par la nouveauté & par l'aſpect inuſité de l'objet. L'habitude nous apprivoiſe bientôt avec les hauteurs & les précipices, & fait bien vîte diſparoître ces terreurs illuſoires. Il n'en eſt pas de même des jugemens que nous portons des mœurs & des caracteres: plus nous nous accoutumons à examiner les objets de morale, plus nous perfectionnons ce ſentiment délicat & exquis, qui

nous fait diſtinguer promptement le vice & la vertu. En effet nous avons dans le cours de la vie des occaſions ſi fréquentes de prononcer ſur les différentes eſpeces d'actions morales, qu'aucun objet de cette nature ne peut nous paroître neuf ou inuſité à cet égard, il n'y auroit point de préjugé aſſez fort pour tenir contre des expériences ſi communes, ſi répétées & ſi familieres. Comme l'expérience & la coutume ſont ce qui produit principalement la combinaiſon des idées, il eſt impoſſible qu'aucune combinaiſon contraire à ces principes s'établiſſe & ſe ſoutienne.

Ce qui eſt utile eſt agréable, & obtient notre approbation, c'eſt un fait conſtaté par les obſervations journalieres. Utile pour qui, demandera-t-on ? il faut aſſurément que ce ſoit pour quelqu'un; voyons donc pour quel intérêt : ce n'eſt pas ſeulement pour le nôtre, puiſque notre approbation s'étend beaucoup plus loin. Il faut donc que ce ſoit pour l'intérêt de ceux qui retirent les avantages des actions ou des caracteres que nous approuvons, d'où il faut conclure que quoique

éloignés de nous, ils ne nous ſont point totalement indifférens. En développant ce principe, nous découvrirons la grande ſource des diſtinctions morales.

II.

L'amour de ſoi-même eſt un ſi grand mobile de la nature humaine, & l'intérêt de chaque homme eſt en général ſi étroitement lié avec celui de la ſociété, qu'il faut excuſer les philoſophes, s'ils ont cru que la part que nous prenons au bien général, pouvoit ſe réduire à l'intérêt qui nous attache à notre propre bonheur & à notre conſervation. Ils voyoient à chaque inſtant marquer de l'approbation ou du blâme, de la ſatisfaction ou du déplaiſir à l'égard de certaines perſonnes & de certaines actions, & ils ont donné le nom de vertu & de vice aux objets qui excitoient ces ſentimens; ils ont vu que les premiers de ces objets tendoient au bonheur de la ſociété, & les derniers à ſa deſtruction; ſur quoi ils ont demandé s'il étoit poſſible que nous puiſſions prendre un

intérêt général à la société, ou que nous puſſions éprouver un deſir déſintéreſſé du bien-être des autres, & une répugnance extrême pour les malheurs qui leur arrivent; ils ont cru plus ſimple de regarder ces ſentimens comme des modifications de l'amour-propre, & pour établir ce principe comme le motif de toutes nos actions, ils ont trouvé du moins un prétexte dans cette union d'intérêts étroite, que l'on voit régner entre le public & chacun des individus qui le compoſent.

Cependant, malgré cette confuſion d'intérêts, il eſt aiſé de parvenir à ce que les phyſiciens ont appellé d'après le chancelier Bacon *Experimentum crucis*, ou cette expérience qui nous montre la route qu'il faut ſuivre dans toute matiere douteuſe ou ambigue; nous voyons des exemples où l'intérêt particulier eſt ſéparé de l'intérêt public, & où il lui eſt même oppoſé : cependant le ſentiment moral reſte le même malgré ce partage d'intérêt : ſeulement lorſque ces intérêts différens ſe réuniſſent, nous remarquons en nous un ſentiment plus fort, nous éprou-

vons alors une paſſion plus vive pour la vertu, & une averſion plus forte pour le vice. Ce que nous appellons de la reconnoiſſance ou du reſſentiment vient de la même ſource. Toutes ces conſidérations nous prouvent qu'il faut renoncer au ſyſtême qui établit tout ſentiment moral ſur l'amour de ſoi-même; nous ſommes forcés d'admettre un amour plus étendu, & de convenir que les intérêts de la ſociété ne nous ſont point entiérement indifférens. Deſirer l'utilité c'eſt tendre à un but déterminé, & il ſeroit contradictoire de dire que les moyens qui nous conduiſent à un but nous ſont agréables, tandis que le but même ne nous touche aucunement. Ainſi ſi l'utilité eſt la ſource du ſentiment moral, & ſi cette utilité n'eſt point toujours conſidérée comme relative à nous-mêmes, il s'enſuit que tout ce qui contribue au bonheur de la ſociété, s'attire notre approbation & notre bienveillance. Voilà un principe propre à faire connoître l'origine de la morale; & pourquoi recourir à des ſyſtêmes abſtraits & éloignés, lorſ-

qu'il s'en présente un si naturel & si clair (1) ?

Trouvons-nous de la difficulté à concevoir la force de l'humanité & de la bienveillance, ou bien à comprendre que la vue seule du bonheur, de la joie, de la prospérité, est propre à donner du plaisir, & que la vue de la douleur & de l'infortune nous fait une impression désagréable ?

---

(1) Il est inutile de pousser nos recherches jusqu'à examiner pourquoi nous avons de l'humanité ou de la compassion pour les autres, il suffit que l'expérience prouve que c'est un sentiment de la nature humaine. Il est un point où il faut s'arrêter dans la recherche des causes, & dans chaque science il y a des principes au-delà desquels on n'en trouve point de plus généraux. Il n'y a point d'homme qui soit entiérement indifférent au bonheur ou à l'infortune des autres, l'un nous donne de la joie, l'autre nous cause du déplaisir : & tout homme éprouve ces sentimens en lui-même. Il est difficile d'imaginer que ces principes puissent être réduits en principes plus simples & plus universels quelque peine qu'on se donne pour y parvenir, & quand la chose seroit possible, cela ne feroit rien à notre sujet. Nous pouvons en sûreté regarder ces principes comme fondamentaux, & nous serons bien contens si nous pouvons exposer clairement les conséquences qui en découlent.

Le rire & les pleurs ſe gagnent, un viſage l'emprunte de l'autre : Horace dit,

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus.

Réduiſez un homme à vivre dans la ſolitude, il perdra bientôt tous les plaiſirs, excepté ceux de la méditation, parce que les mouvemens de ſon cœur ne ſont point excités par les mouvemens du cœur de ſes ſemblables. Les ſignes du chagrin & de la douleur même arbitraires, nous inſpirent de la triſteſſe, mais les larmes, les cris, les ſanglots, qui en ſont les ſimptômes naturels, ne manquent jamais d'exciter en nous de la compaſſion & du trouble. Si les effets du malheur nous touchent ſi vivement, peut-on imaginer que nous ſoyions inſenſibles & indifférens ſur ſes cauſes ?

Entrons pour un moment dans un appartement pourvu de toutes les commodités, ce coup-d'œil ſuffit pour nous cauſer du plaiſir, parce qu'il nous préſente les idées agréables d'aiſance & de commodité. Le maître de la

maiſon ſe montre-t-il humain, prévenant & d'un caractere enjoué, tout le reſte s'embellit, & nous ne pouvons nous empêcher de penſer avec plaiſir à la ſatisfaction que chacun doit tirer de ſa ſociété & de ſa bienfaiſance. Toute ſa famille fait aſſez connoître ſon bonheur par l'air d'aſſurance, de liberté & de contentement répandu ſur les viſages. J'éprouve une ſenſation agréable à la vue de tant de bonheur, & je ne puis conſidérer celui qui en eſt la ſource ſans reſſentir les mouvemens les plus délicieux. Il m'apprend qu'un voiſin puiſſant a tenté de le dépouiller de ſon héritage, & a long-tems troublé la jouiſſance de ſes plaiſirs innocens; ſur le champ je me ſens indigné contre cette injuſte violence; il ajoute qu'il n'eſt point étonnant qu'une injuſtice particuliere ait été commiſe par un homme qui a aſſervi des provinces entieres, dépeuplé des villes, & fait ruiſſeler le ſang dans les batailles & ſur les échaffauds; auſſi-tôt je ſuis frappé d'horreur au récit de ces excès, & je ſens la plus forte averſion pour celui qui en eſt l'auteur.

En général, de quelque côté que nous tour-

nions nos pas, & quelque réflexion que nous fassions sur ce qui se passe autour de nous, tout nous présente l'image du bonheur ou de l'infortune, & excite en nous un mouvement simpathique de plaisir ou de chagrin. Nous éprouvons ce sentiment au milieu de nos occupations les plus sérieuses comme au milieu de nos amusemens. Un homme qui entre dans une salle de spectacle, est frappé tout de suite par la multitude assemblée pour prendre part à un divertissement commun ; cette vue seule lui fait déja éprouver une plus grande sensibilité, ou le dispose à s'affecter plus intimement de tous le sentimens qu'il doit partager avec ses semblables ; les acteurs aussi sont animés par le grand nombre de spectateurs ; cette salle remplie de toutes parts les échauffe d'un enthousiasme dont ils ne seroient point saisis dans des momens de tranquillité & de solitude. Un poëte habile, comme par un pouvoir magique, afit partager à ses spectateurs à son gré toutes les impressions théâtrales : ils pleurent, ils tremblent, ils s'indignent, ils se réjouissent & sont remués par les mêmes passions qui agitent

agitent les différentes personnes du drame. Survient-il un événement contraire à nos vœux, & qui trouble le bonheur des personnages auxquels nous nous intéressons, nous ressentons sur le champ la pitié la plus tendre & l'inquiétude la plus forte ; lorsque leurs douleurs sont causées par la perfidie, la cruauté ou la tyrannie d'un ennemi, nous sommes animés du ressentiment le plus vif contre l'auteur de ces calamités. Dans ce genre on regarde comme contraire aux regles de l'art de représenter une action froide & indifférente. Le poëte ne doit point introduire des personnages dont l'intérêt ne tient point à la catastrophe, parce que leur indifférence se communique aux spectateurs, & rallentit la vivacité de leurs passions.

Il n'est point de poésie plus agréable que la pastorale, & il est aisé de voir que la principale source du plaisir qu'elle cause, vient des images de tranquillité & de tendresse qu'elle présente, & dont elle enchante le lecteur. Sannazare, qui transporta la scene de ses pastorales sur les bords de la mer, eut tort, quoique ce choix de scene fournisse

des tableaux plus frappans ; l'image des travaux & des dangers auxquels les pécheurs ſont expoſés, devient déſagréable par ce ſentiment de ſympathie qui ſe reveille en nous à chaque idée de bonheur ou de malheur.

Un poëte François diſoit qu'à l'âge de vingt ans Ovide étoit ſon poëte, mais qu'à l'âge de quarante il donnoit la préférence à Horace. Il eſt vrai que nous ſaiſiſſons avec plus de rapidité des ſentimens analogues à notre diſpoſition momentanée ; mais il n'y a point de paſſion qui, bien repréſentée, nous ſoit entiérement indifférente, parce qu'il n'y en a point dont tout homme n'ait du moins le germe & les premiers principes au-dedans de lui. La poéſie, dit-on, doit peindre les objets d'une maniere aſſez animée pour que l'illuſion devienne vérité ; preuve certaine que par-tout où ſe trouve la réalité de ces objets, notre ame eſt diſpoſée à s'affecter vivement.

Toutes les nouvelles, tous les événemens récens, propres à intéreſſer la deſtinée des états, le ſort des provinces & d'un grand nombre d'hommes, agitent ceux même dont

le bien-être n'eſt point immédiatement lié à ces événemens, ces ſortes de farts ſe répandent avec promptitude, s'écoutent avec avidité, & ſont diſcutés avec attention & avec chaleur. On diroit dans ces occaſions que les intérêts des états ſont devenus ceux de chaque particulier, L'imagination eſt toujours frappée, quoique les paſſions qu'elle réveille ne ſoient pas toujours aſſez fortes ni aſſez durables pour influer enſuite ſur notre conduite & ſur nos actions.

La lecture de l'hiſtoire eſt un amuſement tranquille, mais ce n'en ſeroit plus un, ſi notre cœur n'éprouvoit des mouvemens analogues à ceux qui occupent le pinceau de l'hiſtorien. Thucydide & Guicciardin ne ſoutiennent que foiblement notre attention, lorſque le premier ne décrit que les futiles combats de quelques petites villes de la Gréce & que le dernier eſt engagé dans la guerre de Piſe; le petit nombre d'hommes intéreſſés à ces événemens & la petiteſſe de l'intérêt ne rempliſſent point aſſez notre imagination & n'excitent point aſſez fortement nos paſſions. La conſternation profonde qui

regne dans l'armée nombreuſe des Athéniens devant Syracuſe, le danger dont Veniſe ſe trouve menacée, voilà ce qui excite notre compaſſion, & nous remplit de terreur & d'inquiétude.

Le ſtile froid & indifférent de Suetone peut auſſi-bien que le pinceau mâle & vigoureux de Tacite nous convaincre de la cruauté & de la mechanceté de Tibere & de Néron; mais quelle différence d'impreſſion! L'un rapporte froidement des faits & l'autre met ſous nos yeux les portraits vénérables de Soranus & de Thraſca, qui enviſageant leur deſtin avec intrépidité, ne ſont touchés que de la douleur qu'éprouvent leurs amis & leurs proches: alors quels ſentimens n'éprouve-t-on pas, quelle indignation nous ſaiſit contre le Tyran dont la ſombre défiance & la méchanceté gratuite ont cauſé cette barbarie!

Si nous rapprochons ces objets plus près de nous, ſi nous réaliſons tout ce qui pouvoit être conſidéré comme l'effet trompeur de l'illuſion, quels mouvemens violens ne reſſentira-t-on pas! Et combien ils ſeront

ſupérieurs aux vûes rétrécies de l'amour propre & de l'intérêt perſonnel ! Les ſéditions populaires, la fougue des partis, un dévouement aveugle à des chefs factieux, ſont les effets les plus ſenſibles, quoique les moins eſtimables, de cette ſympathie ſociale qui ſe trouve entre les hommes. On peut remarquer juſques dans les ſujets les plus frivoles combien il eſt mal aiſé de nous ſouſtraire au pouvoir de cette ſympathie. Lorſqu'une perſonne bégaye ou prononce avec difficulté, nous ſouffrons pour elle & nous partageons ſon ambarras. La critique défend de combiner des ſyllabes ou des lettres qui ſe prononcent avec peine, parce que par une eſpece de ſympathie naturelle l'oreille en eſt fatiguée ; & même en parcourant un livre des yeux nous nous appercevons du défaut d'harmonie ſi par haſard il regne dans cet ouvrage, parce que notre imagination nous fait toujours entendre quelqu'un qui récite & articule avec peine ces ſons diſcordants; tant il y a de fineſſe dans les ſentimens que nous éprouvons !

Des attitudes aiſées, des mouvemens peu

contraints sont toujours agréables ; un air de santé & de vigueur fait plaisir ; des habits qui tiennent chaud sans trop charger le corps, qui le couvrent sans gêner les membres sont regardés comme bien faits. Dans tout jugemenr que l'on porte sur la beauté, les sentimens qu'elle a déja inspirés à d'autres, ne sont point sans effet : ils préparent le spectateur à de pareilles impressions de plaisir (1). Est-il donc surprenant que nous ne puissions porter un jugement sur les caracteres ou sur la conduite des hommes sans considérer le but où tendent leurs actions, & sans perdre de vûe le bonheur ou le malheur qui en résulte pour la société ? Quelle combinaison d'idées pourroit remplacer ce principe dans ses opérations (2) ?

---

(1) *Decentior equus cujus astricta sunt ilia ; sed idem velocior. Pulcher aspectu sit Athleta, cujus lacertos exercitatio expressit ; idem certamini paratior. Nunquam enim species ab utilitate dividitur. Sed hoc quidem discernere modici judicii est.* Quintilian. Inst. lib. VIII, cap. 3.

(2) A proportion du rang qu'un homme occupe, nous nous croyons en droit d'attendre de lui un degré de bonté plus ou moins grand, & lorsque nous sommes trompés dans

Lorſqu'un homme par inſenſibilité ou par amour pour lui-même n'eſt point touché par le ſpectacle du malheur & du bien-être de l'humanité, il faut qu'il ſoit également indifférent à l'égard des peintures qu'on peut lui faire du vice & de la vertu; d'un autre côté il ſe trouve toujours que l'intérêt vif que l'on prend au bonheur des hommes eſt accompagné d'un ſentiment délicat des diſtinctions morales, d'une averſion forte pour

nos eſpérances, nous le blâmons de ſon inutilité, & nous le cenſurons encore plus quand ſa conduite eſt mauvaiſe ou nuiſible. Lorſque les intérêts d'un pays ſont compromis avec ceux d'un autre, nous jugeons du mérite d'un homme d'état par le bien ou le mal qui revient à ſa patrie de ſa conduite & de ſes conſeils, ſans avoir égard au mal qu'il fait à nos ennemis; ſes concitoyens ſont l'objet dont on s'occupe, qui fait décider de ſon mérite, & comme la nature a gravé dans le cœur de tout homme un attachement très-fort pour ſa patrie, nous ne ſongeons gueres aux autres nations, lorſque leurs intérêts ſont en concurrence avec les nôtres: ajoutez à cela que nous trouvons qu'un homme travaille plus efficacement au bonheur de l'humanité en s'occupant du bien de la ſociété dont il eſt membre, que lorſqu'il ſe livre à des vues vagues & indéterminées dont il ne peut réſulter aucun bien, faute d'un objet précis à qui elles puiſſent convenir.

les injuſtices, d'une approbation prompte de ce qui contribue au bien-être. Quoique dans ce genre un homme puiſſe être infiniment plus ſenſible qu'un autre, il n'y a cependant perſonne qui s'intéreſſe aſſez peu à ſes ſemblables pour ne point ſentir les diſtinctions morales du bien & du mal fixées par les diférens motifs de nos actions. En effet en portant ſes yeux ſur la conduite de deux hommes dont l'un fait du bien & l'autre fait du mal à ſes ſemblables ou à la ſociété, comment ſuppoſer qu'une perſonne qui a le cœur ſenſible puiſſe ſe défendre de donner la préférence au premier & de lui accorder du mérite? Suppoſons cette perſonne auſſi poſſédée d'amour propre qu'on voudra, qu'elle ne ſoit occupée que de ſes propres intérêts, du moins quand ils ne ſeront point attaqués elle ne laiſſera pas de ſe ſentir du penchant pour le bien de l'humanité, & toutes choſes d'ailleurs égales elle ſe décidera en faveur de ce ſentiment. Un homme qui ſe promene avec un autre qui a la goute lui ira-t-il marcher de gayeté de cœur ſur ſon pied douloureux quand il n'aura point de que-

relle avec lui ? il eſt certain que nous avons égard au bonheur & au malheur des autres lorſque nous peſons les motifs de nos actions, & nous penchons vers le premier auſſi ſouvent qu'il n'y a point de motif perſonnel, qui nous porte à chercher notre avantage dans le malheur de nos ſemblables. Si dans pluſieurs occaſions les principes de l'humanité ſont capables d'influer ſur nos actions, il faut qu'en tout tems ils ayent aſſez de pouvoir ſur nos ſentimens, pour nous faire approuver en général ce qui eſt utile à la ſociété & blâmer ce qui lui eſt pernicieux. On peut diſputer ſur le plus ou le moins de force de ces ſentimens, mais leur exiſtence & leur réalité doit être admiſe dans tout ſyſtême.

Un homme abſolument méchant, s'il en exiſte dans la nature, doit être plus qu'indifférent aux peintures qu'on lui fait du vice & de la vertu. Tous ſes ſentimens doivent être renverſés & entiérement oppoſés à ceux des autres hommes; tout ce qui contribue au bien de l'humanité ſe trouvant contraire à ſes deſirs doit exciter en lui du déplaiſir,

& il doit voir avec complaiſance tout ce qui produit des déſordres & des malheurs dans la ſociété. Timon, qu'une mauvaiſe humeur affectée plutôt que ſa méchanceté fit ſurnommer le *Miſantrope*, embraſſa un jour Alcibiad très-tendrement. *Courage mon fils*, lui dit-il, *méritez la confiance du peuple, je prévois qu'un jour vous lui cauſerez de très-grands maux.* En admettant les deux principes des Manichéens, leurs ſentimens ſur les actions humaines auſſi-bien que ſur toute autre matiere doivent être entiérement oppoſés ; chaque acte de Juſtice & d'humanité, en lui-même doit plaire à l'une de ces divinités & déplaire à l'autre. Les hommes reſſemblent au bon principe. Lorſqu'ils ne ſont point corrompus par leur propre intérêt, par le reſſentiment ou par l'envie, leur philantropie naturelle les porte toujours à préférer le bonheur de la ſociété, & par conſéquente la vertu au vice. Il ne s'eſt peut-être jamais trouvé un homme abſolument méchant ou qui le fût gratuitement & ſans motif, & s'il s'en trouve un de cette eſpéce ſes principes en morale doivent être auſſi

pervers que ses sentimens de justice. En regardant la cruauté de Néron comme arbitraire & non comme l'effet de ses craintes & de son caractere vindicatif, il est évident qu'il a dû réellement faire plus de cas de Tigellinus que de Seneque ou de Burrhus.

Un homme d'état ou un citoyen qui sert notre pays, de notre tems, a plus de droits à notre estime que celui qui faisoit dans des siécles reculés le bonheur de quelques nations éloignées; quoique dans ces deux cas le mérite soit le même, nos sentimens ne sont point excités avec la même force. Ici la raison devient la régle de nos sentimens intérieurs & de nos perceptions, de la même maniere qu'elle nous garantit de l'erreur à la vûe des objets extérieurs qui se présentent à nos sens. Le même objet vû à une distance double nous paroît plus petit de la moitié, cependant nous jugeons qu'il est de la même grandeur dans les deux positions, parce que nous savons qu'à mesure que nous en approchons son image s'étendra à nos yeux, & que la différence de grandeur n'est point dans l'objet même, mais dans la dis-

tance où nous sommes placés par rapport à lui. En effet si le raisonnement ne corrigeoit par les apparences tant à l'égard du sentiment intérieur que pour les sens extérieurs, les hommes ne pourroient jamais parler sur aucun sujet d'une maniere positive : l'état de fluctuation dans lequel nous nous trouvons fait sans cesse changer les objets à nos yeux & les offre sous des points de vûe différens (1).

---

(1) C'est pour cette raison que dans nos jugemens nous n'avons égard qu'au but où tendent les actions & les caracteres, quoique dans le fond on ne peut s'empêcher d'accorder plus d'estime à un homme que son état met à portée de rendre sa vertu réellement utile à la société, qu'à un autre qui ne peut montrer ses vertus sociales que par de bonnes intentions & par des sentimens de bienveillance. En distinguant, par un effort d'esprit qui n'est point difficile, le caractere de l'état, nous trouverons ces deux hommes égaux en mérite, & nous leur accorderons le même tribut de louanges. C'est le raisonnement qui corrige ou s'efforce de rectifier les apparences, mais il ne peut l'emporter entiérement sur le sentiment. Pourquoi dit-on qu'un pêcher est meilleur qu'un autre, si ce n'est parce qu'il produit de meilleures pêches ? N'en feroit-on pas le même éloge, quand même des insectes auroient détruit son fruit avant son point de maturité ? En

Plus nous converſons avec les hommes & plus nous nous livrons à la ſociété, plus nous nous familiariſons avec ces ſortes de préférences & de diſtinctions générales ſans la conſidération deſquelles nos diſcours ſeroient à peine intelligibles. Chaque homme a des intérêts qui lui ſont perſonnels, & l'on ne peut ſuppoſer que les deſirs & les averſions qu'ils lui inſpirent ſoient portés dans les autres au même degré. Ainſi le langage deſtiné à un uſage général doit ſe fixer d'après des vûes plus étendues : il doit attacher les épithetes d'éloge ou de blâme conformément aux ſentimens que font naître les intérêts généraux de la ſociété. Si dans la plupart des hommes ces ſentimens ne ſont point auſſi forts que ceux qui regardent leur bien-être particulier, cela n'empêche pas que les perſonnes les plus dépravées & les plus dominées par l'amour-propre ne faſſent quelque diſtinction & n'at-

morale ne nous dit-on pas qu'il faut juger de l'arbre par ſes fruits ? Et dans l'un & l'autre cas ne nous eſt-il point aiſé de diſtinguer entre ce qui eſt naturel & ce qui eſt accidentel ?

tachent l'idée de bien à une conduite bienfaisante & l'idée de mal à celle qui lui est opposée. Il faut convenir que la sympathie qui nous attache au bien-être des autres est un sentiment beaucoup plus foible que l'amour de notre propre bonheur, & l'intérêt que nous prenons aux personnes qui nous sont étrangeres est beaucoup moins vif que celui que nous prenons à ceux qui nous touchent de plus près ; c'est pour cela même qu'il faut en méditant paisiblement sur les divers caracteres des hommes, négliger toutes ces différences, rendre nos sentimens plus généraux & plus relatifs à la société entiere : souvent nous changeons nous-mêmes de positions à son égard, & de plus nous rencontrons tous les jours des personnes qui étant dans une situation différente de la nôtre ne pourroient plus converser avec nous si nous restions constamment dans la même position sans aucune révolution dans nos idées & dans notre conduite : ainsi le commerce mutuel de sentimens qui se fait dans la société & par la conversation nous oblige d'établir un modele général d'après lequel

nous approuvons ou nous désapprouvons les caracteres & les mœurs. Et quoique le cœur n'adopte point ces idées générales tout-à-fait & qu'il ne régle point son amour ou sa haine exactement sur ces différences abstraites & générales de vice & de vertu, sans aucun égard pour nous-mêmes ou pour les personnes avec qui nous avons des liaisons immédiates, cependant ces distinctions morales ne laissent pas d'avoir une influence très-grande. On ne peut nier qu'elles n'en ayent au moins dans nos discours, & ainsi elles peuvent nous servir dans les cercles, dans les écoles, en chaire, & sur le théâtre (1).

---

(1) La nature a voulu très-sagement que des liaisons particulieres l'emportassent communément sur les considérations générales, sans cela nos affections & nos actions se perdroient faute d'avoir un objet déterminé. C'est ainsi qu'un bienfait reçu par nous-mêmes ou par nos proches, excite en nous des sentimens plus vifs d'amour & d'admiration, qu'un bienfait plus grand mais qui a pour objet une nation éloignée. Cependant dans ces cas la réflexion nous aide à corriger la défectuosité de ces sentimens, en nous montrant un modele général de vice & de vertu formé principalement d'après les maximes de l'utilite générale.

Sous quelque point de vûe donc que nous envisagions cette matiere, le mérite que l'on attribue aux vertus sociales reste toujours le même, & tire sa source principalement de l'attachement qu'un sentiment de bienveillance naturelle nous donne pour les intérêts de l'humanité & de la société. Si nous examinons la constitution de la nature humaine telle que l'expérience & l'observation journaliere nous la montrent, nous sommes forcés de conclure *à priori* qu'il est impossible qu'un être tel que l'homme soit totalement indifférent au bonheur & au malheur de ses semblables, & qu'abstraction faite de toute considération personnelle & lorsque rien n'obscurcit son jugement, il faut nécessairement qu'il appelle *bien*, ce qui contribue à leur bien-être & *mal* ce qui tend à leur malheur. Voilà donc au moins les premiers traits qui marquent une distinction réelle entre les actions, & à mesure que l'on supposera la sensibilité d'un homme plus étendue, les nœuds qui l'unissent avec ceux qui seront heureux ou malheureux, se resserreront, il sentira plus vivement leur bonheur

heur ou leur malheur; il blâmera ou il approuvera d'une façon plus forte & plus décidée. Il n'eſt point néceſſaire qu'une action généreuſe ſimplement rapportée dans une hiſtoire ou dans une gazette excite en nous les ſentimens d'admiration & d'applaudiſſement les plus vifs. La vertu placée à une certaine diſtance eſt comme une étoile fixe, qui aux yeux de la raiſon eſt bien auſſi lumineuſe que le ſoleil dans la ſplendeur méridienne, mais dont la diſtance immenſe nous empêche cependant de reſſentir les influences de ſa lumiere & de ſa chaleur; rapprochons-nous de cette action vertueuſe en ſuppoſant des liaiſons avec ſon auteur ou même, ſi vous voulez, par une peinture vive & éloquente du fait, nos cœurs ſeront ſaiſis auſſi-tôt, notre ſentiment de ſympathie s'éveillera & notre froide admiration fera place aux démonſtrations d'eſtime & d'amitié les plus fortes. Ces conſéquences paroiſſent naturellement tirées des principes généraux de la nature humaine, & l'expérience nous les fait voir journellement dans le cours ordinaire de la vie.

Maintenant renverſons ces raiſonnemens ; conſidérons cette matiere *à poſteriori*, & en peſant les conſéquences, voyons ſi le mérite de toutes les vertus ſociales n'eſt point fondé ſur les ſentimens de l'humanité qu'elles nous inſpirent. Il paroît d'abord conſtant que la vue d'utilité eſt en toute occaſion une ſource de louange & d'approbation, c'eſt à l'utilité qu'on en appelle pour décider du mérite ou du démérite des actions ; cette conſidération eſt la ſource unique de l'eſtime que l'on accorde à la juſtice, à la fidélité, à l'honneur, à la ſoumiſſion, à la chaſteté ; elle eſt inſéparable de toutes les autres vertus ſociales, de l'humanité, de la généroſité, de la charité, de l'affabilité, de la douceur, du pardon des injures & de la modération ; en un mot, elle eſt la baſe de la principale partie de la morale qui a pour objet la ſociété humaine & nos ſemblables.

Il paroît encore que dans le jugement que nous portons ſur les hommes & ſur les mœurs, & dans l'approbation que nous leur accordons, l'utilité à laquelle tendent les vertus ſociales ne nous touche point par un motif

d'intérêt particulier, mais par un motif plus étendu & plus général. Il paroît que c'eſt un deſir ſincere du bien public ou de ce qui eſt propre à maintenir la paix, l'harmonie & la concorde dans la ſociété, qui réveille en nous les ſentimens de bienveillance naturelle & qui nous fait aimer les vertus ſociales. Ce qui ſemble confirmer ces principes, c'eſt que ces ſentimens & cette ſympathie, que nous éprouvons les uns pour les autres, ſont ſi profondément gravés en nous, & ont un ſi grand pouvoir qu'ils nous portent à cenſurer & à applaudir d'une façon très-vive. Le ſyſtême que je propoſe eſt le réſultat de toutes ces conſéquences qui toutes paroiſſent fondées ſur une expérience conſtante & ſur des obſervations exactes.

Quand il ſeroit douteux que le ſentiment d'humanité ou l'intérêt qu'on prend aux autres fût naturel à l'homme, nous ne laiſſerions pas de remarquer que l'on n'approuve dans une infinité d'occaſions que ce qui a pour but le bien-être de la ſociété ; cela nous prouve la force du ſentiment de bienveillance : car il eſt impoſſible que les moyens

qui conduisent à un but soient agréables lorsque le but lui-même est indifférent. Dun autre côté, s'il étoit douteux que la nature eût mis en nous un sentiment moral d'approbation ou de blâme, en voyant en tant d'occasions la force de l'humanité & des autres vertus sociales, nous serions obligés d'en conclure que tout ce qui contribue au bien-être de la société donne nécessairement de la satisfaction, & que tout ce qui lui est nuisible cause du déplaisir. Mais lorsque toutes ces différentes réflexions & observations concourent à nous fournir le même résultat, ne doivent-elles pas être regardées comme évidentes & comme incontestables?

Je me flatte qu'en suivant ce raisonnement, je trouverai encore de quoi confirmer ce systême, & que je pourrai faire voir l'origine d'autres sentimens d'estime & d'approbation qui découlent du même principe.

SECTION VI.

Des qualités utiles à nous-mêmes.

I.

RIEN n'eſt plus ordinaire que de voir les philoſophes empiéter ſur le territoire des grammairiens, & s'engager dans des diſputes de mots tandis qu'ils croyent traiter les queſtions les plus importantes & les plus profondes. Enſuite de cette obſervation, s'il étoit queſtion ici d'affirmer ou de nier *que toutes les qualités eſtimables de l'ame doivent être regardées comme des vertus*, bien des gens croiroient peut-être que nous traitons une des plus profondes ſpéculations de la morale; il eſt cependant vraiſemblable que toute cette recherche ne ſeroit fondée que ſur une diſpute de mots. Ainſi pour éviter autant que nous le pourrons toute ambiguité & toute chicane, nous nous contenterons de remarquer d'abord, que dans la vie ordinaire les ſentimens de cenſure ou

d'approbation, excités par les qualités de l'esprit, de quelque nature qu'elles soient, se ressemblent presque tous; en second lieu que tous les anciens moralistes, qui sont nos meilleurs guides, n'y ont trouvé que peu ou point de différence.

Premiérement il est à observer que le sentiment qu'on a de son propre mérite, ou la satisfaction qui resulte de l'examen de notre propre conduite, & qui quoique le plus ordinaire de tous n'a point de nom dans notre langue (1), est fondé sur des qualités telles que le courage, la capacité, l'industrie & la probité aussi-bien que sur un grand nombre d'autres perfections de notre ame. D'un autre côté n'est-on pas toujours mortifié en

---

(1) Le mot *orgueil* se prend communément en mauvaise part, cependant ce sentiment en lui-même paroît indifférent & peut être bon ou mauvais, suivant qu'il est bien ou mal dirigé, & suivant les circonstances qui l'accompagnent. Les François rendent ce mot par *amour-propre*; mais comme ils emploient le même mot pour exprimer l'amour de soi-même aussi-bien que la vanité, il en résulte une grande confusion de termes dans la Rochefoucault & dans plusieurs de leurs moralistes.

réfléchiſſant à ſes extravagances & à ſes déréglemens paſſés, & ne reſſent-on pas un déplaiſir ſecret & de la honte quand la mémoire retrace des circonſtances dans leſquelles on s'eſt conduit d'une maniere abſurde & ridicule ? Le tems n'eſt point capable d'effacer les idées cruelles que laiſſe à un homme ſa mauvaiſe conduite, & les affronts que lui ont attirés ſa lâcheté ou ſon imprudence. Ces idées le pourſuivent juſques dans ſes momens de ſolitude, elles flétriſſent tous les deſirs de ſon cœur, & font qu'il ſe voit lui-même ſous les couleurs les plus odieuſes & les plus mépriſables. Eſt-il rien que nous cachions aux autres avec plus de ſoins ou ſur quoi nous redoutions plus la raillerie & la ſatire que nos erreurs, nos foibleſſes & nos petiteſſes ? Notre bravoure ou notre ſavoir, notre eſprit, notre éducation, notre éloquence, notre adreſſe, notre goût & nos talens ne ſont ils pas les principales ſources de notre vanité ? Nous prenons plaiſir d'étaler ces choſes, ſouvent avec oſtentation, & communément nous marquons plus d'ambition d'y exceller même

que dans les vertus sociales ; quoiqu'elles soient infiniment plus recommandables. La bonté & sur-tout la probité sont des qualités si indispensables, que la violation des devoirs qu'elles imposent s'attire la censure la plus sévere ; cependant la pratique ordinaire de ces vertus n'est point accompagnée de grandes louanges quoiqu'elle soit essentielle au maintien de la société. Voilà, je crois, pourquoi les hommes ne font ordinairement point difficulté de se vanter des bonnes qualités de leur cœur, tandis qu'ils sont si réservés sur celles de leur esprit ; les qualités de l'esprit étant supposées plus rares & plus extraordinaires sont plus communément l'objet de nos desirs orgueilleux, & lorsqu'on voit quelqu'un se louer par ces endroits, on le soupçonne volontiers enclin à la vanité & à l'amour-propre.

Il est difficile de décider si on fait plus de tort à la réputation d'un homme en disant qu'il est fripon, qu'en disant qu'il est poltron ; ou si un ivrogne & un gourmand ne sont pas aussi odieux & aussi méprisables qu'un orgueilleux ou un avare. Si j'avois à

choisir, je préférerois pour mon propre bonheur & pour la jouissance de moi-même un cœur humain & sensible à tous les talens réunis de Demosthene & de Philippe; mais aux yeux du monde j'aimerois mieux passer pour un homme d'un grand génie & d'un courage intrépide: avec cette réputation je me croirois en droit de m'attendre de la part du public aux plus fortes démonstrations d'admiration & d'applaudissement. Le rôle qu'un homme joue dans la société, la maniere dont il est reçu dans les cercles, l'estime que lui témoignent ceux qui le connoissent, sont des avantages qui dépendent autant de son esprit & de ses talens que d'aucune autre partie de son caractere. Un homme qui auroit les meilleures intentions du monde, qui seroit le plus éloigné de toute violence & de toute injustice, n'acquérera jamais beaucoup d'estime sans avoir au moins une certaine portion d'esprit & de dons naturels?

Sur quoi disputons-nous donc. Si le bon sens & le courage, la tempérance & l'industrie, l'esprit & les connoissances forment

une partie considérable du mérite personnel ; si un homme qui possede ces qualités a plus de raisons que celui qui en est privé, d'être content de lui-même, & plus de titres pour mériter la bienveillance, l'estime & les bons offices des autres ; en un mot si les sentimens que ces qualités s'attirent sont les mêmes que ceux qu'inspirent les vertus sociales, quelle raison aurions-nous pour être si scrupuleux sur un mot, & pour douter si ces qualités méritent le nom de vertus (1) ? on peut en effet soutenir que le sentiment d'approbation que ces perfections excitent

---

(1) Il me paroît que dans notre langue le courage, la tempérance, l'industrie, la frugalité, &c. sont appellées *vertus*, du moins dans le langage ordinaire, mais lorsqu'on dit qu'un homme est vertueux, on veut principalement caractériser ses qualités sociales. Il n'est pas nécessaire dans un discours moral & philosophique de faire attention à toutes ces bizarreries de la langue, qui peuvent varier avec ses différentes dialectes & ses différentes époques ; les sentimens des hommes étant plus importans & moins sujets à varier, méritent un peu plus nos spéculations ; cependant on peut remarquer en passant, que dès que l'on parle des vertus sociales, cette distinction suppose qu'il y a des vertus d'une autre nature.

eſt moins fort & par conſéquent différent de celui que font naître la juſtice & l'humanité ; mais cette raiſon ne doit point ſuffire pour les ranger dans des claſſes entiérement différentes & pour leur donner des noms différens. Les caracteres de Céſar & de Caton, peints par Salluſte ſont tous deux vertueux dans le ſens le plus ſtricte, mais ils ne le ſont pas de la même façon, & ils excitent en nous des ſentimens bien divers ; l'un produit de l'amour, l'autre de l'eſtime ; l'un eſt aimable, l'autre eſt reſpectable, nous ſouhaiterions que notre ami fût du caractere de l'un & nous déſirerions de reſſembler à l'autre. Par la même raiſon l'approbation qui accompagne les talens, la tempérance, l'induſtrie, peut différer en quelque choſe de celle que nous accordons aux vertus ſociales, ſans que ces deux ſortes de vertus ſoient pour cela d'une nature totalement différente. En effet nous obſervons que même les talens naturels ainſi que les autres vertus ne produiſent pas tous le même genre d'approbation. Le bon ſens & le génie nous attirent de l'eſtime & de la conſidération, l'eſprit

& la bonne humeur s'attirent de l'amour & de l'affection (1).

Je crois que la plupart des hommes seront

---

(1) L'amour & l'estime sont presque la même passion, & partent des mêmes causes; les qualités qui les produisent toutes deux sont de la nature de celles qui inspirent du plaisir. Mais lorsque ce plaisir est austere & sérieux, lorsque son objet est grand & qu'il cause une forte impression, lorsqu'il produit en nous du respect & un sentiment d'humilité, dans tous ces cas, la passion qui naît de ce plaisir s'appelle plus particuliérement *estime* qu'*amour*. Les deux sentimens sont accompagnés de bienveillance, elle est cependant plus étroitement liée avec l'amour qu'avec l'autre. Il paroît qu'il entre plus d'orgueil dans le mépris que d'humilité dans l'estime. Pour peu qu'on réfléchisse sur les passions, il est aisé d'en sentir la raison. Tous ces mélanges & toutes ces combinaisons de differens sentimens sont un sujet très-intéressant de spéculation; mais ils ne tiennent point à celui que nous traitons. Dans le cours de cette recherche nous considérons en général les qualités qui méritent la louange ou le blâme, sans entrer dans toutes les différences minutieuses des sentimens qu'elles excitent. Il est évident que l'on a de l'aversion pour tout ce qu'on méprise, aussi bien que pour tout ce qu'on hait, & nous ne voulons point entrer dans des réflexions plus compliquées. Les sciences morales paroissent toujours abstraites au commun des lecteurs, quelques précautions que l'on prenne pour les débarrasser de spéculations inutiles, & pour les mettre à la portée de tout le monde.

du ſentiment de l'élegant auteur du poëme de l'art de conſerver la ſanté : *la vertu conſiſte dans le bon ſens & l'eſprit joints à l'humanité : la bonté ſeule eſt une ſottiſe* (1).

Un homme qui s'eſt ruiné par ſes prodigalités inſenſées, par ſa vanité frivole, par des projets chimériques, par des plaiſirs déréglés, par un jeu immodéré, a-t-il droit de prétendre à nos bons offices & à notre aſſiſtance généreuſe? Ces vices, car on peut leur donner ce nom, attirent ſur tous ceux qui en ſont dominés, le mépris & des malheurs qui n'excitent la pitié de perſonne.

Achæus, prince prudent & ſage, tomba dans un piége fatal qui lui coûta la couronne & la vie, quoiqu'il eût pris toutes les précautions raiſonnables pour s'en garantir. Polybe remarque que ce prince n'en eſt pas moins digne d'eſtime & de compaſſion, & les perfides ſeuls dont il a été la victime méritent le mépris & la haine.

---

(1) *Virtue (for mere good-nature is a fool)*
Is ſenſe and ſpirit, with humanity.
Art of preſerving health. Book IV.

La négligence & l'étourderie que Pompée fit paroître au commencement des guerres civiles refroidirent l'amitié que Cicéron lui portoit, *de même*, dit ce dernier, *que le défaut de propreté, de décence, & de discrétion dans une maîtresse, nous en éloigne & fait que nous cessons de l'aimer.* C'est ainsi qu'il s'exprime dans ses lettres à Atticus, où il ne parle pas en philosophe mais en homme du monde & en homme d'état. Le même Cicéron, quand à l'imitation des anciens il parle en philosophe, donne beaucoup d'étendue à l'idée de vertu, & comprend sous ce nom honorable toutes les qualités estimables de l'esprit. Dans les offices il dit que la prudence est une sagacité qui conduit à la découverte de la vérité & qui met en garde contre l'erreur. La grandeur d'ame, la tempérance, la décence y sont analysées de la même maniere, & cet éloquent moraliste en admettant la division alors reçue des quatre vertus cardinales ne fait des devoirs de la société qu'un point de sa division.

On n'a qu'à lire les titres des chapitres de

la morale d'Ariſtote pour ſe convaincre qu'il met au rang des vertus le courage, la tempérance, la magnificence, la grandeur d'ame, la modeſtie, la prudence, & la liberté mâle, auſſi-bien que la juſtice & l'amitié. *Soutenir & s'abſtenir*, c'eſt-à-dire, être patient & modéré ont été regardés par quelques anciens comme l'abrégé de la morale.

A peine Epictete fait-il mention de la compaſſion & de l'humanité, ſi ce n'eſt pour mettre ſes diſciples en garde contre ces ſentimens. Il paroît que les Stoïciens ne faiſoient conſiſter la vertu que dans la fermeté & dans un jugement ſain. Chez eux comme dans Salomon & chez les autres moraliſtes orientaux, la ſageſſe & la folie ſont des ſynonymes de *vertu* & de *vice*. Les hommes vous loueront, dit David, ſi vous travaillez à votre bonheur. Un poëte grec a dit: *Je hais un homme ſage qui ne l'eſt pas pour lui-même.*

Plutarque n'eſt pas plus ſyſtématique dans ſa philoſophie que dans ſon hiſtoire. Lorſqu'il compare les grands hommes de la Grece & de Rome, il expoſe également leurs

vices & leurs vertus, & n'omet rien de ce qui peut déprimer ou exalter leur caractere. Ses discours moraux renferment pareillement une censure libre des hommes & des mœurs.

Quoique Tite-live parle d'Annibal avec partialité, il ne laisse pas de lui accorder des vertus éminentes. » Il n'y eut jamais, dit » cet historien, d'homme plus propre à » obéir & à commander, & il est difficile » de dire s'il se rendit plus agréable à son » général qu'à l'armée; il n'y avoit per- » sonne à qui Asdrubal aimât mieux con- » fier la conduite d'une entreprise dange- » reuse, les soldats ne marquoient jamais » plus d'ardeur & de confiance que lors- » qu'ils étoient sous ses ordres; il affron- » toit les dangers avec audace, il y conser- » voit beaucoup de prudence; il n'y eut » point de fatigue qui pût accabler son corps » ni son esprit, le froid & le chaud lui » étoient indifférens; il regardoit le boire » & le manger comme des besoins de la na- » ture qu'il falloit satisfaire, & non comme » des occasions de sacrifier à la volupté. Il » veilloit

» veilloit ou reposoit indifféremment la nuit » ou le jour.... Ces grandes vertus étoient » ternies par de grands vices, il poussoit la » cruauté jusqu'à la barbarie, il étoit d'une » perfidie plus que Punique, sans foi, sans » loi, il n'avoit égard ni à sa parole, ni à ses » sermens, ni à la religion (1).

Le portrait que Guicciardin fait du Pape Alexandre VI. est assez semblable à celui qui précede, mais il est plus juste; il prouve que les modernes, quand ils parlent naturellement, ressemblent aux anciens : » Ce Pape, » dit-il, avoit un jugement & une capacité » singuliers, une prudence admirable, un » talent étonnant pour persuader ; une » promptitude & une dextérité incroyable » dans toutes les affaires importantes; mais » ces vertus furent contrebalancées par ses » vices, il n'avoit ni bonne-foi, ni reli- » gion, il étoit d'une avarice insatiable, » d'une ambition démesurée & d'une cruau- » té plus qu'inhumaine ».

(1) *Voyez Livre 21, chap. 4.*

Polybe reproche à Timée d'avoir parlé d'une façon trop passionnée d'Agathocle qu'il regardoit pourtant lui-même comme le plus cruel & le plus odieux des tyrans. Surquoi il dit : « si comme cet historien le rapporte, il » quitta le métier vil & abject de potier de » terre pour se réfugier à Syracuse ; si mal- » gré une extraction abjecte il parvint en » peu de tems à se rendre maître de toute la » Sicile ; s'il mit la république de Carthage » dans le plus grand danger ; si enfin il est » mort fort âgé & en possession de la royauté, » ne doit-on pas convenir qu'il falloit qu'il » possédât des talens extraordinaires & qu'il » eût un grand génie & une capacité peu » commune ? Ainsi son historien n'eût pas » dû se contenter de dire ce qui pouvoit le » rendre odieux, il eût été de son devoir de » rapporter aussi les qualités louables & esti- » mables qu'il pouvoit avoir ».

On peut remarquer en général que les anciens n'ont gueres eu d'égard dans leurs raisonnemens moraux à ce qui étoit volontaire ou involontaire ; cependant ils regardoient comme fort douteuse la question *si la vertu*

est susceptible d'être enseignée ou non (1). Ils trouvoient à juste titre que la lâcheté, la bassesse, la légéreté, l'impatience, l'inquiétude, l'extravagance, & une infinité d'autres qualités de l'esprit, quoique entiérement indépendantes de la volonté, étoient ridicules, méprisables & odieuses. Mais de tout tems il a été impossible de supposer qu'il dépendît plus de l'homme de se procurer la beauté de l'ame que celle du corps. Cependant quelques philosophes modernes, en regardant la morale sur le même pied que les loix civiles qui se maintiennent par les peines & par les récompenses, ont été tentés de faire du volontaire & de l'involontaire la base de tout leur systême. Chacun est maître d'employer les termes dans tel sens qu'il lui plaît, mais on est obligé de convenir que beaucoup de choses, qui ne dépendent ni de la volonté ni du choix, sont tous les jours des objets de louange ou de blâme, & il faut qu'en qualité de mora-

(1) Voyez Platon dans son Menon; Seneque *de otio* chap. 31. Horace dit, *Virtutem doctrina paret, naturam donet.* Livre I, Epist. 18.

listes ou du moins en qualité de philosophes spéculatifs nous cherchions à donner des raisons satisfaisantes de cette espece de contradiction.

Une tache, une faute, un vice, un crime sont des expressions pour indiquer différens degrés de censure & de blâme, qui tous au fond sont à peu près du même genre. En expliquant un de ces termes nous concevrons facilement les autres.

I I.

Lorsque nous examinons une qualité ou une habitude, si elle paroît à certains égards préjudiciable à la personne qui la possede, & qu'elle la rende incapable d'une affaire ou d'une action, nous la mettons au nombre de ses fautes & de ses imperfections. L'indolence, la négligence, le manque d'ordre, l'opiniâtreté, la légéreté, la précipitation, la crédulité n'ont jamais été regardés comme choses indifférentes dans un homme, encore moins comme vertus louables : nos yeux sont frappés sur le champ du préjudice qui en ré-

sulte, il excite en nous du déplaisir & s'attire notre censure.

On convient qu'il n'y a point de qualité qui soit digne de louange ou de blâme sans restriction : tout dépend du degré ; les péripatéticiens disent que la vertu tient le milieu, mais ce milieu est déterminé par l'utilité. La promptitude & l'expédition dans les affaires sont estimables, sans elles on ne parvient à l'exécution d'aucun projet ; poussez cette promptitude trop loin, elle vous engagera dans des mesures précipitées & mal concertées. Ce sont des considérations de cette espece qui nous aident à fixer le juste milieu dans toutes les recherches de la morale & de la prudence, elles nous empêchent de perdre de vue les avantages qui résultent d'un caractere ou d'une façon d'être. Or comme la personne douée d'un tel caractere jouit seule de ses avantages, il paroît évident que ce n'est point l'amour de nous-mêmes qui captive dans ce cas notre estime & notre approbation, & qui nous en rend le coup-d'œil si agréable, à nous qui ne sommes que spectateurs. Il n'y a point de force d'imagina-

tion qui puiſſe nous transformer en une autre perſonne ; & nous ſéduire au point de nous perſuader qu'étant cette perſonne nous recueillons les fruits des qualités eſtimables qui lui appartiennent ; ou bien ſi cela arrive ainſi, l'imagination ne peut point être aſſez rapide pour nous remettre ſur le champ à notre place, & pour nous faire aimer & eſtimer cette perſonne différente de nous. Des vues & des ſentimens, ſi contraires à la vérité & ſi oppoſés les uns aux autres, ne ſauroient ſe réunir en même tems & dans la même perſonne ; ainſi dans le cas dont il s'agit, il n'eſt pas poſſible de ſoupçonner des vues intéreſſées ; c'eſt un principe tout différent qui nous pouſſe & qui nous fait prendre part à la félicité de la perſonne que nous conſidérons. Lorſque ſes talens naturels & les connoiſſances qu'elle a acquiſes nous font prévoir ſon avancement & ſon élévation, les plans qu'elle remplira, ſes heureux ſuccès, ſon empire conſtant ſur la fortune & l'exécution des projets les plus utiles, nous ſommes frappés à la vue de tant d'images agréables, & nous ſentons naître en ſa faveur des ſentimens de

complaiſance & d'eſtime : les idées de bonheur, de joie, de triomphe, de proſpérité ſont liées avec chaque nuance de ſon caractere, & répandent ſur nos cœurs un ſentiment délicieux d'humanité & de ſympathie (1).

Suppoſons un homme conſtitué de façon à ne prendre aucun intérêt à ſes ſemblables,

(1) On pourroit dire hardiment qu'il n'y a point de créature humaine à qui la vue du bonheur n'inſpire du plaiſir, & à qui la vue de l'infortune ne cauſe du déplaiſir, à moins qu'elle ne ſoit poſſédée par le reſſentiment & par l'envie. D'ailleurs, ce ſentiment paroît inſéparable de notre être, mais il n'y a que les ames généreuſes qu'il pouſſe à chercher avec ardeur le bonheur des autres, & à qui il inſpire une paſſion réelle pour leur félicité. Chez les hommes d'une ame rétrécie & commune, cette ſympathie ne va point au-delà d'un foible mouvement de l'imagination, qui ſert ſeulement à exciter en eux des ſentimens d'approbation ou de blâme, & qui fait qu'ils donnent à un objet des dénominations honorables ou infâmantes. Un avare louera l'induſtrie & la frugalité même dans les autres, & il les regardera comme fort au-deſſus de toutes les autres vertus ; il connoît le bien qui en réſulte, il ſent cette eſpece de bonheur plus vivement que tout autre dont on pourroit lui faire la peinture, malgré cela il ne donneroit peut-être pas un écu pour faire la fortune de l'homme induſtrieux dont il fait tant de cas.

& à regarder le bonheur & le malheur de tous les êtres ſenſibles avec autant d'indifférence que deux nuances contiguës d'une même couleur ; ſuppoſons que ſi d'un côté étoit la proſpérité des nations, & d'un autre leur ruine, & qu'on lui dît de choiſir, il demeureroit incertain & irréſolu entre deux motifs égaux, ſemblable en cela à l'âne de la fable placé entre un morceau de bois & un morceau de marbre, ſans pancher ni pour l'un ni pour l'autre. Je crois qu'on peut conclure juſtement qu'un homme de ce caractere, ne prenant nul intérêt au bien être d'une ſociété ou à l'utilité particuliere des autres, regarderoit toute qualité, quelque pernicieuſe & quelque avantageuſe qu'elle pût être, avec autant d'indifférence que l'objet le moins fait pour intéreſſer.

Mais ſi à la place de ce monſtre idéal nous ſuppoſons un homme qui puiſſe former un jugement ou ſe déterminer en conſéquence, il aura une raiſon de préférence toute ſimple. Toutes choſes d'ailleurs égales, avec quelque froideur qu'il ſe décide, lorſqu'il n'eſt point animé par ſon propre inté-

rêt, ou que les perſonnes intéreſſées ne le touchent point, il ne laiſſera pas de faire un choix, de diſtinguer ce qui eſt utile de ce qui eſt nuiſible. Mais cette diſtinction eſt préciſément la même que la diſtinction morale dont on a ſi ſouvent & ſi inutilement cherché l'origine. Les mêmes qualités de l'eſprit excitent & nos ſentimens moraux & ceux de l'humanité; le même homme eſt ſuſceptible d'éprouver fortement & les uns & les autres; & lorſque leur objet change, qu'il ſe rapproche de nous & qu'il ſe lie à nos intérêts, nos ſentimens en reçoivent ſeulement plus de force & de vivacité. Ainſi, ſuivant toutes les regles de la philoſophie, nous ſommes obligés de conclure que ces deux ſortes de ſentimens ſont les mêmes dans leur principe, puiſque dans chaque circonſtance, même la plus légere, ils ſuivent les mêmes loix, & ſont excités par les mêmes objets.

Pourquoi les phyſiciens concluent-ils avec la plus grande vraiſemblance que la lune eſt retenue dans ſon orbite par la même force de gravitation, qui fait que les corps tombent

de leurs poids & s'approchent de la ſurface de notre globe? C'eſt parce que le calcul prouve que ces deux effets ſont abſolument égaux & ſemblables entre eux : cette maniere de raiſonner ne doit-elle pas produire autant de conviction dans les recherches morales que dans celles de phyſique?

Il ſeroit ſuperflu de prouver en détail que toutes les qualités utiles à ceux qui les poſſédent ſont approuvées, & que les qualités contraires ſont blâmées; la moindre réflexion ſur ce qu'on éprouve tous les jours dans la vie ſuffit pour nous convaincre de cette vérité; nous nous bornerons à examiner un petit nombre de cas particuliers, afin d'écarter, s'il eſt poſſible, tous les doutes qui pourroient reſter ſur cette matiere.

La diſcrétion eſt une des qualités les plus néceſſaires pour le ſuccès de toutes les entrepriſes, elle met de la ſûreté dans les liaiſons que nous avons avec les autres, elle nous fait faire attention à leur caractere & au nôtre; elle nous fait peſer toutes les circonſtances de l'affaire que nous voulons entreprendre, & mettre en uſage les moyens les

plus sûrs pour parvenir au but que nous nous proposons. Dans un Cromwell, dans un cardinal de Retz la discrétion eût pu paroître une vertu bourgeoise : incompatible avec les vastes desseins qui occupoient leur ambition & leur courage, peut-être cette qualité eût été en eux un défaut & une imperfection. Mais dans le cours ordinaire de la vie, il n'y a point de vertu qui soit plus nécessaire pour réussir & pour écarter les obstacles; sans cette vertu les plus grands talens peuvent devenir funestes à celui qui les possede; Polyphême, privé de son œil, n'étoit que plus exposé à cause de sa taille démesurée & de sa masse prodigieuse.

Le caractere le plus heureux, si la nature humaine étoit susceptible d'une si grande perfection, seroit celui d'un homme qui, maître de son tempérament, employeroit alternativement la hardiesse & la précaution suivant qu'elles seroient utiles à ses desseins.

St. Evremond trouve cette perfection au maréchal de Turenne; à mesure que ce grand capitaine vieillissoit, il marquoit plus d'audace dans ses entreprises militaires : comme

une longue expérience dans le métier de la guerre lui avoit fait connoître tous les incidens qu'on pouvoit avoir à craindre, il marchoit avec plus de fermeté & d'assurance dans une route qui lui étoit connue. Suivant la remarque de Machiavel, Fabius étoit toujours sur ses gardes, au-lieu que Scipion étoit très-entreprenant; ils réussirent tous deux, parce que pendant le commandement de tous les deux les affaires des Romains étoient dans une situation convenable au génie de chacun; tous deux auroient échoué, si les situations eussent été renversées. Nous sommes heureux quand notre position se trouve conforme à notre tempérament; mais il y a plus de mérite à pouvoir accommoder son tempérament aux circonstances,

Qu'est-il besoin de vanter les avantages de l'industrie, & de faire voir combien elle est utile pour acquérir du pouvoir & des richesses, ou pour ce qu'on appelle faire fortune? L'apologue nous dit que la tortue, par une marche non interrompue, remporta le prix de la course sur le lievre, qui couroit cependant lorsqu'elle ne faisoit que se traî-

ner. Le tems, quand il eſt bien économiſé, eſt ſemblable à un champ bien cultivé, dont quelques arpens produiſent plus de choſes utiles à la vie que des provinces entieres d'un terrein très-fertile mais négligé & couvert de ronces & de mauvaiſes herbes.

On ne peut ſe promettre une fortune ſolide, ni ſe flatter d'une ſubſiſtance honnête, quand on ne connoît point la frugalité. Les richeſſes au-lieu d'augmenter diminuent tous les jours, & le poſſeſſeur n'en eſt que plus malheureux : car n'ayant pu borner ſes dépenſes lorſqu'il jouiſſoit d'un revenu conſidérable, il lui ſera bien moins poſſible de ſe contenter d'une fortune plus modique ; ſuivant Platon les ames de ceux qui ont été dominés par des deſirs impurs & déshonnêtes, après avoir été ſéparées de leurs corps qui leur fourniſſoient les moyens de ſe ſatisfaire, reſtent errantes ſur la terre près des endroits où leurs corps ſont enſévelis, elles deſirent de ſe rejoindre aux organes qui leur ont procuré ces ſenſations qu'elles regrettent. C'eſt ainſi que nous voyons les prodigues, après avoir dépenſé leur fortune en débauches extravagan-

tes, accourir aux tables abondantes & se glisser dans toutes les parties de plaisir, où ils sont un objet de haine pour les vicieux, & de mépris pour les sots.

L'extrême de la frugalité, c'est l'avarice; on a droit de la blâmer pour deux raisons : premiérement, parce qu'elle prive un homme de l'usage de ses richesses, & parce qu'elle étouffe l'hospitalité, & empêche de jouir des plaisirs de la société. La prodigalité est l'autre extrême, elle est communément plus nuisible à l'homme qui s'y livre. L'un de ces excès est plus blâmé que l'autre suivant le tempérament du juge, & suivant que celui-ci est plus ou moins sensible aux plaisirs de la société & des sens.

Il est constant que tous les hommes desirent également le bonheur, mais ils ne réussissent pas également dans leurs recherches; une des principales causes du mauvais succès est le défaut de cette force d'esprit, qui nous mettroit en état de résister à la séduction d'un plaisir présent pour des avantages éloignés. Nos penchans, d'après un coup-d'œil général jeté sur ce qui est desira-

ble, se forment des regles de conduite & de mesures de préférence des uns sur les autres; ce code contient les déterminations de nos passions paisibles & calmes, qui seules peuvent nous faire décider si un objet est digne de notre attachement ou de notre aversion, & je ne sais par quel abus de termes on a pu le regarder comme des résultats de la raison & de la réflexion. Mais lorsqu'ensuite un objet vient à se rapprocher de nous, & à se présenter sous un point de vue plus favorable, il saisit notre imagination; le systême général de nos résolutions est renversé, nous donnons la préférence à une jouissance passagere, souvent nous nous couvrons d'ignominie, & nous attirons sur nous une longue suite de chagrins pour des plaisirs qui éloignés n'avoient pu mériter notre attention. Les poëtes emploient quelquefois leur esprit & leur langage séducteur à chanter les plaisirs présens, & à nous faire oublier les idées éloignées de réputation, de santé ou de fortune; il est aisé de sentir qu'en suivant leurs préceptes à la lettre, on se jeteroit dans la dissolution & dans les débauches, qui ne

pourroient manquer d'être ſuivies de malheur & de repentir. Un homme ferme & décidé tient fortement à ſes réſolutions générales ; il n'eſt point ſéduit par l'appas des plaiſirs, ni troublé par les menaces de la douleur, il ne perd jamais de vue les objets éloignés, & par-là il aſſure ſon honneur & ſa félicité.

Le contentement de ſoi-même eſt un avantage dont, à certains égards, le ſage & l'inſenſé jouiſſent également, mais c'eſt le ſeul bien qu'ils partagent enſemble, & je n'en connois point qui leur ſoit commun d'ailleurs. Un ſot n'eſt propre ni aux affaires, ni à la converſation, ni à la lecture ; & à moins que ſon état ne le condamne aux travaux les plus groſſiers, il eſt un fardeau inutile à la terre. C'eſt pour cela que les hommes ſont ſi jaloux de leur réputation ſur ce point ; nous avons un grand nombre d'exemples qu'on ait ſouffert des reproches de perfidie & de ſcélérateſſe, mais nous n'avons jamais vu qu'on ſouffre patiemment les reproches d'ignorance & de ſtupidité. Polybe nous dit que Dicéarque, général Macédonien, pour braver les opinions vulgaires, avoit élevé des

des autels à l'impiété & à l'injustice; je suis convaincu que ce même homme n'eût pas soutenu le titre d'imbécille, & qu'il eût cherché à s'en venger. Il n'y a que la tendresse filiale, de tous les liens de la nature le plus fort & le plus indissoluble, qui puisse faire supporter le reproche de sottise, & surmonter le dégoût qu'il cause: l'amour même est éteint par cette qualité dès qu'elle est apperçue, quoique cette passion puisse quelquefois subsister avec la fausseté, l'ingratitude, la noirceur & l'infidélité; il n'y a pas jusqu'à la vieillesse qui ne soit moins funeste à l'amour que la sottise. Tant il est vrai qu'il n'y a point d'idée plus insupportable pour les hommes que celle d'une entiere incapacité pour toute entreprise & toute affaire, & d'une erreur continuelle dans la conduite de la vie!

On demande quelquefois si une conception lente est préférable à une conception prompte? Si un homme dont le premier coup d'œil est très-pénétrant, mais qui n'est pas capable d'application, est plus estimable qu'un homme qui ne vient à bout de rien

ſans un grand travail ? S'il vaut mieux avoir dans l'eſprit de la netteté que de l'invention ? S'il eſt plus avantageux d'être doué d'un grand génie que d'avoir un jugement ſûr ? Quel eſt en un mot le caractere ou le tour d'eſprit qui mérite la préférence ſur tous les autres ? Il eſt évident qu'on ne peut répondre à aucune de ces queſtions ſans examiner quelle eſt de ces qualités celle qui rend un homme plus utile à la ſociété, & plus propre à réuſſir dans ſes entrepriſes.

Si un ſens exquis & un génie ſupérieur ne ſont point ſi utiles que le ſimple bon ſens, leur rareté en revanche, leur nouveauté, & la grandeur de leurs objets, font une eſpece de compenſation; ils attirent l'admiration des hommes : il en eſt de ces qualités comme de l'or à qui l'on attribue une valeur fort au-deſſus de celle du fer, quoiqu'il ſoit beaucoup moins utile.

Rien ne peut ſuppléer au défaut de jugement; celui de la mémoire peut être remplacé, ſoit dans le cabinet, ſoit dans le monde, par la méthode, par l'application, par le ſoin de confier tout au papier, & il

eſt rare d'entendre dire qu'un homme n'ait point réuſſi dans une affaire faute de mémoire. Chez les anciens où un homme ne pouvoit jouer un rôle ſans le talent de la parole, & où l'on avoit à parler devant des auditeurs dont les oreilles étoient trop délicates pour ſupporter des harangues auſſi mal digérées que celles de nos orateurs modernes, il étoit de la plus grande importance d'avoir de la mémoire & cette qualité étoit beaucoup plus eſtimée qu'elle ne l'eſt de nos jours. A peine y a-t-il un grand génie dans l'antiquité qui n'ait été loué par cet endroit; & Cicéron met la mémoire au nombre des autres grandes qualités qu'il attribue à Céſar (1).

Des coutumes & des mœurs particulieres changent l'utilité des qualités & en changent auſſi le mérite; des accidens & des ſituations particulieres peuvent produire le même effet juſqu'à un certain point; on accordera

(1) *Fuit in illo ingenium, ratio, memoria, littera, cura, cogitatio, diligentia; &c.* Philippe. 2.

toujours plus d'eſtime à un homme qui poſſede les talens convenables à ſon état & à ſa profeſſion, qu'à celui que la fortune a mis dans une place où il ne devoit point être ; à cet égard les vertus privées ſont plus arbitraires que les vertus publiques & ſociales, à d'autres égards, elles ſont peut-être moins ſujettes au doute & à la diſpute.

Depuis quelque tems on a remarqué dans ce royaume que les gens en place faiſoient parade d'un grand amour pour le bien public, & les ſpéculatifs de grands ſentimens de bienveillance ; & l'on a découvert tant de fauſſeté dans cette affiche, que les gens du monde pourroient ſans injuſtice marquer beaucoup d'incrédulité ſur l'uſage de ces qualités morales, & être même tentés d'en nier entiérement l'exiſtence & la réalité. Nous voyons que chez les anciens les ſtoïciens & les cyniques dégoûterent de leurs opinions par le peu de pratique qui accompagnoit le pompeux étalage qu'ils faiſoient continuellement de la vertu. Lucien, philoſophe très-licencieux ſur l'article du plaiſir, mais à d'autres égards très-grand mo-

raliſte, ne peut s'empêcher quelquefois de parler avec ironie & chagrin de leur vertu ſi vantée : cependant quelle que ſoit notre mauvaiſe humeur dans ces occaſions, elle ne peut aller aſſez loin pour nous faire nier l'exiſtence de toute vertu & de toute diſtinction dans la conduite & dans les mœurs. Indépendamment de la diſcrétion, de la prudence, du courage, de l'application, de la frugalité, de l'économie, du bon ſens, du diſcernement, qui ſont des vertus dont les noms ſeuls arrachent l'aveu de leur mérite, il y en a encore d'autres auxquelles le ſcepticiſme le plus décidé ne peut refuſer ſon approbation & le tribut de ſes louanges. La tempérance, la ſobriété, la patience, la conſtance, la perſévérance, la prévoyance, le ſecret, l'ordre, le talent de s'inſinuer, l'adreſſe, la préſence d'eſprit, la promptitude à concevoir, la facilité à s'exprimer, & une infinité d'autres, ſont des qualités que tout le monde eſt forcé de mettre au nombre des perfections & des dons précieux. Comme elles tendent au bien-être de celui qui les poſſede, ſans prétendre faſtueuſe-

ment à procurer le bien public ni à s'attirer l'eſtime des autres, nous en ſommes moins jaloux, & nous ne faiſons point difficulté de les ranger au nombre des vertus. Après cela la route eſt applanie, & il eſt clair que nous ne pouvons nous diſpenſer d'admettre dans le même rang la bienveillance gratuite, l'amour de la patrie & l'humanité.

Il paroît en effet qu'en ceci comme en toute autre choſe, les apparences peuvent être trompeuſes, & il eſt plus difficile en ſpéculation de chercher, dans le principe de l'amour propre, le cas que nous faiſons des vertus privées dont nous avons parlé, que l'eſtime que nous portons aux vertus ſociales, telles que la juſtice & la bienfaiſance. Quant aux dernieres, on peut dire que toute conduite ou toute action qui contribue au bien de la ſociété, eſt aimée, louée & eſtimée par la ſociété à cauſe de l'utilité que chacun en retire; il eſt vrai que ce ſentiment ou cette eſtime eſt réellement de la reconnoiſſance & non de l'amour-propre; mais cette diſtinction, quelque naturelle qu'elle ſoit, ne ſera point faite par des rai-

ſonneurs ſuperficiels, & on pourra du moins chicaner & diſputer là-deſſus pendant quelques inſtans. Mais les qualités qui tendent ſimplement à l'avantage de celui qui les poſſede ſans aucun rapport à nous ou à la ſociété, ne laiſſent pas d'être eſtimées ; & comment s'y prendra-t-on pour chercher la ſource de ce ſentiment dans l'amour-propre ? Il faut donc avouer, ce me ſemble, que le bonheur & l'infortune des autres ne ſont point des ſpectacles indifférens pour nous, & que ſans aller plus loin, la vue du bonheur fait ſur nous l'effet d'un beau jour & de cette joie ſecrette qu'inſpire l'aſpect d'un payſage bien cultivé, & que la vue du malheur, ſemblable à un nuage épais qui nous offuſque ou à un payſage inculte & ſtérile, afflige notre imagination. Lorſqu'on ſera convenu de ces faits, il n'y aura plus de difficulté, & l'on pourra ſe flatter que les ſpéculatifs adopteront une maniere plus naturelle d'expliquer les phénomenes de la conduite des hommes.

III.

Il ſemble que c'eſt ici le lieu d'examiner les effets qu'operent ſur nous les qualités du corps & les avantages de la fortune, de conſidérer la maniere dont ils excitent notre eſtime, & de voir ſi ces phénomenes fortifieront ou affoibliront notre ſyſtême.

Il eſt évident que ce qui conſtitue principalement la beauté dans tous les animaux, eſt l'avantage qu'ils retirent de la conformation & de la diſpoſition de leurs membres, relativement aux uſages auxquels ils ſont deſtinés. Les proportions, que Virgile & Xenophon ont données du cheval, ſont encore aujourd'hui la regle de nos maquignons, parce qu'elles ſont fondées ſur l'expérience de leur utilité. On veut dans un homme des épaules larges, le corps ſouple, des jointures fermes, des jambes fines, toutes ces choſes ſont des beautés, parce qu'elles annoncent de la vigueur. Les idées d'utile & de nuiſible ne ſuffiſent point entiérement pour déterminer ce qui eſt beau ou

difforme, mais elles font certainement la fource d'une partie confidérable de notre approbation ou de notre averfion.

Dans l'antiquité la force du corps & l'adreffe étoient beaucoup plus eftimées que de nos jours, parce que ces qualités étoient plus avantageufes & plus néceffaires à la guerre. Sans nous arrêter à ce que difent Homere & les poëtes à ce fujet, on peut remarquer que les hiftoriens ne manquent point de placer la force du corps parmi les autres grandes qualités d'Epaminondas, qu'ils s'accordent à regarder comme le plus grand héros & le plus grand homme d'état & de guerre (1) que la Grece ait produit. On loue

(1) Voyez *Diodore de Sicile, liv. XV.* Nous allons donner le portrait d'Epaminondas tel que cet hiftorien nous l'a tranfmis, pour montrer les idées que l'on avoit du parfait mérite dans ces tems reculés. « Dans les autres hommes » illuftres, dit-il, on trouvera que chacun d'eux poffédoit » quelque qualité éclatante, fur laquelle fa réputation s'étoit » établie, mais toutes les vertus étoient réunies dans Epa- » minondas; la force du corps, l'éloquence, la vigueur » d'efprit, le mépris des richeffes, la douceur du caractere, » & ce qui mérite fur-tout d'être eftimé, le courage & la » prudence dans la guerre.

par le même endroit Pompée un des plus illuſtres Romains (1). Cet exemple peut être mis à côté de celui de la mémoire dont nous avons parlé plus haut.

A quel mépris & à quelles railleries l'impuiſſance n'eſt-elle point expoſée de la part des deux ſexes ? La victime infortunée qui en ſouffre eſt regardée comme privée du plus grand des plaiſirs de la vie, qu'elle eſt encore incapable de faire partager aux autres. La ſtérilité dans les femmes étant une eſpece d'inutilité eſt pareillement un ſujet de reproche, mais bien moins grave ; la raiſon en eſt ſimple dans notre ſyſtême.

Il n'y a point de regle plus indiſpenſable dans la peinture ou dans la ſculpture que celle de donner des attitudes vraies à ſes figures & de les placer d'aplomb, c'eſt-à-dire préciſément ſur leur centre de gravité. Une figure mal-placée eſt hideuſe, parce qu'elle nous préſente les idées déſagréables de

---

(1) *Cum alacribus, ſaltu ; cum velocibus, curſu ; cum validis rectè certabat.* Salluſt. apud Veget.

gêne, de chûte, de blessure, & de douleur (1).

Une disposition ou un tour d'esprit, qui met un homme en état de s'élever dans le monde & de faire sa fortune, mérite de l'estime, comme nous l'avons déja fait remarquer; ainsi il est naturel de penser que la possession réelle du crédit & des richesses doit produire le même sentiment.

Si nous cherchons un systême qui rende raison de l'estime que l'on a pour un homme

(1) Tous les hommes sont également sujets à la douleur & à la maladie, & tous peuvent se rétablir & recouvrer la santé. Comme ces circonstances ne mettent point de distinction entre un homme & un autre, elles ne sont point une source d'orgueil ou d'humilité, d'estime ou de blâme. Mais quand nous nous regardons quelquefois comme des êtres d'un ordre supérieur, nous sommes humiliés de nous voir sujets à tant d'infirmités, & les théologiens se servent de cette considération pour réprimer nôtre vanité & notre orgueil; ils réussitoient encore mieux si nous n'étions portés naturellement à nous comparer entre nous les uns aux autres. Les infirmités de la vieillesse sont mortifiantes, parce qu'on peut les comparer avec la vigueur de la jeunesse. On cache avec soin les écrouelles; parce que ce mal peut être gagné par les autres, & par notre postérité. Il en est de même des maux qui excitent du dégoût, & qui présentent des images hideuses.

riche & puiſſant, nous n'en trouverons de plauſible que celui qui la placera dans la jouiſſance que procure la vue de la proſpérité, du bonheur, de l'aiſance, de l'abondance, du pouvoir, de la poſſibilité de ſatisfaire ſes deſirs. On voit donc clairement que l'amour propre, que quelques perſonnes affectent de regarder comme la ſource de tout ſentiment moral, ne peut expliquer celle-ci. Lorſqu'il n'y a ni bienveillance ni amitié, il eſt difficile de concevoir ſur quoi nous pourrions fonder les eſpérances de tirer du fruit des richeſſes des autres; cependant nous ſommes naturellement portés à eſtimer l'homme riche, avant même que de ſavoir s'il a pour nous des diſpoſitions favorables.

Nous éprouvons les mêmes ſentimens ſans être à portée d'en tirer le moindre avantage & ſans pouvoir nous flatter d'en recueillir les fruits. Chez toutes les nations civiliſées un priſonnier de guerre eſt traité avec des égards proportionnés à ſon rang, & il eſt évident que les richeſſes contribuent beaucoup à fixer ce rang & l'état d'un homme;

ſi la naiſſance y entre pour quelque choſe, cela ne fera qu'une preuve de plus de ce qui vient d'être dit; en effet qu'eſt-ce qu'un homme de qualité, ſinon un homme deſcendu d'une longue ſuite d'ancêtres riches & puiſſans, & qui acquiert notre eſtime par ſes liens avec des perſonnes que nous eſtimons? Ainſi nous reſpectons en lui en partie ſes ancêtres quoique morts, à cauſe de leurs richeſſes, & certainement ſans aucun eſpoir d'en profiter.

Mais ſans recourir aux priſonniers de guerre & aux morts pour trouver des preuves de l'eſtime déſintéreſſée que nous avons pour les richeſſes, nous n'avons qu'à remarquer ce qui ſe paſſe dans la vie commune & dans la converſation. Suppoſons qu'un homme, qui a une fortune honnête, entre dans une compagnie d'étrangers : il traitera naturellement chacun d'entre eux avec différens degrés de reſpect & d'égards, ſuivant l'état & la fortune de chacun, quoiqu'on ne puiſſe pas dire qu'il forme ſur le champ des projets d'intérêt ou qu'il voulût accepter d'aucun d'eux le moindre avantage de cette

eſpece : un voyageur eſt toujours reçu dans le monde & on lui fait des avances & des politeſſes à proportion que ſa ſuite & ſon train annoncent en lui une fortune plus ou moins conſidérable. En un mot les richeſſes contribuent beaucoup à régler les égards parmi les hommes, tant pour ceux qui ſont au-deſſus de nous que pour ceux qui nous ſont inférieurs, tant pour nos connoiſſances, que pour les étrangers. Que reſte-t-il donc à conclure ſinon que comme nous ne ſouhaitons poſſéder des richeſſes que pour ſatisfaire nos deſirs préſens ou à venir, elles s'attirent l'eſtime des autres uniquement parce qu'elles ont cet effet, & cela eſt de leur nature & de leur eſſence, par le rapport qu'elles ont avec l'aiſance, les commodités & les plaiſirs de la vie; ſans cela une lettre de change ſur un banquier qui auroit fait banqueroute, une grande quantité d'or dans une île déſerte nous ſeroient également précieuſes. Lorſque nous allons chez un homme qui eſt, comme on dit, à ſon aiſe, les idées agréables d'abondance, de contentement, de propreté, de commodité, &c. ſe

présentent à nous sur le champ ; l'image d'une maison gaie, de meubles bien choisis, d'une table délicate & exquise se joint au même instant. En revanche, lorsque nous voyons un homme indigent, notre imagination est frappée du tableau désagréable de besoins, de travail, d'une cabane sale, d'habillemens grossiers & à moitié déchirés, d'alimens dégoûtans & de boisson peu délectable, &c. sans cela qu'entendrions-nous en disant que l'un est riche & l'autre pauvre ? Or comme l'estime & le mépris sont une suite naturelle de ces différens états, on voit aisément quel parti on en peut tirer pour le systême que nous avons établi par rapport aux distinctions morales (1).

(1) Il y a quelque chose de fort extraordinaire, & qui paroît inexplicable dans la marche & la succession des passions que produisent en nous la fortune & la situation des autres. Souvent leur avancement & leur prospérité excitent notre envie, sentiment mêlé de beaucoup de haine, & qui vient principalement de la comparaison que nous faisons de nous-mêmes à un autre. Dans le même instant, ou du moins après un intervalle très-court, nous pouvons sentir du respect qui est une sorte d'affection ou de bienveillance, mêlée d'un

Un homme qui eſt parvenu à ſe guérir de l'abſurdité des préjugés, & qu'une expérience ſage autant que la philoſophie a convaincu que la différence qui ſe trouve dans la fortune des hommes n'en met pas dans leur bonheur autant que le vulgaire s'imagine; un tel homme ne regle point ſon eſtime ſur les rentes de ceux qu'il connoît. Il peut à l'extérieur marquer plus d'égards à un grand ſeigneur qu'à ſon vaſſal, parce que les richeſſes ſont la maniere la plus commode, comme la plus fixe & la plus déterminée, pour diſtinguer les hommes : mais ſes ſenti-

---

ſentiment d'humilité. Dans un autre cas les malheurs de nos ſemblables excitent ſouvent notre pitié, ſentiment mêlé de beaucoup de bienveillance, mais qui a auſſi beaucoup d'affinité avec le mépris, qui eſt une eſpece d'averſion mêlée d'orgueil. Je ne fais remarquer ces phénomenes que pour offrir des objets aux ſpéculations de ceux qui ſont des recherches ſur la morale. Il ſuffit, quant à préſent, d'obſerver en général que le pouvoir & les richeſſes s'attirent communément du reſpect, que la pauvreté & la baſſeſſe excitent le mépris, quoique des conſidérations particulieres & des circonſtances accidentelles puiſſent quelquefois y joindre l'envie ou la pitié.

mens

mens intérieurs se régleront plutôt sur le caractere des personnes que sur le caprice & sur les faveurs accidentelles de la fortune.

Dans la plupart des pays de l'Europe, la naissance, c'est-à-dire, la richesse héréditaire, décorée par les souverains de titres & de marques d'honneurs, sont la principale source de la distinction parmi les hommes; en Angleterre on fait plus de cas de l'opulence réelle. Chacune de ces façons de penser a ses avantages & ses inconvéniens. Dans un pays où l'on ne respecte que la naissance, les hommes croupiront sans énergie dans l'inaction & dans une indolence orgueilleuse; on ne s'y occupera que de titres & de généalogies. Chez une telle nation, les ambitieux rechercheront les honneurs, la réputation, le pouvoir & la faveur. Lorsque ce sont les richesses à qui l'on sacrifie, la corruption, la vénalité, les rapines seront les vices dominans, d'un autre côté, les arts, les manufactures, le commerce, l'agriculture fleuriront. Comme le premier de ces préjugés est propre à favoriser les vertus militaires, il paroît plus convenable aux états

monarchiques ; le dernier, étant un aiguillon vif pour l'induftrie, convient mieux à un gouvernement républicain. En conféquence de ces principes chaque forme de gouvernement, variant les degrés d'utilité de toutes chofes, change auffi à proportion la maniere de penfer parmi les hommes.

SECTION VII.

Des qualités qui font immédiatement agréables à nous-mêmes.

Tous ceux qui ont paffé des foirées avec des perfonnes férieufes & mélancoliques, ont pu remarquer combien, à l'arrivée d'un homme de bonne humeur, la converfation s'anime, & avec quelle rapidité la gaîté fe répand fur tous les vifages & dans tous les propos. On conviendra donc facilement que la gaîté eft une chofe fort eftimable, & mérite notre affection & notre bienveillance : en effet, il n'y a point de qualité qui fe communique plus promptement, parce qu'il

n'y en a point qu'on ſoit plus diſpoſé à montrer dans la converſation ; cette flamme légere gagne bien vîte tout le cercle, & ſouvent les perſonnes les plus graves & les plus triſtes ne peuvent s'empêcher d'en ſentir les impreſſions. On a de la peine à croire, quoi qu'en diſe Horace, que les mélancoliques aient de l'averſion pour les gens gais ; j'ai toujours remarqué au contraire, lorſque la gaîté eſt décente & modérée, que les gens naturellement ſérieux y prennent part, avec d'autant plus de plaiſir qu'elle diſſipe les nuages dont ils ſont communément environnés, & leur procure une ſenſation agréable à laquelle ils ne ſont point accoutumés.

Par ce double effet que la gaîté a de ſe communiquer aux autres ; & de s'attirer leur approbation, nous voyons qu'il eſt des qualités qui, ſans autre utilité, & ſans avoir pour but le bien-être de la ſociété, ni même celui de la perſonne qui les poſſede, ne laiſſent pas de ſe concilier l'eſtime & l'amitié des autres par le plaiſir qu'elles cauſent à tous ceux qui les voient en jeu. Leur impreſſion

eſt immédiatement agréable à celui qui les poſſede, mais les autres ſont bientôt atteints par le même ſentiment, comme par l'effet d'une contagion ou d'une ſympathie naturelle, & comme nous ne pouvons nous empêcher d'aimer tout ce qui nous plaît, il s'éleve en nous un mouvement favorable pour la perſonne qui nous fait éprouver tant de plaiſir; le ſpectacle de ſon humeur enjouée nous anime, ſa préſence répand ſur nous la joie & la ſérénité, notre imagination captivée par ſes ſentimens & par ſon caractere, eſt remuée d'une façon plus agréable que lorſqu'une perſonne mélancolique, grave & ſoucieuſe ſe préſente à nos regards. De-là naît l'affection que l'on porte à l'homme gai, l'averſion & le dégoût avec leſquels nous voyons l'homme triſte (1).

---

(1) Il n'y a perſonne qui dans de certaines occaſions ne ſoit obſédé de paſſions déſagréables, telles que la crainte, la colere, l'abbattement, la douleur, l'inquiétude, &c. mais comme elles ſont paſſageres & quelquefois univerſelles, elles ne mettent point de différence entre un homme & un autre, & ne peuvent par conſéquent être un objet d'averſion.

Peu d'hommes envieroient le caractere que César donne à Caſſius. « Il n'aime point le » jeu comme vous, Antoine, il n'eſt point » ſenſible à la muſique; il ne ſourit que ra- » rement, & quand il le fait, on diroit » qu'il ſe dédaigne lui-même, & qu'il mé- » priſe ſon eſprit de pouvoir s'abaiſſer à » ſourire de quelque choſe ». Des hommes de ce caractere, ajoute Céſar, ſont non-ſeulement dangereux, mais trouvant très-peu de reſſource en eux-mêmes, ils ne peuvent jamais ſe rendre agréables aux autres, ni contribuer en rien aux amuſemens & aux plaiſirs de la ſociété; dans toutes les nations policées & dans tous les âges on a toujours regardé comme un mérite le goût des plaiſirs décens & modérés, même dans les plus grands hommes; il devient bien plus néceſſaire encore aux perſonnes d'un rang & d'un génie inférieur. St. Evremond nous donne

---

C'eſt lorſqu'on eſt continuellement ſujet à une de ces paſſions déſagréables, qu'elle devient une tache dans le caractere, & qu'en fatigant le ſpectateur elle éprouve ſa cenſure.

une peinture agréable de la ſituation de ſon eſprit, lorſqu'il dit,

J'aime la vertu ſans rudeſſe ;
J'aime le plaiſir ſans moleſſe ;
J'aime la vie, & n'en crains point la fin.

On eſt toujours ſinguliérement frappé à la vue d'un exemple éclatant de grandeur d'ame, de dignité dans le caractere, de nobleſſe dans les ſentimens, de mépris pour l'eſclavage, & de cette fierté qui naît dans une belle ame de la conſcience de ſes vertus. Longin dit que le ſublime n'eſt ſouvent que l'écho ou l'image de la grandeur d'ame (1). & quand un homme poſſede cette qualité, ſon ſilence même peut exciter notre admiration & ravir nos applaudiſſemens. Voilà l'effet du fameux ſilence d'Ajax dans l'Odiſſée, qui exprime beaucoup mieux un noble dédain & l'indignation profonde d'un grand courage, que n'auroit fait l'éloquence la plus recherchée.

---

(1) *Traité du ſublime, chap.* 9.

Si j'étois Alexandre, disoit Parménion, j'accepterois les offres de Darius. Je les accepterois aussi, dit Alexandre, si j'étois Parménion. Longin trouve ce mot admirable par les mêmes raisons. Le même héros disoit à ses soldats, lorsqu'ils refusoient de le suivre dans les Indes : « allez, & dites à vos » concitoyens que vous avez quitté Alexan» dre, lorsqu'il alloit achever la conquête » du monde ». Le prince de Condé, qui avoit sans cesse ce trait dans la bouche, disoit qu'Alexandre, abandonné par ses soldats au milieu des barbares, qu'il n'avoit pas subjugués encore, sentoit en lui-même tant de grandeur & un droit si sûr de commander aux hommes, qu'il ne croyoit pas qu'il pût se trouver quelqu'un sous le ciel qui refusât de lui obéir; en Europe comme en Asie, soit parmi les Grecs comme parmi les Perses, par-tout où il trouvoit des hommes, il croyoit devoir trouver des sujets (1).

(1) La confidente de Médée, dans la tragédie de ce nom, lui recommande la prudence & la soumission, & après avoir fait à sa maîtresse l'énumération de tous les malheurs

Lorſque Phocion, ce héros ſi débonnaire & ſi modeſte, fut conduit au ſupplice, il ſe tourna vers un des compagnons de ſon infortune qui déploroit la rigueur de ſon ſort, *n'eſt-il pas*, lui dit-il, *aſſez glorieux pour toi de mourir avec Phocion* (1)? Que l'on mette à côté de ce tableau celui que Tacite nous fait de Vitellius détrôné, cherchant à prolonger ſon ignominie par un honteux attachement à la vie, abandonné à la fureur d'une populace implacable qui le couvre de fange, l'accable de coups, & en lui tenant un poignard ſur la gorge, le force à lever la tête, & à l'expoſer à l'opprobre & aux inſultes de tous les paſſans. Quelle infamie! quelle baſſeſſe! Cependant l'hiſtorien nous apprend qu'au milieu de cet horrible aviliſſement, il donna encore quelques foibles étincelles d'un eſprit qui n'étoit point entié-

---

qui la menacent, elle lui demande ce qu'elle peut oppoſer à tant d'ennemis, *moi*, réplique-t-elle, *moi, dis-je c'eſt aſſez*. Boileau regarde avec raiſon cette réponſe comme un exemple vraiment ſublime.

(1) *Plutarque dans la vie de Phocion.*

rement dégradé. Insulté par un tribun, il lui dit d'un air fier, *ne suis-je pas toujours ton empereur* (1) ?

Dans la société & dans le commerce de la vie, nous n'excusons jamais un manque total de grandeur d'ame, & de dignité dans le caractere, l'oubli parfait de ce que l'on se doit à soi-même ; c'est ce défaut qui constitue ce que nous appellons *bassesse ;* c'est lorsqu'un homme, pour réussir dans ses projets, peut subir la servitude la plus honteuse, se résoudre à caresser ceux qui l'outragent, & à se dégrader par des liaisons déshonorantes avec des hommes infâmes ou au-dessous de lui. Cette portion de fierté noble ou d'estime de soi-même est si nécessaire, que l'absence de ce sentiment dégrade un homme

---

(1) Voyez Tacite, livre III. Cet auteur dit : *Laniata veste, fœdum spectaculum ducebatur, multis increpantibus, nullo illacrimante : deformitas exitus misericordiam abstulerat.* Pour entrer dans cette façon de penser, il faut avoir égard aux maximes des anciens qui défendoient de prolonger sa vie au-delà du déshonneur, & comme selon eux on avoit droit d'en disposer, c'étoit un devoir de s'en priver.

& le rend aussi hideux qu'un visage qui seroit privé d'un œil ou du nez, ou d'un des organes les plus essentiels (1).

L'utilité dont le courage est tant pour le public que pour la personne qui en est douée, est le fondement de l'estime qu'on y attache; mais en considérant cette qualité avec attention on trouvera qu'elle tire son lustre plus encore d'elle-même & de l'idée de grandeur, qui en est inséparable; chaque trait de cette espece, représenté par le peintre ou par le poëte, annonce quelque chose de sublime;

(1) L'absence seule d'une vertu peut devenir souvent un vice très-odieux, c'est le cas de l'ingratitude & de la bassesse. Lorsque nous nous attendons à trouver de la beauté, nous ne pouvons être frustrés dans notre attente, sans déplaisir, & cette absence a l'effet d'une difformité réelle. Un caractere bas & rampant est encore dégoûtant & méprisable sous un autre point de vue. Quand un homme ne sent point lui-même ce qu'il vaut, nous ne sommes point tentés de l'estimer plus qu'il ne fait lui-même, & si le même homme qui rampe devant ses supérieurs est insolent envers ses inférieurs, comme cela arrive assez souvent, cette contrariété dans sa conduite, au-lieu d'effacer en nous le souvenir du premier de ces vices, ne fait que le rendre plus haïssable, en y ajoutant un vice plus odieux encore. *Voyez la Section* VIII.

on y trouve une audace qui frappe l'œil du ſpectateur, qui ſaiſit ſon amour, & qui inſpire comme par ſympathie un ſentiment auſſi élevé. Sous quelles couleurs magnifiques Démoſthene ne peint-il point Philippe, lorſqu'il fait l'apologie de ſon adminiſtration, & qu'il juſtifie cet attachement obſtiné qu'il a pour la liberté, & qu'il voudroit communiquer aux Athéniens ? « Je vois » Philippe, dit-il, ce prince qui, dans les » combats auxquels il vous forçoit par ſes » vues ambitieuſes, s'expoſoit à tous les » coups, je le vois avec un œil rempli de » ſang, avec un bras & une cuiſſe percés » de traits, abandonnant gaîment toutes les » parties de ſon corps à la fortune, pour » qu'elle s'en emparât, pourvu qu'il pût » vivre glorieuſement avec les membres » qu'elle voudroit lui laiſſer. Sera-t-il dit » qu'un homme né à Pella, endroit obſcur » & inconnu juſqu'à ce jour, ſoit animé » d'une ambition ſi forte & d'une ſoif ſi » ardente de la renommée, tandis que vous, » Athéniens, &c. » Ces louanges excitent la plus grande admiration ; cependant les

images que l'orateur emploie ne nous montrent que le héros, ſans nous préſenter les ſuccès heureux de ſon courage héroïque.

Le génie guerrier des Romains, ſoutenu par des combats continuels, avoit porté ſi loin leur vénération pour la valeur, que pour la diſtinguer des autres qualités morales, ils l'appelloient dans leur langue vertu par excellence. Tacite dit dans les mœurs des Germains : « les Sueves ſont dans l'uſage » d'accommoder leurs cheveux dans une » intention louable, car ils ne ſe propoſent » point par-là de plaire ou de ſe rendre ai- » mables, ils le font uniquement pour ſe » rendre plus terribles à leurs ennemis ». Le jugement de cet hiſtorien pourroit être bizarre & ſingulier dans un autre tems & chez une autre nation.

Les Scythes, ſuivant Hérodote, après avoir enlevé la peau du crâne de leurs ennemis maſſacrés, la préparent & s'en ſervent pour eſſuyer leurs mains ; & celui qui en a raſſemblé le plus grand nombre eſt le plus eſtimé parmi eux ; tant la bravoure guerriere avoit éteint chez cette nation, ainſi que chez

bien d'autres, les ſentimens de l'humanité, vertu certainement plus utile & plus aimable.

Parmi toutes les nations ſauvages, qui n'ont point encore joui des fruits de la bienfaiſance, de la juſtice & des vertus ſociales, le courage eſt toujours la qualité dont on fait le plus de cas; c'eſt elle qui eſt chantée par les poëtes, recommandée par les peres, & admirée par le peuple. La morale d'Homere eſt en ce point bien différente de celle de M. de Fénelon ſon élégant imitateur; & ſuivant la remarque de Thucydide, cette morale convenoit à un tems où un héros pouvoit ſans offenſe demander à un autre s'il n'étoit point un voleur. Telles étoient les mœurs qui prévaloient il n'y a pas long-tems, dans pluſieurs parties barbares de l'Irlande, ſi nous nous en rapportons à ce que Spencer nous apprend de l'état de ce royaume (1).

(1) Suivant cet auteur, les fils des gentilshommes auſſi-tôt qu'ils ſont en état de porter les armes, s'aſſocient trois ou quatre ſpadaſſins qu'on nomme *Kern*, avec leſquels ils par-

Cette tranquillité philoſophique ; que rien ne trouble, qui met au-deſſus de la douleur, des chagrins, des inquiétudes & de tous les coups de la fortune, peut être miſe, ainſi que le courage, au rang des vertus. Le ſage, ſuivant les philoſophes, avec la conſcience de ſa vertu, s'éleve au deſſus de tous les accidens de la vie, & placé tranquillement dans le temple de la ſageſſe, il jette de-là les yeux ſur ces mortels qui ſont à ſes pieds & qui courent après les honneurs, les richeſſes, la renommée & tant d'autres biens frivoles. Il eſt certain que ces prétentions, pouſſées trop loin, peuvent devenir trop vaſtes pour la nature humaine ; cependant elles préſentent une idée de grandeur qui ſaiſit & qui cauſe de l'admiration ; & plus nous approcherons dans la pratique de cette ſublime & tranquille indifférence, qu'il faut bien diſtinguer d'une inſenſibilité

---

courent le pays : ils emportent avec eux de quoi ſe nourrir, & cherchent les occaſions de ſe faire de mauvaiſes affaires. Lorſque cela eſt ſu, on les regarde comme des gens de mérite & de courage.

ſtupide, plus nous trouverons de jouiſſances aſſurées au dedans de nous-mêmes, plus auſſi les hommes nous accorderont d'élévation. La tranquillité philoſophique peut être regardée comme un des attributs d'une grande ame.

Qui pourroit ne point admirer Socrate? Comment refuſer ſon eſtime à cette ſatisfaction intérieure & à cette ſérénité conſtante dont il jouiſſoit au milieu de ſes tourmens domeſtiques, à ce mépris qu'il avoit pour les richeſſes, à ces nobles ſoins de conſerver la liberté, à ſes refus perpetuels des ſecours de ſes amis & de ſes diſciples, & à l'attention de ſe ſouſtraire à la dépendance où mettent les obligations? Epictete n'avoit pas même de porte à ſa cabane. Il eſt vrai qu'il perdit bientôt ſa lampe de fer, l'unique meuble qu'on pût lui enlever; mais réſolu de fruſtrer les voleurs à l'avenir dans leurs eſpérances, il ſe ſervit d'une lampe de terre dont on le laiſſa enfin uſer tranquillement.

Dans l'antiquité, les héros de la philoſophie ainſi que ceux de la guerre & du pa-

triotiſme ont une grandeur & une énergie de ſentimens qui étonne nos ames rétrécies & que nous rejetons comme extravagante & ſurnaturelle ; j'avoue que les anciens de leur côté auroient pu avec autant de raiſon traiter de fables les peintures qu'on leur auroit faites de notre humanité, de notre douceur, de l'ordre, de la tranquillité & des autres vertus ſociales, que l'adminiſtration publique a portés ſi loin chez les modernes. C'eſt ainſi que la nature, ou plutôt l'éducation, a compenſé par une juſte diſtribution les qualités & les vertus qu'elle a accordées aux différens âges.

Nous avons déja fait voir que le mérite de la bienveillance conſiſte dans ſon utilité & en ce qu'elle tend au bien de l'humanité ; il n'eſt point douteux que c'eſt-là la ſource d'une grande partie de l'eſtime qui lui eſt univerſellement accordée. Mais on conviendra que la douceur & la tendreſſe de ce ſentiment, ſes charmes ſéducteurs, ſes expreſſions tendres, ſes attentions délicates, cette eſtime & cette confiance qui entrent dans les attachemens de l'amour & de l'amitié, ſont

ſont autant de ſénſations delicieuſes par elles-mêmes, & qu'elles doivent néceſſairement ſe communiquer à ceux qui en ſont témoins, & les diſpoſer à en éprouver de pareilles. Les larmes nous viennent aux yeux lorſque nous éprouvons des émotions de cette eſpece, notre cœur palpite, tous les organes ſenſibles ſont affectés, & nous ſentons la joie la plus douce & la plus pure.

Les poëtes, en nous parlant des champs Elyſées, dont les heureux habitans n'ont aucun beſoin de ſecours mutuels, ne laiſſent pas de nous les repréſenter dans un commerce perpétuel d'amour & d'amitié; ils ſéduiſent ainſi notre imagination par la peinture de ces paſſions douces & agréables. Par la même raiſon l'idée de la tranquillité nous enchante dans la paſtorale, comme nous l'avons obſervé plus haut.

Quel eſt l'homme qui voulût vivre au milieu de diſputes & de querelles éternelles? la rudeſſe de ces ſentimens nous trouble & nous déplaît, nous en ſouffrons par contagion & par ſympathie, & nous n'y pouvons reſter indifférens, quand même

nous ferions assurés que ces passions n'auront jamais de suites fâcheuses pour nous. Une preuve certaine que tout le mérite de la bienveillance ne vient point uniquement de son utilité, c'est que nous en blâmons l'excès avec indulgence : nous disons d'un homme *qu'il est trop bon*, lorsqu'il pousse trop loin ses attentions pour les autres. C'est ainsi que nous disons qu'un homme a l'imagination trop vive, qu'il est trop courageux, qu'il est trop indifférent sur sa fortune ; reproches qui dans le fond marquent plus d'estime que les plus grands éloges. Accoutumés à évaluer le prix du mérite des hommes sur l'utilité ou sur le mal que l'on peut en attendre, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer un sentiment qui peut devenir dangereux par son excès ; mais il se peut en même tems que ce sentiment soit si beau, si noble, si tendre, qu'il saisisse notre cœur au point d'augmenter notre amitié & l'intérêt que nous prenons à la personne qui le possede (1).

---

(1) Il est difficile de blâmer la gaîté, même poussée à

Les amours de Henri IV. pendant la ligue & les guerres civiles firent plus d'une fois tort à sa cause ; cependant les jeunes gens & ceux qui sont amoureux & sensibles aux passions tendres, avoueront que cette foiblesse même, (car ils lui donneront ce nom) leur rend ce héros plus cher & plus intéressant.

Le courage inflexible & l'inébranlable opiniâtreté de Charles XII. ruinerent son pays & causerent de grands maux à tous ses voisins ; ces qualités ont pourtant une grandeur & un éclat qui nous frappent d'admiration ; on ne pourroit même se dispenser de les approuver jusqu'à un certain point, si par fois elles n'eussent été accompagnées des symptômes de folie & d'un dérangement de cerveau.

Les Athéniens prétendoient être les premiers inventeurs de l'agriculture & des loix ; & ils s'estimoient beaucoup du bien qu'ils

---

l'excès, à moins que ce ne fût cette joie dissolue, qui n'a point d'objet, qui dégénere en folie, & produit le dégoût.

avoient par-là procuré au genre humain. Ils ſe vantoient auſſi avec raiſon de leurs exploits guerriers, ſur-tout contre les armées innombrables & les flottes formidables des Perſes, qui firent des invaſions en Grece ſous le regne de Darius & de Xerxès; mais quoiqu'il n'y ait nulle comparaiſon du côté de l'utilité entre les vertus pacifiques & les vertus guerrieres, nous voyons cependant que les orateurs qui ont célébré cette fameuſe république par de ſi beaux panégyriques, ont principalement excellé lorſqu'ils ont parlé de ſes triomphes & de ſes exploits militaires. Lyſias, Thucydide, Platon & Iſocrate ſont tombés dans cette mépriſe, qui quoique ſi naturelle à l'eſprit de l'homme, eſt comdamnable au tribunal d'une raiſon tranquille.

On peut remarquer qu'un des plus grands charmes de la poéſie conſiſte dans la peinture des paſſions ſublimes, telles que la grandeur d'ame, la valeur, le mépris de la fortune, ou dans celle des ſentimens tendres, tels que l'amour & l'amitié qui échauffent le cœur & s'y communiquent.

Quoique par un méchanisme de la nature, qui n'est pas aisé à expliquer, toutes les passions, même les plus désagréables, telles que le chagrin & la colere, nous donnent du plaisir quand elles sont ornées du coloris de la poésie, cependant les passions élevées & tendres ont sur nous un pouvoir plus fort, & nous plaisent par beaucoup plus d'endroits; sans compter que ce sont les seules qui nous intéressent en faveur des personnages qu'on nous représente, & qui nous inspirent de l'estime & de l'affection pour leur caractere.

Comment pourroit-on douter que le talent que les poëtes ont d'exciter les passions, de peindre ce pathétique, ce sublime de sentiment, ne soit un très-grand mérite? Ce mérite augmente par son extrême rareté, & peut élever l'homme qui le possede au-dessus de tous ses contemporains. La prudence, la politique, l'adresse, l'art de régner qu'avoit Auguste, accompagnés de la splendeur de sa naissance & de l'éclat de l'empire, le laissent pour la renommée beaucoup au-dessous de Virgile, qui n'a rien

à mettre de l'autre côté de la balance, que la beauté de ſon génie poétique.

La ſenſibilité que l'on a pour cette eſpece de beautés ou la délicateſſe du goût, eſt elle-même une perfection, parce qu'elle fait jouir du plaiſir le plus pur, le plus innocent & le plus durable.

Voilà donc des exemples de qualités que l'on loue par le plaiſir immédiat qu'elles donnent à la perſonne qui les poſſede; il n'entre aucune vue d'utilité ou d'avantages perſonnels dans ce ſentiment d'approbation; il reſſemble cependant beaucoup à celui qui réſulte de la vue d'utilité publique ou particuliere. La même ſympathie ſociale, ou la part que nous prenons au bonheur & au malheur des hommes, les fait naître tous deux; & cette analogie qui ſe trouve entre toutes les parties de notre ſyſtême peut être regardée comme une des plus fortes preuves en ſa faveur.

SECTION VIII.

Des qualités immédiatement agréables aux autres (1).

L'AMOUR-propre, les différens intérêts opposés entre eux, les discussions qui en résultent dans la société, ont obligé les hommes à établir les loix de la justice, afin de conserver les avantages d'une assistance & d'une protection mutuelle. De même dans un autre genre les contradictions continuelles dans le monde causées par l'orgueil & l'attachement que chacun a pour ses propres idées, ont forcé à introduire les regles de la bienséance ou de la politesse, afin

(1) On définit la vertu *une qualité de l'ame agréable, qui s'attire l'approbation de tous ceux qui la contemplent*. Il y a des qualités qui ne donnent du plaisir que par la réflexion qu'elles sont utiles à la société, ou bien qu'elles sont utiles ou agréables à la personne qui les possede; mais d'autres produisent ce plaisir plus immédiatement. Ce sont ces dernieres que nous allons considérer.

de faciliter le commerce de l'esprit & de la conversation. Parmi les personnes bien nées on se témoigne une déférence mutuelle, on dissimule le mépris qu'on a pour les autres ; on ne laisse point appercevoir ses avantages ; on prête attention à chacun tour à tour, & par ces moyens on soutient la conversation sans s'interrompre, sans s'impatienter réciproquement, sans chercher à briller préférablement aux autres, & sans se permettre aucun air de supériorité. Ces égards & ces attentions ne sont pas estimés par l'utilité ou le bonheur qui en résulte pour la société générale, mais ils sont immédiatement agréables aux autres, & se concilient leur affection, en rendant plus précieux celui qui regle sa conduite sur de telles maximes.

La plus grande partie des formalités de la politesse sont arbitraires ; mais elles signifient toujours la même chose. Un Espagnol sort de sa maison lorsque quelqu'un lui fait visite. C'est pour marquer qu'il le rend maître de tout ce qu'il possede : dans d'autres pays le maître de la maison sort le dernier, & c'est ainsi qu'il marque ses égards & sa déférence à ceux qui viennent le voir.

Pour être propre à la bonne compagnie, il faut avoir de l'eſprit auſſi-bien que de la politeſſe. S'il n'eſt point aiſé de définir l'eſprit, on peut du moins décider très-ſûrement que c'eſt une qualité agréable aux autres, & qui auſſi-tôt qu'elle ſe montre, inſpire de la joie à tous ceux qui ſont en état d'en ſentir le prix. On pourroit mettre en uſage la plus profonde métaphyſique pour expliquer les différentes ſortes d'eſprit, & il ſeroit aiſé peut-être de diminuer le grand nombre d'acceptions qui ont été données à ce terme, & de les réduire à la ſimple expreſſion du ſentiment & du goût. Mais pour le but que nous nous propoſons, il ſuffit de remarquer que cette qualité développe le ſentiment & le goût, & s'attire notre affection & notre approbation par le plaiſir qu'elle nous cauſe.

Dans les pays où l'on paſſe tout ſon tems en converſations, en viſites, en aſſemblées, les vertus de ſociété ſont infiniment eſtimées, & forment la principale partie du mérite perſonnel. Dans les pays au contraire où l'on mene une vie plus domeſtique & plus retirée, où les hommes ſont occupés ou plus

concentrés dans le petit cercle de leurs connoiſſances, on donne la préférence aux qualités ſolides. Suivant cette regle, j'ai remarqué que chez les François la premiere queſtion ſur un étranger eſt de demander : *eſt-il aimable ? a-t-il de l'eſprit ?* Au-lieu que dans notre pays le premier éloge qu'on donne à un homme c'eſt de dire ; *c'eſt un homme très-ſenſé, & d'un très-bon naturel.*

Dans le monde la vivacité de la converſation fait plaiſir même à ceux qui ne ſongent point à y prendre part ; voilà pourquoi les hommes qui content longuement & les faiſeurs de belles phraſes, ſont ſi inſupportables. Chacun veut parler à ſon tour, & l'on regarde de mauvais œil un bavard qui nous prive d'un droit dont nous ſommes naturellement jaloux.

On rencontre ſouvent des menteurs innocens, qui aiment à dire des choſes merveilleuſes & extraordinaires ; leur but eſt de plaire & d'amuſer ; mais comme les hommes n'aiment que les faits dont ils ſentent la vérité, ces Meſſieurs ſe trompent dans le moyen qu'ils choiſiſſent pour plaire,

& s'attirent le blâme. On a cependant plus d'indulgence pour le menſonge, quand il n'eſt queſtion que de plaiſanter; alors la fiction devient agréable, amuſante & permiſe, parce que la vérité n'eſt d'aucune importance.

L'éloquence, le génie, & même le bon ſens & la raiſon portés à un degré éminent, ou appliqués à de grands ſujets & qui exigent un diſcernement délicat, ſont des qualités qui paroiſſent nous cauſer un plaiſir immédiat, & ſans égard à leur utilité. La rareté, qui augmente ſi fort le prix de toute choſe, doit auſſi hauſſer le prix des grands talens de l'eſprit humain.

La modeſtie peut ſe prendre en différens ſens, & l'on peut la concevoir abſtraction faite de la chaſteté, dont nous avons parlé ailleurs. Quelquefois on entend, par ce mot, cet honneur délicat & tendre, cette appréhenſion du blâme, cette timidité & cette crainte d'incommoder ou de déplaire, cette pudeur qui eſt le gardien de toutes les vertus & un préſervatif ſûr contre le vice & la corruption. Mais le ſens dans lequel la mo-

deſtie ſe prend le plus communément, c'eſt l'oppoſé de l'arrogance & de l'effronterie; alors elle annonce une défiance de ſon propre jugement, & une déférence convenable pour celui des autres; cette qualité eſt, dans les jeunes gens ſurtout, un ſigne certain d'eſprit & de ſens qu'elle leur fournit les moyens d'augmenter, parce qu'elle leur fait prêter l'oreille à l'inſtruction, & qu'ils peuvent acquérir par-là de nouvelles perfections; mais indépendamment de toutes ces réflexions, la modeſtie a des attraits très-puiſſans pour ceux qui en ſont les ſpectateurs, parce qu'elle flatte leur vanité, en leur offrant l'image d'un diſciple docile, qui reçoit avec attention & avec reſpect les préceptes qu'ils veulent bien lui donner (1).

(1) Les hommes, quoi qu'en diſe Ariſtote, ſont portés à s'eſtimer plutôt au-deſſus qu'au-deſſous de leur valeur, & voilà pourquoi il eſt ſi aiſé de nous bleſſer en portant trop loin l'eſtime de ſoi-même, au-lieu que nous avons une indulgence particuliere pour tout ce qui annonce de la modeſtie ou de la défiance de ſon propre mérite; nous trouvons beaucoup moins d'inconvénient à cet excès-là. C'eſt ainſi

Le desir de la réputation, loin de mériter du blâme, paroît inséparable de la vertu, du génie, des talens, & d'un caractere gé-

que, dans les pays où tous les hommes sont sujets à devenir d'une grosseur excessive, on fait consister la beauté dans une taille fine, beaucoup plus que dans les pays où ce défaut n'est pas commun. Les hommes étant frappés par de fréquens exemples d'un genre de difformité, ne croient plus s'en pouvoir éloigner assez, & cherchent alors à se jeter dans l'extrémité opposée: de même s'il étoit permis de se louer soi-même, & si, suivant la maxime de Montagne, un homme pouvoit dire naïvement, *je suis sensé, je suis savant, j'ai du courage, de la beauté, de l'esprit*, comme nous le pensons souvent, on doit sentir que la société deviendroit insupportable par le déluge d'impertinences dont nous nous inonderions réciproquement. Voilà pourquoi l'usage a ordonné que personne ne feroit son propre éloge dans la société, & qu'on s'abstiendroit de trop parler de soi-même; il n'y a qu'avec ses intimes amis, ou devant des philosophes qu'il est permis de se rendre justice. On ne blâme plus aujourd'hui la réponse du prince Maurice d'Orange, qui, lorsqu'on lui demanda qui étoit le plus grand général de son tems, répondit: *le marquis de Spinola est le second.* L'éloge qu'il se donnoit ainsi lui-même eût été plus choquant s'il n'avoit su le déguiser.

Il faudroit être bien borné pour s'imaginer que l'on doit prendre à la lettre toutes les marques de déférence mutuelle, & qu'un homme qui ignoreroit son mérite & ses bonnes qualités, en seroit plus estimable. On regarde favorable-

néreux & élevé. Il faut pour réussir dans la société de l'attention jusques dans les petites choses, & personne n'est surpris de

---

ment, sur-tout dans les jeunes gens, le plus léger penchant vers la modestie même dans les sentimens intérieurs, mais on exige que ce penchant se montre dans la conduite extérieure; cela n'exclut point la grandeur d'ame & une noble fierté que l'on peut faire paroître dans toute sa force, lorsqu'on est calomnié ou opprimé injustement. L'obstination généreuse de Socrate, comme Cicéron l'appelle, a mérité les éloges de tous les siecles, & lorsqu'elle est jointe à la modestie d'une conduite simple, elle nous présente le caractere le plus élevé. Iphicrare, général des Athéniens, étant accusé d'avoir trahi les intérêts de sa patrie, dit à son accusateur: *auriez-vous en pareil cas été capable de ce crime? Nullement*, répondit son ennemi. *Comment*, replique le héros, *pouvez-vous donc imaginer qu'Iphicrate en soit coupable*? Voyez Quintilien, liv. V. chap. 12. En un mot, la grandeur d'ame & une noble estime de soi-même, lorsqu'elle est fondée, convenablement déguisée, & soutenue avec fermeté, est une très-grande vertu; elle semble recevoir son prix de son élévation, & du plaisir qu'elle cause à celui qui la possede. Dans les hommes ordinaires, nous approuvons le penchant à la modestie comme une qualité agréable aux autres. L'excès vicieux de la fierté, c'est-à-dire, l'insolence & la hauteur sont désagréables aux autres, l'excès de la modestie l'est pour celui qui la possede. Ces réflexions peuvent servir à fixer les limites de ces vertus.

voir un homme mieux vêtu, parler avec plus de ſoin, ſe ſervir de termes plus choiſis, dans le monde, que quand il eſt chez lui. En quoi conſiſte donc la vanité, que l'on regarde à ſi juſte titre comme un défaut & comme une imperfection ? il paroît qu'elle conſiſte dans un étalage ſi immodéré de ſes propres avantages, de ſes talens & de ſes qualités, dans une prétention ſi décidée & ſi importune à la louange & à l'admiration, qu'elle ne peut qu'offenſer les autres en choquant, ſans meſures, leur ambition & leur vanité ſecrette. Outre cela c'eſt une marque certaine qu'on manque de cette vraie dignité & d'élévation d'eſprit ſi propre à embellir le caractere d'un homme. En effet pourquoi témoigner tant d'ardeur pour les applaudiſſemens, quand on n'a point de droits pour y prétendre, & qu'on ne peut ſe flatter raiſonnablement de les obtenir long-tems ? pourquoi nous rendre compte avec tant de ſoin des grands que vous fréquentez, des choſes obligeantes qui vous ont été dites, des honneurs & des marques de diſtinction qui vous ont été ac-

cordés; comme ſi ces choſes n'étoient pas une monnoie courante; & que nous ne les euſſions pas ſuppoſées, quand même vous ne nous en auriez rien dit?

La décence, ou l'obſervation des égards dûs à l'âge, au ſexe, à l'état & au caractere d'une perſonne, peut être miſe au nombre des qualités qui ſont agréables aux autres & qui par cette raiſon méritent d'être approuvées & louées. Une conduite efféminée dans un homme, des manieres rudes dans une femme, ſont des choſes déſagréables, parce qu'elles ſont contraires à l'idée du caractere que nous nous formons de l'un & de l'autre: ce ne ſont point-là les qualités que nous comptons trouver dans les deux ſexes; c'eſt comme ſi une tragédie étoit remplie de beautés du genre comique, ou qu'une comédie renfermât des beautés tragiques. Les défauts de proportion choquent l'œil & excitent dans ceux qui les voyent un ſentiment déſagréable, qui devient enſuite la ſource du blâme & de la cenſure. C'eſt-là l'*indecorum* que Cicéron a expliqué dans ſes Offices.

Nous pouvons encore placer la propreté au

au nombre des vertus dont nous parlons: elle nous rend agréables aux autres & sert à nous concilier leur amitié & leur bienveillance. Personne ne peut nier que la négligence en ce genre ne soit un défaut; or comme les défauts ne sont que des vices un peu moindres, & que celui-ci ne peut être fondé que dans la sensation désagréable qu'il produit chez les autres, cet exemple qui paroît trivial peut nous aider à remonter à l'origine des distinctions morales; matiere qui a jeté les savans dans un labyrinthe dont ils ont tant de peine à se tirer.

Indépendamment de toutes les qualités agréables, de la beauté desquelles nous pouvons rendre raison jusqu'à un certain point, il reste toujours quelque chose de mystérieux & d'inexplicable qui cause une sorte de plaisir immédiat à ceux qui les apperçoivent, sans qu'on puisse déterminer comment ni pourquoi cela arrive. Il y a des hommes qui ont par-dessus les autres un air, une grace, une dextérité, un *je ne sais quoi* qui differe de la beauté, & qui nous fait une impression presque aussi prompte & aussi forte.

Quoique les effets de ces choſes ſe manifeſtent particuliérement dans la paſſion entre les deux ſexes, où ſon pouvoir magique eſt aiſé à expliquer, il eſt conſtant qu'elles influent beaucoup généralement dans tous les jugemens que nous portons, & qu'elles font une partie conſidérable du mérite perſonnel. Il faut donc confier la pratique de toutes les vertus de cette claſſe à l'inſtinct ſûr, quoique aveugle, du ſentiment & du goût; & il faut regarder cette partie de la morale comme un moyen dont la nature ſe ſert pour réprimer & mortifier l'orgueil de la philoſophie, & pour lui faire voir les bornes étroites & la foibleſſe de ſes lumieres.

Nous louons un homme de ſon eſprit, de ſa politeſſe, de ſa modeſtie, de ſa décence, de toutes les qualités agréables qu'il poſſede, quoiqu'il ne ſoit point de notre connoiſſance, & qu'il ne nous ait jamais procuré aucun plaiſir par ces agrémens; l'idée, que nous nous formons de leur effet ſur ceux qui en jouiſſent, fait ſur notre imagination une impreſſion agréable, & excite en nous un ſentiment d'approbation; & ce

principe entre dans tous les jugemens que nous portons en morale.

SECTION IX.

Conclusion de l'ouvrage.

I.

On a raison d'être surpris que, dans le siecle où nous sommes, un homme se trouve dans la nécessité de prouver, par des argumens recherchés, que la vertu ou le mérite personnel consiste dans la possession des qualités de l'ame qui sont utiles ou agréables, soit à la personne qui les possede, soit aux autres. On croiroit que ce principe a dû se présenter naturellement à ceux qui ont cherché les premiers à approfondir la morale, & qu'il a dû être admis par sa propre évidence, sans qu'il fût besoin d'argumens pour l'établir. Tout ce qui est estimable se range si naturellement dans la classe de l'agréable ou

de l'utile (1), qu'on ne conçoit point pourquoi l'on remonteroit à d'autres principes, ou ce qui obligeroit d'embarrasser cette question de raisonnemens épineux & déliés. Et comme tout ce qui est utile ou agréable doit l'être ou par rapport à nous-même ou relativement aux autres, il semble que l'idée & la peinture du mérite se forment aussi naturellement que l'ombre est produite par le soleil, ou qu'une image est projetée sur les eaux; si le terrein sur lequel l'ombre va se porter est uni & égal, si la surface des eaux qui doit réfléchir l'image n'est point troublée ou agitée, l'objet s'y représente sur le champ, sans qu'il soit besoin d'art ou de science pour l'appercevoir. Il faut croire que les systêmes & les hypotheses ont perverti & corrompu notre entendement, puisqu'une théorie aussi simple & aussi naturelle a pû échapper si long-tems aux recherches des hommes.

Mais quels qu'ayent été les sentimens des

(1) *Utile, dulce.*

philoſophes, les principes dont il s'agit ont toujours été admis implicitement dans la vie commune ; & lorſqu'il eſt queſtion de louer ou de blâmer une action, ou la conduite d'un homme, c'eſt à eux qu'on a recours. Obſervons les hommes dans toutes leurs occupations, dans leurs amuſemens, dans leurs propos, nous ne les trouverons embarraſſés là-deſſus que lorſqu'ils ſont ſur les bancs. Quoi de plus naturel, par exemple, que les diſcours ſuivans? Un homme, en rencontrant un autre, lui dira : vous êtes bien heureux d'avoir marié votre fille à Cléante, c'eſt un homme d'honneur & d'un très-bon caractere ; tous ceux qui ont affaire à lui peuvent être ſûrs qu'il en uſera avec eux en galant homme (1). Je vous félicite, dira un autre, ſur les eſpérances que votre gendre vous donne ; ſon application à l'étude des loix, ſon génie pénétrant, la connoiſſance profonde qu'il a, dans un âge encore tendre, des hommes & des affaires, vous donnent lieu d'eſpérer qu'il parviendra aux places

(1) Qualités utiles aux autres.

les plus éminentes (1). Vous me ſurprenez beaucoup, dira un troiſieme, en parlant de Cléante comme d'un homme ſtudieux & appliqué, je l'ai rencontré, il y a peu de jours, dans une compagnie fort gaie; il étoit l'ame de la converſation, je n'ai jamais vû une perſonne qui ait autant d'eſprit & d'agrémens, autant d'aiſance ſans affectation, autant de connoiſſances & autant de facilité à s'exprimer (2). Vous l'admireriez bien davantage, dit un quatrieme, ſi vous le connoiſſiez plus particuliérement. Cette gaieté, que vous avez pû remarquer en lui, n'eſt point de ces accès de bonne humeur excités par la ſociété, cette gaieté ne ſe dément jamais, & elle répand une ſérénité perpétuelle ſur ſon viſage & une tranquillité inaltérable dans ſon ame. Il a paſſé par de rudes épreuves, il a aſſuyé des malheurs, il a couru des dangers, mais ſa grandeur d'ame l'a mis au deſſus de toutes les peines (3). A ces diſcours,

(1) qualités utiles à la perſonne qui les poſſede.

(2) Qualités agréables aux autres.

(3) Qualités agréables à la perſonne qui les poſſede.

je m'écrie, Messieurs, en peignant Cléante vous venez de peindre le vrai mérite; chacun de vous a donné son coup de pinceau, & sans y penser vous avez été plus loin que Gracian ou Castiglione. Un philosophe pourroit choisir ce caractere comme un modele de la vertu dans toute sa perfection.

Comme toute qualité qui est utile ou agréable soit aux autres, soit à nous-mêmes, est appellée *vertu* ou mérite personnel, jamais on ne se trompera sur cette dénomination, en jugeant d'après la raison naturelle, & non obscurcie par les préjugés de la superstition & d'une fausse religion. Pourquoi le célibat, les jeûnes, les macérations, l'abnégation de soi-même, l'humilité, le silence, la retraite & toutes les vertus monacales sont-elles rejetées par tous les hommes sensés? C'est parce qu'elles ne menent à rien, qu'elles ne contribuent en rien à l'avancement d'un homme, qu'elles ne le rendent point plus estimable dans la société, qu'elles ne donnent point le talent de plaire dans le monde, enfin parce qu'elles ne lui apprennent point à jouir de lui-même. Au con-

traire, nous remarquons que ces prétendues vertus font un obftacle à tout bien; qu'elles émouffent l'entendement, qu'elles endurciffent le cœur, qu'elles obfcurciffent l'imagination, qu'elles détruifent le tempérament; nous fommes donc en droit de les placer au rang des vices, & il n'y a point de fuperftition affez forte pour étouffer entiérement ces fentimens naturels parmi les gens du monde. Un fombre enthoufiafte peut obtenir après fa mort une place dans le calendrier, mais tant qu'il vivra, il ne fera jamais eftimé dans la fociété, à moins que ce ne foit par ceux qui font poffédés du même délire mélancolique que lui.

Ce qui femble favorifer notre fyftême, c'eft qu'il ne nous jette point dans cette difpute vulgaire fur les différens degrés de bienveillance ou d'amour-propre, qui déterminent les actions humaines : difpute qui fuivant toute apparence ne fe terminera jamais, tant parce que ceux qui ont pris un parti ne font point aifés à ramener, que parce que les faits que l'on peut alléguer pour ou contre, font fi épars, fi incertains

& ſujets à tant d'interprétations différentes, qu'il eſt impoſſible de les comparer, ou d'en rien conclure. Il ſuffit que l'on nous accorde une choſe qui ne peut être conteſtée ſans la plus grande abſurdité, c'eſt que nous éprouvons au dedans de nous-mêmes de la bienveillance, quelque légere qu'elle ſoit, & que nous nous ſentons quelques étincelles d'amitié pour le genre humain ; il entre dans notre compoſition quelque choſe du caractere de la tourterelle, quoique allié avec celui du loup & du ſerpent. Que l'on ſuppoſe ces ſentimens auſſi foibles qu'on voudra, qu'on les diſe à peine aſſez forts pour nous faire remuer la main ou le doigt, ils ne laiſſeront pas de déterminer les diſpoſitions de notre ame, & lorſque toutes choſes ſeront d'ailleurs égales, dans les cas où nous n'aurons ni paſſion ni préjugé, ils nous feront donner la préférence à ce qui eſt utile à l'humanité ſur ce qui lui eſt nuiſible. Ici la diſtinction morale commence ; il naît un ſentiment général de blâme ou d'approbation ; il ſe forme un penchant, quoique foible vers les objets qui pro-

duifent l'un de ces fentimens, & une averfion proportionnée pour ceux qui produifent l'autre. Ceux qui foutiennent avec tant d'opiniâtreté que c'eft l'amour-propre qui prévaut dans toutes nos actions, n'auront pas lieu de fe fcandalifer, fi on leur dit que le fentiment des vertus premieres eft foible; au contraire ils doivent être difpofés à embraffer cette opinion préférablement à toute autre, & leur génie, qui paroît moins dépravé que fatirique, doit naturellement combiner l'un & l'autre de ces fyftêmes, qui ont réellement entre eux une liaifon très-grande & indiffoluble.

L'avarice, l'ambition, la vanité & toutes les paffions, que le commun regarde improprement comme les effets de l'amour-propre, ne font point pris dans notre fyftême pour la caufe du fentiment moral; non que ces paffions foient trop foibles, mais parce qu'elles ne tendent point directement à fatisfaire l'amour-propre. L'idée du terme *moral* renferme un fentiment commun à tous les hommes: il faut qu'ils approuvent un objet généralement, & que chaque homme

ou du moins le plus grand nombre s'accordent dans l'opinion & dans le jugement qu'ils en portent. Il faut encore que ce sentiment soit assez universel pour s'étendre à toute l'humanité, & qu'il rende les actions ou la conduite des hommes même les plus éloignés de nous, estimables ou blâmables à nos yeux, selon qu'elles sont conformes ou opposées à la regle de justice qui est établie. Or ces deux circonstances ne se trouvent que dans le principe de l'humanité sur lequel notre systême est fondé; les autres passions excitent bien dans tous les cœurs des sentimens très-forts de desir ou d'aversion, d'affection ou de haine, mais ces sentimens ne sont point assez universels, pour que l'on puisse fonder sur eux un systême général, qui rende raison de l'approbation & du blâme que nous donnons aux actions.

Lorsque quelqu'un appelle un homme son *ennemi*, son *rival*, son *adversaire*, son *antagoniste*, on sent qu'il parle le langage de l'amour-propre, & qu'il exprime des sentimens qui lui sont personnels, & causés par sa situation ou par des circonstances parti-

culieres ; mais lorſqu'il donne à ce même homme les épithetes de *vicieux*, d'*odieux*, de *dépravé*, on ſent tout de ſuite qu'il parle un autre langage & qu'il exprime des ſentimens qu'il veut faire partager à ceux qui l'écoutent ; il faut donc pour lors qu'il quitte ſa poſition perſonnelle, & qu'il choiſiſſe un point de vue qui lui ſoit commun avec tous les autres ; il faut qu'il mette en mouvement quelque reſſort univerſel de la nature humaine, & qu'il touche une corde qui ſoit à l'uniſſon de tous les cœurs ; ainſi s'il a envie de faire voir que cet homme a des qualités qui tendent au malheur de la ſociété, il choiſira cette circonſtance comme un point de vue commun, il touchera le principe de l'humanité ſur lequel tous les hommes ſont d'accord entre eux. Tant que le cœur de l'homme ſera tel qu'il eſt, il ne ſera jamais totalement indifférent au bien-être de l'humanité, & il ne ſera point entiérement inſenſible au but où tendent les actions & les mœurs ; & quoiqu'on ne regarde peut-être pas cet amour de l'humanité, comme une paſſion auſſi forte que la

vanité ou que l'ambition, comme il eſt commun à tous les hommes, il doit être le fondement de la morale, ou de tout ſyſtême général ſur les mœurs & les actions humaines. L'ambition d'un homme n'eſt point celle d'un autre, le même ſuccès & le même objet ne les contenteront pas tous deux; mais l'humanité d'un homme eſt celle de tous les autres, & le même objet excite ce ſentiment dans tous les hommes.

Cependant les ſentimens qui naiſſent de l'humanité ſont non ſeulement les mêmes dans tous les hommes, & produiſent la même approbation ou le même blâme, mais ils regardent encore tout le genre humain; en ſorte qu'il n'y a perſonne dont la conduite ou le caractere ne devienne par leur moyen, un ſujet de louange ou de cenſure pour les autres. Il n'en eſt pas ainſi des deux autres paſſions de l'amour-propre, dont nous venons de parler: elles produiſent dans chaque individu des ſentimens tout différens, ſuivant ſa poſition particuliere, ſans aucun égard ni ménagement pour le reſte des hommes. Quiconque a beaucoup d'at-

tentions & d'estime pour moi, flatte ma vanité; quiconque me marque du mépris, me mortifie & me déplaît : mais comme la sphere de mes connoissances est très-bornée, il n'y aura qu'un petit nombre de personnes à partager cette passion, & à exciter par elle mon affection ou mon aversion. Mais si vous avez à peindre une puissance tyrannique, insolente & barbare dans tel pays ou tel âge du monde que vous voudrez, aussi-tôt je songe aux suites fâcheuses, aux effets terribles de cette tyrannie, & je suis saisi d'horreur & d'indignation. Il n'est point de caractere assez étranger pour moi, qui sous ce point de vue puisse m'être entiérement indifférent. Une qualité avantageuse à la société, ou seulement à la personne qui la possede, sera toujours préférée; ainsi toute qualité ou action qui concerne l'humanité entiere, doit par-là être placée dans une classe, ou désignée par une dénomination qui exprime la censure ou l'approbation générale.

Que pouvons-nous donc demander de plus, pour distinguer les sentimens de l'humanité, de ceux de la passion? Voilà une raison plau-

ſible & ſatisfaiſante pourquoi les uns plutôt que les autres ſont la baſe de la morale : toute conduite, qui m'affecte agréablement par un ſentiment d'humanité, emporte les ſuffrages de tous les hommes, parce qu'elle fait ſur eux la même ſenſation ; mais ce qui ſatisfait mon avarice ou mon ambition ne plaît qu'à ces paſſions qui ſont en moi & ne flatte point l'avarice, ni l'ambition du reſte des hommes. Perſonne ne peut faire une action qui tende au bien, qu'elle ne ſoit agréable à mon humanité, quelque peu de liaiſon qu'il y ait entre moi & cet autre individu ; mais tout homme qui ſera aſſez loin de moi pour ne pouvoir ni ſervir, ni traverſer mes vues ambitieuſes ou mon avidité inſatiable, ſera un objet indifférent pour ces paſſions. La différente eſpece de ces ſentimens une fois reconnue auſſi évidente qu'elle l'eſt, il faut que le langage s'y accommode, & l'on eſt obligé d'inventer des termes propres à exprimer ces ſentimens univerſels d'approbation ou de blâme qui naiſſent de l'humanité, c'eſt-à-dire des vues de l'utilité générale & de ſon contraire. Alors on diſtingue *le*

vice & *la vertu*, alors on se fait une idée de la morale, on se forme des notions générales des actions, on attend des hommes telle conduite dans telles positions, on prononce qu'une action est conforme à la regle abstraite que nous nous sommes faite, & qu'une autre la contredit, & les mouvemens particuliers de l'amour-propre sont souvent étouffés, ou modérés par ces principes universels (1).

---

(1) Il paroît constaté par la raison & par l'expérience qu'un sauvage grossier & barbare regle principalement son amour & sa haine sur les idées d'utilité & d'injure particulieres. Il n'a que de très-foibles notions d'un systême ou d'une regle générale de conduite. Il hait de tout son cœur l'homme qui se trouve vis-à-vis de lui dans un combat, non-seulement pour le moment présent, ce qui est inévitable, mais même pour toujours; sa haine n'est satisfaite que lorsque sa vengeance l'a porté aux plus cruels excès. Nous, au contraire, qui sommes accoutumés à vivre en société, qui donnons plus d'étendue à nos réflexions, nous considérons que cet homme sert sa partie, & la société dont il est membre; que nous en ferions tout autant à sa place; qu'en général la société est fondée sur ces maximes; ainsi par ces suppositions & ces vues nous modérons jusques à un certain point, la violence de nos passions particulieres; & quoique la plus grande partie de notre amitié ou de notre aversion

L'exemple

L'exemple des émeutes populaires, des séditions, des révoltes, des factions, des terreurs paniques & de toutes les passions qui sont le partage de la multitude, nous apprend combien l'esprit de parti contribue à allumer & à entretenir les passions des hommes; nous voyons souvent que les cabales les plus opiniâtres sont excitées par les causes les moins considérables & les plus frivoles. Solon, quoique peut-être législateur injuste, n'étoit point trop cruel de punir ceux qui ne prenoient aucun parti dans les guerres civiles. Je crois, moi, que peu de gens encoureroient, en pareil cas, la peine de-

continue à se régler sur des vues personnelles d'intérêt, nous ne laissons pas de rendre hommage aux regles générales qu'il est d'usage de respecter; c'est ce que nous faisons lorsque nous cherchons à rendre odieuse la conduite de notre ennemi, en lui imputant de la méchanceté ou de l'injustice, par-là nous donnons un libre cours à celles de nos passions qui naissent de l'amour-propre ou de l'intérêt particulier; lorsque le cœur est rempli de fureur, jamais il ne manque de prétextes de cette nature, ils sont quelquefois aussi frivoles & aussi ridicules que ceux qu'Horace met en usage, lorsqu'ayant été sur le point d'être écrasé par la chûte d'un arbre, il accuse de parricide celui qui l'avoit planté.

cernée par la loi, si leur penchant & leurs discours suffisoient pour les faire absoudre. Car quel est l'amour-propre assez fort, ou la philosophie assez insensible pour réfroidir un homme au point d'être alors d'une indifférence totale ? Il faut être fort au-dessus ou fort au-dessous de l'humanité, pour ne point entrer dans une conspiration générale. Est-il donc surprenant que les sentimens moraux aient tant d'influence sur les mœurs, quoiqu'ils partent de ressorts qui semblent, au premier coup-d'œil, foibles & incapables de produire de si grands effets ? Mais nous devons observer que ces principes sont universels dans la société. Ils forment, pour ainsi dire, la ligue du genre humain contre le vice & le désordre ses ennemis ; comme cet esprit de bienveillance est plus ou moins répandu parmi les hommes, quoique le même dans tous, il fait très-souvent la matiere de la conversation, il est entretenu par la société. C'est ainsi que le blâme & l'approbation sortent de l'état de léthargie, où ils resteroient probablement dans une nature isolée & grossiere ; souvent leur puissance est

ſupérieure à celle d'autres paſſions originairement plus fortes, mais comme celles-ci ſont particulieres & perſonnelles, elles cedent néceſſairement aux principes généraux de la ſociété & du bien public.

L'amour de la gloire & de la réputation eſt un autre reſſort de notre machine, qui donne beaucoup de force au ſentiment moral; c'eſt la paſſion des grandes ames, & c'eſt le premier mobile de leurs actions & de leurs entrepriſes. Curieux de nous faire un nom, & de nous acquérir de la réputation dans le monde, nous examinons ſouvent notre conduite, & nous conſidérons comment elle doit paroître aux yeux de ceux qui nous approchent, & qui en ſont les témoins. Cette habitude conſtante de veiller ſur nous-mêmes, tient en action tous les ſentimens d'équité & d'injuſtice, & fait que ceux qui penſent noblement, ont un certain reſpect pour eux-mêmes comme pour les autres, ce reſpect eſt le gardien le plus ſûr de toutes les vertus. Les plaiſirs propres de l'animalité perdent peu-à-peu leur prix, on s'efforce d'acquérir la beauté morale & intérieure, &

P 2

l'ame travaille à s'orner des perfections qui conviennent à l'être raisonnable.

Telle est l'idée que nous nous formons de la perfection morale ; voilà comment on peut expliquer la force d'un grand nombre de sympathies ; notre sentiment moral n'est lui-même en grande partie qu'une sensation de cette nature ; l'envie que nous avons de donner aux autres une idée favorable de notre mérite semble venir du soin que nous avons de nous faire prendre cette idée à nous-mêmes ; & pour y parvenir nous sommes forcés de régler nos jugemens incertains sur l'approbation d'autrui.

Mais pour concilier les choses, & pour écarter, s'il est possible, toute obscurité, supposons un moment que tous ces raisonnemens soient faux ; supposons que ce soit une erreur de rapporter, à des sentimens de sympathie & d'humanité, le plaisir que produisent des vues d'utilité ; avouons pour un moment qu'il faut trouver une autre cause du suffrage général que l'on accorde à tous les êtres, tant insensibles qu'animés & raisonnables, lorsque nous remarquons qu'ils

contribuent au bien commun de l'humanité. Quelque difficulté qu'il y ait à concevoir qu'une chose puisse être approuvée, parce qu'elle a pour fin un objet déterminé, mais totalement indifférent de lui-même ; passons par-dessus cette absurdité, & voyons quelles en seront les conséquences. La définition que nous avons donnée de la vertu, sera toujours la même; il faudra toujours avouer que toute qualité de l'esprit, qui sera utile ou agréable à la personne qui la possede ou aux autres, causera du plaisir à ceux qui en seront témoins, attirera leur estime, & recevra d'eux le nom de vertu ou de mérite. N'estime-t-on pas la justice, la fidélité, la droiture, l'honneur, la chasteté, &c. uniquement parce que ces qualités ont pour but le bien de la société ? N'est-ce pas-là où tendent l'humanité, la bienveillance, la douceur, la générosité, la reconnoissance, la modération, la tendresse, l'amitié & les autres vertus sociales ? Peut-on douter que l'industrie, la discrétion, la frugalité, l'ordre, la persévérance, la prévoyance, le jugement & une infinité d'autres qualités dont l'énu-

mération seroit trop longue ; peut-on douter, dis je, que le but où tendent ces vertus, c'est-à-dire l'avantage & l'intérêt de celui qui les possede, ne soit l'unique fondement de leur mérite ? Qui est-ce qui pourra nier qu'une ame, qui se maintient dans une sérénité constante, qui jouit d'une gaîté inaltérable, qui conserve toujours sa dignité & sa noblesse, qui répand des marques de sa bienfaisance sur tout ce qui l'environne, ne présente un spectacle plus agréable & plus touchant, qu'une ame abattue par la mélancolie, agitée par des inquiétudes, enflammée par la colere, ou qui languit par l'avilissement ? A l'égard des qualités agréables aux autres, elles parlent pour elles-mêmes, & il faut être bien malheureusement né pour n'avoir jamais été frappé des charmes de l'enjouement, de l'affabilité, de la modestie délicate, & des manieres prévenantes.

Je sens qu'il n'y a rien de moins philosophique que d'insister d'un ton dogmatique sur un sujet ; je sais que même le scepticisme le plus outré n'est pas plus propre à détruire les raisons les mieux établies. Je suis con-

vaincu que l'impudence & l'opiniâtreté sont les compagnes de l'erreur : les hommes qui s'égarent donnent un libre cours à la passion, sans rester jamais dans cet état de suspension raisonnable, qui peut seul les garantir des absurdités les plus grossieres. Cependant je suis obligé d'avouer que cette énumération jette tant de jour sur la matiere, qu'il n'y a point de vérité, de raisonnement & d'induction dont je me tienne, quant à présent, plus assuré que de celle-ci, savoir, que la vertu consiste dans l'utilité & le contentement que ces qualités apportent à la personne qui les possede, ou à ceux qui ont des liaisons avec elle. Mais lorsque je pense que l'on a mesuré & déterminé la grandeur & la figure de la terre, que l'on a expliqué les marées, que l'on a soumis les corps célestes à des loix constantes, que l'esprit est parvenu jusqu'à calculer l'infini, & que les hommes, malgré cela, ne laissent pas d'être toujours en dispute sur le fondement de leurs devoirs, cette bizarrerie étrange me fait retomber dans la défiance & dans le doute, & je soupçonne qu'une hypothese si naturelle,

si elle eût été vraie, eût été adoptée depuis long-tems avec le suffrage unanime du genre humain.

I I.

Après avoir rendu raison de l'approbation morale qui accompagne la vertu, il ne me reste plus qu'à examiner comment notre intérêt personnel nous invite à la pratiquer, nous verrons si tout homme qui a son bien-être à cœur, ne trouve pas son plus grand avantage dans sa fidélité aux devoirs de la morale; si cela peut être démontré d'après le systême que nous venons d'établir, nous aurons la satisfaction de penser que nous avons posé des principes non-seulement à l'épreuve du raisonnement, mais capables aussi de rendre les hommes meilleurs, de perfectionner en eux les vertus sociales, & de rectifier leurs idées de moralité. Quoique la vérité philosophique d'une proposition ne dépende pas essentiellement du bien qui en résulte pour la société, un homme ne laisseroit pas d'avoir mauvaise grace, s'il don-

noit un ſyſtême qui, quoique vrai, ſeroit pourtant, de ſon propre aveu, d'une pratique funeſte & dangereuſe. Pourquoi fouiller dans ces cloaques de la nature qui répandent l'infection autour d'eux? Pourquoi tirer la peſte des ſouterrains où elle eſt renfermée? On admirera la ſagacité de vos recherches, mais votre ſyſtême ſera déteſté; les hommes, s'ils ne peuvent réfuter vos idées, s'accorderont du moins à les enſévelir dans un oubli éternel. Les vérités pernicieuſes à la ſociété, s'il y en a de cette eſpece, doivent céder à des erreurs bonnes & ſalutaires.

Mais quelles vérités philoſophiques peuvent être plus utiles à la ſociété que celles qu'on vient d'expoſer? Elles repréſentent la vertu ſous ſes traits les plus aimables, avec ſes charmes les plus touchans, elles nous invitent à l'aborder avec confiance, familiarité, affection. Elle n'a plus les vêtemens lugubres dont la ſuperſtition & quelquefois la philoſophie la couvrent; elle eſt pleine de bonté, d'humanité, de bienveillance & d'affabilité; on voit même à ſa ſuite la gaieté

& une douce ivresse. Cette vertu ne nous parle point d'austérités superflues, de rigueurs outrées, de souffrances, ou de renoncement à soi-même ; elle nous déclare que son unique projet est de rendre ses disciples & tous les hommes contens, s'il est possible, & de faire leur félicité à chaque moment de leur existence ; jamais elle ne se refuse un plaisir que sur l'espoir d'en être amplement dédommagée dans un autre tems. La seule peine qu'elle exige est de calculer juste, & de donner la préférence au bonheur le plus grand ; si quelques hommes farouches, ennemis des plaisirs & de la joie, prétendent s'approcher d'elle, elle les rejette comme des hypocrites & des imposteurs, ou si elle les admet à sa cour, ils sont assis au dernier rang & parmi ses moindres favoris.

Mais quittons le style figuré. De bonne foi, comment se flatter de pouvoir engager les hommes à embrasser une pratique que l'on annonce comme pleine de rigueur & d'austérité ? Quelle morale peut se faire des sectateurs, si elle ne leur montre en détail que chaque individu est véritablement inté-

reſſé à ſuivre les devoirs qu'elle preſcrit? Or l'avantage particulier de notre théorie, c'eſt de fournir les moyens les plus propres pour parvenir à une fin ſi précieuſe.

Il ſeroit inutile de prouver que les vertus utiles ou agréables à celui qui les poſſede, ſont deſirables en vue de ſon propre intérêt; & les moraliſtes pourroient s'épargner la peine qu'ils ſe donnent pour en recommander la pratique. A quoi bon raſſembler cent argumens pour prouver que la tempérance eſt avantageuſe, & que l'excès des plaiſirs eſt nuiſible? ne voit-on pas que le nom d'excès en marque déja la malignité? Si l'uſage des liqueurs fortes ne nuiſoit pas davantage à la ſanté ou aux facultés de l'eſprit & du corps, que l'uſage de l'air & de l'eau, il ne ſeroit pas plus blâmable.

Il paroît tout auſſi inutile de faire voir que les qualités ſociales telles que l'eſprit, la politeſſe, la décence, ſont plus deſirables que leurs contraires. La vanité ſeule ſans autre conſidération eſt un motif ſuffiſant pour nous faire ſouhaiter ces perfections. Jamais homme n'a volontairement manqué

par ces endroits. Nos défauts en ce genre viennent tous d'une mauvaise éducation, de notre incapacité, ou d'un naturel dépravé & indomptable. Lequel aimeriez-vous mieux, ou que votre compagnie fût recherchée avec empressement, ou qu'on vous évitât par mépris ? Peut-on délibérer sur le choix ? Comme il n'y a point de vrai plaisir, s'il n'est partagé plus ou moins avec un certain nombre de personnes, de même aussi la société n'a point d'agrémens pour un homme qui sent que sa présence y est importune, & qui ne voit dans ceux qui l'entourent que des marques de dégoût & d'antipathie.

Pourquoi la grande communauté des hommes se régleroit-elle autrement que les cercles, ou les sociétés particulieres ? Pourquoi seroit-il plus douteux que les vertus étendues de l'humanité, telles que la générosité & la bienfaisance, soient moins désirables dans la vue de notre utilité personnelle & pour notre propre bonheur, que l'esprit ou la politesse ? Craignons-nous que ces affections sociales ne compromettent

plus immédiatement nos intérêts particuliers que les autres qualités, & qu'elles exigent de trop grands ſacrifices de notre part, ceux de notre honneur ou de nos biens? Si c'eſt-là notre idée, il faut que nous connoiſſions bien peu la nature des paſſions humaines, & que nous faſſions plus d'attention à des diſtinctions de mots, qu'à des différences réelles.

Quelque contrariété que l'on ſuppoſe communément entre les vertus ſociales & l'amour-propre, ces choſes ne ſont pas réellement plus oppoſées que l'amour-propre & l'ambition, que l'amour-propre & la vengeance, que l'amour-propre & la vanité. Il faut toujours qu'il y ait un penchant originel, de quelque genre qu'il ſoit, qui ſerve de baſe à l'amour-propre, & qui donne du goût pour les objets qu'il recherche; il n'y en a point de plus propre à produire cet effet que la bienveillance ou l'humanité. Les biens de la fortune doivent ſervir à quelque plaiſir, à l'un ou à l'autre indifféremment. L'avare, qui accumule ſon revenu & qui prête à uſure, emploie ſon argent à ſatisfaire ſa

cupidité; & il feroit difficile de prouver pourquoi un homme perdroit plus par une action généreufe que par toute autre forte de dépenfe, puifque le plus haut point où il puiffe atteindre par l'amour-propre le plus raffiné, eft de contenter quelqu'une de fes affections.

Si la vie fans paffion doit être infipide & fatigante, fuppofons qu'un homme, maître de fon fort à cet égard, délibere fur le genre de defir qu'il choifira pour en faire le fondement de fon bonheur; il obfervera que ces affections, lorfqu'elles ont été fatisfaites, donnent un plaifir proportionné à leur vivacité; mais outre cet avantage qui eft commun à toutes les affections, la fenfation immédiate de la bienveillance, de l'amitié & de l'humanité, eft douce, tendre & agréable, même indépendamment du fort ou des événemens de la vie. Ces vertus font accompagnées d'une fatisfaction intérieure & d'un fouvenir flatteur, elles nous mettent bien avec nous mêmes ainfi qu'avec les autres; le témoignage qu'on fe rend au fond du cœur, d'avoir rempli fes de-

voirs envers la société, eſt toujours délicieux. Les hommes marquent de la jalouſie des ſuccès de l'ambition ou de l'avarice; mais tant que nous marchons dans les ſentiers de la vertu, tant que nous nous occupons de vues utiles & d'actions généreuſes, nous ſommes aſſurés de leur bienveillance & de leurs éloges. Quelle autre paſſion raſſemblera les avantages multipliés d'un ſentiment agréable, d'un contentement intérieur & d'une bonne renommée? mais nous voyons que les hommes ſont par eux-mêmes aſſez convaincus de ces vérités. S'ils manquent aux devoirs de la ſociété, ce n'eſt pas qu'ils ne deſirent d'être généreux, humains & bienfaiſans, c'eſt qu'ils n'y ſont pas diſpoſés.

En traitant le vice avec la plus grande impartialité & avec le plus d'indulgence qu'il eſt poſſible, nous ſommes obligés de reconnoître qu'il n'y a jamais d'exemple où l'on puiſſe lui donner la moindre préférence ſur la vertu, même dans la vue de ſon propre intérêt; à moins que ce ne fût dans le cas de la juſtice, où en enviſageant les choſes

d'un certain côté, un homme paroîtroit peut-être perdre quelque chose par son intégrité. Quoique l'on soit forcé d'avouer que la société ne peut subsister si l'on n'a égard à la propriété, cependant par l'imperfection des choses humaines, un malhonnête homme, qui aura de l'esprit, pensera en de certaines circonstances qu'une injustice augmentera considérablement sa fortune, sans faire un tort considérable à la société universelle. En général la probité est la meilleure politique; cette regle peut bien souffrir des exceptions: mais autant qu'on en peut juger, la conduite la plus sage sera toujours d'observer le principe général, & de tirer parti de toutes les exceptions.

Je crois qu'on aura de la peine à trouver une réponse satisfaisante à ce raisonnement, s'il en exige une. Si le cœur ne se révolte point contre des maximes pernicieuses, s'il se familiarise sans répugnance avec des pensées injustes ou basses, il est certain qu'il a perdu un des plus puissans motifs de vertu; nous avons lieu d'attendre que sa conduite sera conforme à sa théorie. Mais

dans

dans les ames bien-nées il ſe trouve une antipathie trop forte contre la fraude & la perfidie, pour pouvoir être contrebalancée par des vues d'intérêt & de profit. La tranquillité intérieure, le témoignage d'une bonne conſcience, des mœurs ſans reproche, une vie pure & innocente ſont des choſes eſſentielles à notre bonheur : elles ſeront cheres à tout honnête homme qui en ſentira l'importance.

Un tel homme aura ſouvent le plaiſir de voir les fripons, malgré leur adreſſe, être dupes de leurs propres maximes; & tandis qu'ils cherchent à tromper en ſecret, il ſe préſente une occaſion délicate, ils ſont tentés, la nature eſt foible, elle ſuccombe, ils donnent dans un piége, d'où ils ne peuvent ſe tirer qu'en perdant leur réputation & la confiance de la ſociété. Mais leurs crimes euſſent-ils tout le ſuccès qu'ils deſirent, puſſent-ils être éternellement ignorés, l'honnête homme, avec une teinture légere de philoſophie, ou par des réflexions ſimples & les obſervations les plus communes, découvrira que les méchans ſont

au fond les plus grandes dupes, & qu'ils ont sacrifié le bonheur de jouir, du moins au dedans d'eux-mêmes, du plaisir d'être vertueux, pour acquérir des bagatelles de nulle valeur. Qu'il faut peu de chose pour satisfaire aux besoins de la nature ! Quelle comparaison y a-t-il entre les plaisirs de la société, de la conversation, de l'étude, de la santé même & des biens ordinaires de la nature, que l'on n'achete point à prix d'argent, & par dessus tout cela, de la satisfaction que donne le souvenir voluptueux de sa bonne conduite ; quelle comparaison, dis-je, y a-t-il entre ces choses & les vains amusemens que procurent le luxe & la dépense ? En vérité ces plaisirs naturels n'ont point de prix, pour deux raisons. Ils ne coûtent rien à acquérir & leur jouissance est au-dessus de tous les trésors.

ADDITION I.

Sur le Sentiment moral.

Si vous admettez le ſyſtême que je viens d'expoſer, il vous ſera aiſé de décider la queſtion que j'ai propoſée d'abord (1) au ſujet des principes généraux de la morale, & quoique nous ayions remis la déciſion de cette queſtion, de peur qu'elle ne nous jetât dans des ſpéculations compliquées, peu convenables à des diſcours moraux, nous pouvons maintenant la reprendre & examiner juſqu'à quel point la raiſon & le ſentiment entrent dans les déterminations morales.

En ſuppoſant que l'eſtime ou l'approbation morale eſt fondée principalement ſur l'utilité d'une qualité ou d'une action, il eſt évident que la raiſon doit influer beaucoup ſur toutes les déterminations de ce genre;

(1) Sect. I.

puisqu'il n'y a que cette faculté qui puisse nous faire envisager le but où elles tendent, & prévoir les conséquences avantageuses qu'elles peuvent avoir, soit pour la société, soit pour les personnes à qui elles appartiennent. Dans plusieurs circonstances ce point est délicat & difficile à discuter; il s'éleve des doutes, des intérêts opposés se croisent, & l'on est obligé de recourir à des spéculations subtiles, pour savoir de quel côté l'utilité doit faire pancher la balance. Ceci est vrai, sur-tout dans les questions qui roulent sur la justice; c'est l'effet que doit naturellement produire le genre d'utilité qui accompagne cette vertu (1). Si tous les exemples de justice étoient, comme ceux de la bienveillance, avantageux & utiles à la société, l'état de la question seroit plus clair & ne souffriroit gueres de difficultés. Mais il arrive quelquefois que certaines actions, quoique justes, conduisent immédiatement à des conséquences dangereuses, & comme

(1) *Voyez l'addition II.*

le bien public ne résulte que de l'observation de la regle générale & du concours, ou de la participation de plusieurs personnes à un même acte d'équité; l'affaire devient ici plus embarrassante & plus compliquée. Les différentes positions de la société, les suites imprévues d'une telle conduite, la diversité des intérêts que l'on se proposera; tout cela peut varier selon les occasions, être douteux & devenir sujet à un nombre infini de recherches & de discussions. L'objet des loix municipales est de résoudre toutes les questions relatives à la justice; les débats des jurisconsultes, les réflexions des politiques, les faits historiques & les actes publics ont le même objet pour but, & souvent il faut une grande sagacité, c'est-à-dire, beaucoup de raison & de jugement, pour saisir le point décisif au milieu des doutes compliqués que font naître des avantages moins clairement discutés ou tout-à-fait contraires.

Cependant, quoique la raison, quand elle est secondée & perfectionnée, nous suffise pour reconnoître si le but où tendent les actions & les qualités des hommes, est utile

ou pernicieux, ce n'eſt pas aſſez pour établir la moralité du blâme ou de l'approbation. L'utilité n'eſt que la tendance vers une certaine fin; ſi cette fin nous étoit totalement indifférente, nous ſentirions la même indifférence dans les moyens. Il faut donc ici un ſentiment plus développé pour nous faire préférer l'utile à une fin pernicieuſe : ce ſentiment ne peut être autre choſe qu'un penchant naturel pour le bien de l'humanité, & un reſſentiment douloureux de ſes malheurs, car ce ſont-là les deux buts oppoſés où conduiſent la vertu & le vice. Ainſi la raiſon montre la différence des ſuites que peuvent avoir les actions humaines, & l'humanité nous fait pancher en faveur de celles qui ſont utiles & bienfaiſantes.

Cette diſtinction entre les facultés de l'entendement & celles du ſentiment, eſt aiſée à expliquer d'après l'hypotheſe que nous avons établie; mais ſuppoſons un moment que cette hypotheſe ſoit fauſſe; dans ce cas, il en faudra chercher une autre qui ſatisfaſſe à cette difficulté, & j'oſe aſſurer que jamais on n'en trouvera, tant que l'on regardera la

raiſon ſeule comme la baſe de la morale : pour s'en convaincre, il ſera à propos de bien approfondir les cinq conſidérations ſuivantes.

1. Il ſe peut qu'une fauſſe hypotheſe conſerve quelque apparence de vérité, tant qu'elle ſe borne à des généralités, tant qu'elle ſe ſert de termes indéfinis, & tant qu'elle donne des comparaiſons au lieu de faits. C'eſt ce qu'on peut remarquer particuliérement dans cette eſpece de philoſophie, qui attribue à la raiſon ſeule le droit de faire les diſtinctions morales, ſans que le ſentiment y mette rien du ſien. Il eſt impoſſible de citer un exemple qui rende un tel ſyſtême intelligible, quelque étalage qu'on en puiſſe faire dans des diſcours vagues & des déclamations générales. Examinons, par exemple, le crime d'ingratitude. Il a lieu lorſque nous voyons d'un côté la meilleure intention du monde, annoncée par des offres obligeantes, confirmée par des ſervices multipliés rendus, & de l'autre un retour de mauvaiſe volonté ou d'indifférence, ſuivie de mauvais offices, ou au moins de négligence ; peſez

toutes ces circonstances ; examinez, par la seule raison, en quoi consiste le démérite ou le blâme, jamais vous ne pourrez le déterminer.

La raison juge du fait & de ses rapports ; cherchez donc d'abord quel est le fait que vous appellez *crime*, montrez-nous le dans toutes ses circonstances. Déterminez le tems de son existence, définissez son essence ou sa nature, sondez la faculté ou le sens auquel il se découvre. Il réside dans l'ame de l'ingrat ; il faut donc qu'il le sente au-dedans de lui-même ; mais il ne s'y trouve rien qu'une intention méchante ou une indifférence totale ; vous ne pouvez pas dire que ces dispositions soient toujours criminelles par elles-mêmes ; elles ne le sont que lorsqu'elles ont pour objet des personnes qui nous ont antérieurement marqué de la bienveillance ; avouons en conséquence que le crime d'ingratitude n'est point un fait individuel, mais qu'il naît d'une complication de circonstances, qui, présentées au spectateur, excitent le sentiment du blâme par la constitution ou la disposition particuliere de son ame.

C'eſt mal repréſenter le crime, direz-vous. Il ne conſiſte point dans un fait particulier dont la raiſon nous aſſure la réalité, mais il conſiſte dans de certaines relations morales que la raiſon indique, de la même façon qu'elle nous fait découvrir des vérités en algebre & en géométrie. Mais je demanderai qu'eſt-ce que les relations dont vous me parlez ? Dans l'exemple que nous avons à examiner, je vois d'abord de la bonne volonté & de bons offices dans une perſonne, je vois enſuite un méchant vouloir & de mauvais offices dans une autre. Entre ces deux perſonnes il n'y a qu'une relation de contrariété; eſt-ce dans ce rapport que conſiſte le crime ? Mais ſuppoſons qu'une perſonne me voulût du mal & me deſſervît, tandis que moi je ſerois indifférent à ſon égard, ou que je la ſervirois en toute occaſion, il y aura entre nous la même relation de contrariété, cependant ſouvent ma conduite pourra être très-louable. On a donc beau ſe mettre l'eſprit à la torture, jamais on ne pourra établir la moralité ſur des rapports ou relations; il faut avoir recours aux déciſions du ſentiment.

Lorſque vous me dites que deux & trois ſont égaux à la moitié de dix. Je conçois parfaitement ce rapport d'égalité. Je comprends que ſi dix étoient partagés en deux nombres égaux, ou dont l'un auroit autant d'unités que l'autre, & ſi l'un de ces nombres étoit comparé deux joints à trois, il contiendroit autant d'unités que le nombre composé: mais ſi vous tirez de-là une comparaiſon que vous appliquiez aux relations morales, j'avoue que je ne pourrai plus vous entendre. Une action morale, un crime tel que l'ingratitude, eſt un objet compliqué; la morale conſiſte-t-elle dans la relation mutuelle de ſes parties? Comment & par quelle raiſon cela arrive-t-il? Déterminez cette relation, développez davantage votre raiſonnement, & vous en ſentirez la fauſſeté.

Vous inſiſtez & vous dites: le moral de nos actions eſt fondé ſur leur rapport avec la regle du juſte, & on les appelle bonnes ou mauvaiſes, ſuivant qu'elles ſont conformes ou contraires à cette regle. Qu'eſt-ce que l'on entend par cette regle? En quoi

confiſte-t-elle? Comment eſt-elle déterminée? C'eſt par la raiſon, direz-vous, qui découvre le rapport moral des actions. Ainſi les relations morales ſont déterminées par la comparaiſon qu'on fait des actions avec une regle, & cette regle eſt déterminée par la conſidération des relations morales des objets. Cela ne fait-il pas un beau raiſonnement ?

Fort bien, ajoutez-vous, voilà de la métaphyſique ! Cela ſuffit ſans doute, il n'en faut pas davantage pour donner une forte préſomption de fauſſeté. Oui, dirai-je à mon tour, il eſt certain que voilà de la métaphyſique, mais elle eſt toute de votre côté; c'eſt vous qui ſoutenez un ſyſtême abſtrait, que l'on ne peut jamais rendre intelligible, & qui ne peut être éclairci par aucun exemple. Au contraire ma théorie eſt ſimple, elle m'apprend que la moralité eſt déterminée par le ſentiment. Je définis la vertu : *toute action ou qualité de l'ame qui excite un ſentiment de plaiſir & d'approbation dans ceux qui en ſont témoins.* Et le vice eſt le contraire. On examine enſuite un fait ſimple : ſavoir, quelles

ſont les actions qui produiſent cet effet; on conſidere toutes les circonſtances dans leſquelles ces actions plaiſent, & de-là on cherche recueillir quelques obſervations générales relatives à ces ſentimens. Si c'eſt-là ce que vous appellez de la métaphyſique, ſi vous y trouvez quelque choſe d'abſtrait, vous n'avez qu'à conclure que votre eſprit n'eſt point propre à l'étude de la morale.

2. Lorſqu'un homme, dans quelque tems que ce ſoit, délibere ſur ſa propre conduite, & examine ſi, par exemple, dans une certaine occurrence il doit préférer d'aſſiſter ſon frere ou ſon bienfaiteur, il faut qu'il conſidere ces rapports différens, & qu'il les compare avec les circonſtances & la ſituation des perſonnes, pour décider quel eſt le devoir & l'obligation la plus forte. Pour déterminer la proportion des lignes dans un triangle quelconque, il eſt néceſſaire d'examiner la nature de cette figure & le rapport qui ſe trouve entre ſes différentes parties. S'il y a une reſſemblance apparente dans ces deux cas, j'y trouve au fonds une différence très-grande. Un raiſonneur ſpéculatif, qui

médite ſur des triangles ou ſur des cercles, conſidere les rapports connus des parties proportionnelles de ces figures, & de-là il en infere quelque rapport inconnu qui dépend des premiers; mais dans les délibérations morales nous ſommes obligés de connoître d'avance les objets & les relations qu'ils ont entre eux. Ce n'eſt que ſur la comparaiſon de toutes ces choſes que nous faiſons un choix, & que nous fixons notre approbation. Il ne s'agit point d'aſſurer un nouveau fait, de découvrir un nouveau rapport; on ſuppoſe que nous avons déja tout ſous les yeux, avant de nous mettre en état de porter aucun jugement ou de blâme ou d'approbation. Si nous ignorons encore quelque circonſtance eſſentielle, ou ſi nous n'avons à ce ſujet qu'une préſomption légere, nous devons commencer par nous en aſſurer. C'eſt à cette recherche qu'il faut appliquer les forces de notre eſprit, & ſuſpendre pour un tems tout ſentiment ou toute déciſion morale. Tant que nous ne ſavons pas ſi un homme a été l'agreſſeur, comment pouvons-nous décider ſi celui qui l'a tué eſt criminel

ou non ? Mais lorſque chaque circonſtance & chaque rapport ſont connus, l'entendement n'a plus rien à faire, & il n'a plus d'objet qui l'occupe. L'approbation ou le blâme qui ſuivent n'appartiennent point à l'entendement, mais au cœur ; il ne s'agit plus d'une propoſition ou d'une affirmation ſpéculative, il s'agit d'une ſenſation active ou d'un ſentiment. Telle eſt la progreſſion de notre eſprit : nous connoiſſons pluſieurs circonſtances & quelques relations. Elles nous aident à en découvrir de nouvelles que nous ne connoiſſons pas. C'eſt ainſi que l'entendement opere ; au-lieu que dans les déciſions morales, il faut que les circonſtances & les rapports ſoient connus d'avance. L'ame, en contemplant l'objet total, éprouve une nouvelle impreſſion d'affection ou de dégoût, d'eſtime ou de mépris, d'approbation ou de blâme.

De-là vient la grande différence qui ſe trouve entre une erreur de fait ou une erreur de droit ; & voilà pourquoi l'une eſt coupable & l'autre ne l'eſt point. Lorſque Œdipe tua Laïus, il ignoroit le rapport

qui étoit entre eux deux, & d'après des circonstances innocentes & involontaires, il se forma des opinions erronées sur l'action qu'il avoit commise; mais lorsque Néron fit mourir Agrippine, il connoissoit déja & long-tems avant toutes les relations qui étoient entre elle & lui, avec toutes les circonstances de cette action féroce; mais les motifs de vengeance, de crainte, d'intérêt, l'emporterent dans son cœur barbare sur les sentimens du devoir & de l'humanité; si nous marquons pour ce monstre une horreur qu'il ne ressentit pas lui-même, parce qu'il fut bientôt l'étouffer; ce n'est pas que nous appercevions aucun rapport qu'il ignorât, c'est que la bonté de notre cœur nous fait éprouver des sentimens contre lesquels il étoit endurci par la flatterie & par l'habitude du crime. C'est donc dans ces sentimens, & non dans la découverte d'aucun rapport, que consistent toutes les déterminations morales. Avant que de rien décider en ce genre, il faut que nous ayions une notion sûre & distincte de l'objet, ou de l'action & de ses dépendances; alors il ne reste plus rien à faire

de notre côté, que d'éprouver un ſentiment de blâme ou d'approbation, d'après lequel nous décidons ſi une action eſt criminelle ou vertueuſe.

3. Cette doctrine deviendra encore plus évidente, ſi nous comparons la beauté morale avec la beauté naturelle, qui lui reſſemble ſi bien à tant d'égards. C'eſt de la proportion, du rapport, & de l'arrangement des parties que dépend toute beauté phyſique; mais il ſeroit abſurde de vouloir pour cela que la perception de la beauté, telle que celle de la vérité dans les problêmes de géométrie, conſiſtât entiérement dans la perception des rapports, & fût l'ouvrage de l'entendement ſeul, ou des facultés intellectuelles. Dans toutes les ſciences notre eſprit, d'après les rapports connus, cherche ceux qu'il ignore; mais dans toutes les déciſions du goût, ou à l'égard de la beauté extérieure, nous avons déja tous les rapports ſous nos yeux, & de-là nous paſſons à un ſentiment de complaiſance ou de dégoût, ſuivant la nature de l'objet & la diſpoſition de nos organes.

Euclide

Euclide a parfaitement expliqué toutes les propriétés du cercle, mais dans aucune de ses propositions il n'a parlé de sa beauté; la raison en est simple; la beauté n'est point une qualité du cercle, elle ne réside point dans aucune portion d'une ligne dont tous les points sont également distans d'un centre commun; c'est uniquement l'impression que fait une telle figure sur notre esprit, dont la conformation particuliere le rend susceptible de ces sentimens; c'est en vain que vous l'iriez chercher à l'aide des sens ou des raisonnemens mathématiques dans le cercle ou dans ses propriétés.

Ecoutez Palladio & Perrault vous expliquer toutes les parties & les proportions de la colonne, ils vous parleront de la corniche, de la frise, de la base, de l'entablement, de l'architrave, &c. Ils vous dessineront chaque partie, ils vous indiqueront la place que chacune d'elles doit occuper; mais si vous leur demandiez en quoi consiste leur beauté, ils vous répondroient, sur le champ, que la beauté n'est point dans aucune des parties de la colonne, mais qu'elle résulte du

tout, lorſque l'enſemble eſt préſenté à un homme intelligent & ſuſceptible de ſenſations délicates. Juſqu'à ce qu'il vienne un ſpectateur de cette eſpece, il n'y aura qu'une figure qui aura certaines dimenſions, ou des proportions qui lui ſont propres; l'élégante beauté de ces choſes naîtra du ſentiment de plaiſir que l'homme de goût éprouvera en les voyant.

Ecoutez encore Cicéron, lorſqu'il peint les crimes de Verrès ou de Catilina; vous ſerez obligé de convenir que la turpitude morale réſulte pareillement de la contemplation d'un tout; pourvu qu'il ſoit apperçu par des organes qui aient la fineſſe & la ſenſibilité requiſe. L'orateur vous peint d'un côté la fureur, l'inſolence & la barbarie, de l'autre, vous voyez la douceur & la ſouffrance, la douleur & l'innocence; mais ſi vous ne ſentez ni indignation ni pitié à la vue de ces tableaux frappans, où toutes les circonſtances ſont ſi vivement exprimées; ce ſeroit en vain que vous lui demanderiez en quoi conſiſtent les crimes & les ſcélérateſſes contre qui ſon éloquence déclame avec

tant de véhémence, en quel tems & à quel sujet le crime a commencé d'exister, ce qu'il est devenu peu de tems après, lorsque toutes les dispositions & les pensées des acteurs ont été ou changées ou anéanties; il ne vous donnera point de réponse satisfaisante sur toutes ces questions abstraites de morale, & nous serons obligés à la fin d'avouer que le crime moral n'est point un fait ni un rapport qui puisse être l'objet de l'entendement, mais qu'il vient d'un sentiment d'horreur, que la constitution interne de la nature humaine, nous force d'éprouver à la vue de la perfidie ou de la cruauté.

4. Les êtres inanimés peuvent avoir les uns avec les autres les mêmes relations que nous voyons dans les agens moraux, cependant les premiers ne peuvent être des objets d'amour ou de haine, ni par conséquent être capables de mérite ou de démérite. Un jeune rejeton qui fait périr l'arbre dont il est sorti est dans le même cas de Néron quand il fit mourir Agrippine, & si la morale consistoit dans des rapports abstraits, ce rejeton seroit tout aussi criminel que lui.

5. Il paroît évident que la fin ultérieure des actions humaines ne peut jamais être expliquée par la raison. Elles se reglent entiérement sur les sentimens & les affections de l'humanité, sans dépendre en aucune façon des facultés intellectuelles. Demandez à un homme *pourquoi il fait de l'exercice ; c'est*, dira-t-il, *pour sa santé*, si vous lui demandez *pourquoi il desire la santé ;* il vous répondra sur le champ que c'est *parce que la maladie est un état douloureux* : si vous poussez plus loin vos questions, & que vous lui demandiez *pourquoi il hait la douleur*, il est impossible qu'il vous réponde ; c'est - là la raison définitive, & jamais on ne rapporte rien à un autre objet.

Peut-être que sur votre seconde question, *pourquoi il desire la santé*, il pourra vous répondre *qu'elle est nécessaire pour sa profession ;* si vous demandez *pourquoi il est inquiet sur ce sujet*, il vous dira que *c'est parce qu'il veut gagner de l'argent ;* demandez-lui *pourquoi ; parce que l'argent est le grand mobile de tous les plaisirs*, vous dira-

t-il. Ce seroit une absurdité que de faire des questions au-delà ; il est impossible qu'il y ait une progression jusqu'à l'infini, & qu'une chose soit toujours la raison qui en fait desirer une autre. Il faut qu'il y ait des choses desirables pour l'amour d'elles-mêmes, & par la conformité immédiate qu'elles ont avec les sentimens & les affections des hommes.

Comme la vertu est une derniere fin, & comme elle est desirable pour l'amour d'elle-même, sans vue même de récompense, & uniquement pour la satisfaction immédiate qu'elle donne, il faut qu'il y ait en nous quelque sentiment qu'elle excite, il faut qu'il y ait un sens, un tact ou un goût intérieur, quelque nom qu'on lui donne, qui distingue le bien & le mal moral, & qui embrasse l'un & rejette l'autre.

Ainsi l'on voit qu'il est aisé de marquer les bornes & les fonctions de la raison & du goût. La raison nous donne la connoissance du vrai & du faux ; le goût nous donne le sentiment de ce qui est beau & de ce qui est difforme, de la vertu & du vice. L'une

nous montre les objets tels qu'ils ſont, & cela indépendamment de la volonté de l'être ſuprême ; l'autre, ayant pour baſe la conformation interne, & l'organiſation des animaux, on ne peut lui aſſigner d'autre principe que cette volonté ſuprême, qui a donné à chaque être la nature qui lui eſt propre, & qui a fixé les différentes claſſes & les différens ordres des êtres.

ADDITION II.

Nouvelles conſidérations ſur la Juſtice.

On ſe propoſe dans cette addition d'expliquer d'une façon plus détaillée l'origine & la nature de la juſtice, & de faire voir quelques points particuliers dans leſquels cette vertu differe des autres.

Les vertus ſociales, telles que l'humanité & la bienveillance, déploient leur influence par un penchant immédiat ou par un inſtinct direct qui a principalement en vue l'objet ſimple qui excite les affections de

l'ame. Il ne renferme ni le ſyſtême réfléchi, ni les conſéquences qui réſultent du concours de l'imitation ou de l'exemple des autres. Un pere ou une mere volent au ſecours de leur enfant, alors ils ſont transportés par la ſympathie qui les anime. Cette pitié innée ne leur laiſſe pas le temps de réfléchir aux ſentimens ou à la conduite du reſte des hommes en pareille circonſtance. Un homme généreux ſaiſit avec joie l'occaſion de ſervir ſon ami, parce qu'alors il ſe ſent lui-même déterminé par un vif ſentiment de bonté qui le domine; il ne ſe ſoucie point d'examiner s'il y eut jamais dans l'univers une perſonne animée d'un ſi noble motif ou s'il s'en trouvera par la ſuite qui en éprouve l'influence. Dans toutes ces occaſions les paſſions ſociales n'ont en vue qu'un ſeul objet individuel, & ne s'occupent que de la ſûreté & du bonheur de la perſonne qu'on aime ou qu'on eſtime; cela ſuffit, & comme le bien qui réſulte de la puiſſance favorable de ces affections eſt parfait & entier, il excite de même le ſentiment moral de l'approbation, ſans réflexion ſur les con-

ſéquences, ou ſans étendre ſes vues ſur le concours ou l'imitation des autres membres de la ſociété. Au contraire ſi l'ami généreux ou le citoyen déſintéreſſé étoit ſeul à donner des marques de la bonté de ſon cœur, cela le rendroit encore plus eſtimable à nos yeux; ce mérite de la rareté & de la nouveauté rehauſſeroit le prix de ſes vertus.

Il n'en eſt point de même des vertus ſociales de juſtice & de fidélité; elles ſont très-utiles ou même abſolument néceſſaires pour le bien-être de la ſociété, mais l'avantage qui en réſulte n'eſt point la conſéquence de chaque acte individuel, il vient du ſyſtême entier dans lequel on fait entrer toute la ſociété, ou du moins la plus grande partie du genre humain. L'ordre & la tranquillité publique accompagnent la juſtice, c'eſt-à-dire, l'attention générale de tous les individus à ne point envahir les poſſeſſions des autres. Mais des égards particuliers pour le droit d'un citoyen peuvent avoir des ſuites fâcheuſes. Souvent alors le réſultat des différens actes eſt directement oppoſé à celui du ſyſtême total des actions; il peut très-

bien se faire que le premier soit extrêmement nuisible, tandis que le dernier sera utile au suprême degré. Les richesses, qu'un méchant homme hérite de ses peres, peuvent être dans ses mains des instrumens dangereux. Il est des circonstances où le droit de succession aura des conséquences fâcheuses. La pratique générale de la regle fait son avantage; & il suffit qu'elle compense tous les maux & les inconvéniens qui peuvent venir des différens caracteres des hommes & des situations particulieres.

Cyrus, jeune encore & sans expérience, lorsqu'il adjugea un habit long à un jeune homme d'une grande taille & un habit court à un jeune garçon plus petit, ne consulta que la circonstance présente & la convenance actuelle, mais son gouverneur lui fit envisager des conséquences plus éloignées, & prit de-là occasion de faire voir à son éleve qu'il faut que les regles soient inflexibles pour maintenir l'ordre & la paix dans la société.

Le bonheur ou la prospérité du genre humain, qui résulte de la bienveillance &

de ses différentes branches, peut être comparé à un mur bâti par plusieurs mains, il s'éleve à mesure qu'on y met de nouvelles pierres & il s'accroît à proportion du travail & de l'activité de chaque ouvrier. L'avantage, qui naît de la justice & des vertus qui lui appartiennent, est comme une voûte, dans laquelle chaque pierre tomberoit par son propre poids, si elle n'étoit soutenue par les autres. Ici l'ensemble ne se soutient que par le support mutuel que se prêtent les parties correspondantes.

Les loix naturelles qui reglent la propriété comme les loix civiles sont toutes générales. Elles n'envisagent que les circonstances essentielles, sans avoir égard aux caracteres, aux situations, aux liaisons des personnes, ni aux conséquences particulieres qui peuvent résulter de la disposition de ces loix dans chaque cas singulier qui se présente; elles ne font point difficulté de priver un homme bienfaisant de tous ses biens, s'ils ont été acquis d'une maniere abusive, sans titres valables, & elles feront passer ces biens à un avare qui n'aime que

lui-même, & qui a déja entaſſé des tréſors immenſes dont il ne fait aucun uſage: l'utilité publique demande que la propriété ſoit réglée par des loix univerſelles & inflexibles; or quoique ces loix ne ſoient adoptées que parce qu'on les regarde comme les plus propres à procurer le bien général, il eſt impoſſible qu'elles préviennent les torts particuliers ou qu'elles ayent des conſéquences favorables dans chaque circonſtance; il ſuffit que le plan général ſoit néceſſaire pour le maintien de la ſociété civile, & que dans ces loix l'utilité l'emporte de beaucoup ſur les inconvéniens. Les loix générales de l'univers, quoique faites par une ſageſſe infinie, n'excluent pas tout inconvénient dans chaque opération particuliere.

Quelques gens ont ſoutenu que toute juſtice étoit fondée ſur les conventions des hommes & venoit du choix volontaire, du conſentement, ou de l'accord unanime des hommes: ſi par convention l'on entend ici une promeſſe, qui eſt la ſignification la plus uſitée de ce mot, il n'y aura rien de

plus abſurde que cette propoſition. L'obſervation des promeſſes eſt elle-même une des parties les plus conſidérables de la juſtice, & aſſurément nous ne ſommes pas obligés de tenir ce que nous avons promis parce que nous avons promis de le tenir. Mais ſi par convention l'on entend un ſentiment de l'intérêt commun que tout homme éprouve au dedans de lui-même, qu'il remarque dans ſes ſemblables, & qui le porte à concourir avec les autres à un plan général, à un ſyſtême d'actions qui ait pour objet l'utilité publique, il faut convenir que dans ce ſens, la juſtice eſt fondée ſur les conventions humaines. En effet ſi l'on avoue, comme on eſt forcé de le faire, que les conſéquences particulieres d'un acte particulier de juſtice peuvent porter préjudice au général comme aux individus, il ſuit que chaque homme en pratiquant cette vertu doit enviſager le plan total ou le ſyſtême entier, & attendre de ſes ſemblables la même ſageſſe & la même conduite; ſi toutes ſes vues ſe bornoient aux conſéquences iſolées de chacune de ſes actions, ſa bienveillance &

ſon humanité auſſi-bien que ſon amour propre pourroient ſouvent lui faire tenir une conduite très-oppoſée à celle que preſcrivent le droit ſtrict & une juſtice rigoureuſe.

C'eſt ainſi que deux hommes font aller les rames d'un batteau par une convention réciproque, dans la vue de leur intérêt commun, ſans promeſſe ni contrat; ainſi l'or & l'argent ſont devenus les meſures de l'échange; ainſi l'introduction des mots & le langage tirent encore leur origine de l'accord & de la convention des hommes. Tout ce qui eſt avantageux à deux ou à pluſieurs perſonnes, lorſque chacune d'elles remplit ſes engagemens, & ce qui perd tous ſes avantages lorſqu'il n'y en a qu'une à les remplir, ne peut partir d'un autre principe; ſans cela aucune d'elles n'auroit une obligation réelle d'entrer dans ce plan de conduite (1).

(1) Cette théorie ſur l'origine de la propriété, & par conſéquent de la juſtice, eſt en général la même que celle qu'a Grotius a adoptée. Voici comment il s'exprime. *Hinc diſcimus, quæ fuerit cauſa, ob quam a primæva communione rerum primo mobilium, deinde & immobilium, diſceſſum eſt :*

Le mot *naturel* a une ſignification ſi vague, on lui donne tant de ſens différens qu'il paroît aſſez inutile d'examiner ſi la juſtice eſt naturelle ou non. Cette diſpute ſeroit peu importante. Si l'amour-propre, ſi la bienveillance ſont des qualités naturelles à l'homme; ſi la raiſon & la prévoyance lui ſont naturelles, on peut dire la même choſe de l'ordre, de la juſtice, de la fidélité, de la propriété, de la ſociété. L'inclination & les beſoins des hommes les portent à ſe réunir; le jugement & l'expérience leur ap-

---

nimirum quod cum non contenti homines veſci ſponte natis, antra habitare, corpore nudo agere, aut corticibus arborum ferarumve pellibus veſtito, vitæ genus exquiſitius delegiſſent, induſtria opus fuit, quam ſinguli rebus ſingulis adhiberent: quo minus autem fructus in commune conferrentur, primum obſtitit locorum, in quæ homines diſceſſerunt, diſtantia, deinde juſtitiæ & amoris defectus, per quæ fiebat, ut nec in labore, nec in conſumtione fructuum quæ debebat, æqualitas ſervaretur. Simul diſcimus, quo modo res in proprietatem iverint; non animi actu ſolo, neque enim ſcire alii poterant, quid alii ſuum eſſe vellent, ut eo abſtinerent, & idem velle plures poterant; ſed pacto quodam aut expreſſo, ut per diviſionem, aut tacito, ut per occupationem. Vide de Jure belli & pacis lib. II, cap. 2, §. 2, art. 4 & 5.

prennent que cette réunion est impraticable, tandis que chacun se gouverne à sa fantaisie & n'a aucun égard pour les possessions des autres. Ces réflexions suivent de près les passions qu'on éprouve : l'on observe presqu'aussi-tôt les mêmes passions & les mêmes réflexions dans les autres. Il est donc sûr & infaillible que ce sentiment d'équité a opéré à un certain point dans tous les âges & dans chaque individu de l'espece humaine. Dans un animal, qui a tant de sagacité, on doit regarder comme naturel un effet nécessaire de l'usage de ses facultés intellectuelles (1).

(1) Le *naturel* peut être opposé à ce qui est *insolite*, *merveilleux* ou *artificiel*. Dans les deux premieres significations, il n'est pas douteux que la justice & la propriété ne soient des choses naturelles, mais comme elles supposent de la raison, de la prévoyance, du dessein, une union & une association, peut être que l'on ne peut point à la rigueur leur appliquer la derniere signification. Si les hommes n'eussent point vécu en société jamais la propriété n'eût été connue, & jamais la justice & l'injustice n'eussent existé ; mais la raison & la prévoyance ont établi la société, qui ne subsisteroit pas sans elles. Les animaux d'un ordre inférieur, quand ils se rassemblent, sont guidés par un instinct qui leur tient lieu de raison. Au reste toutes ces choses ne sont que des disputes de mots.

Toutes les nations policées ont eu un ſoin particulier d'établir les loix de la propriété ſur des vues générales qui fuſſent également avantageuſes à tous les membres de la ſociété. Elles en ont fait la baſe des jugemens & des déciſions judicielles, proſcrivant toute ſorte de partialité ou de caprice arbitraire : rien ne ſeroit plus dangereux que d'accoutumer les tribunaux à avoir égard, même dans les cas les plus légers, à des amitiés ou à des haines particulieres. Il eſt certain que ſi les hommes s'imaginoient que c'eſt la faveur ſeule qui dicte les arrêts des magiſtrats & des juges, ils ne manqueroient pas de concevoir contre eux la haine la plus envenimée. Ainſi lorſque la raiſon naturelle ne nous préſente pas un point fixe d'utilité publique, d'après lequel on puiſſe décider une diſpute ſur la propriété, on eſt obligé d'établir des loix poſitives pour ſuppléer à ce défaut, & preſcrire aux tribunaux de juſtice ce qu'ils ont à faire. Lorſque ces loix manquent elles-mêmes, comme cela arrive ſouvent, on a recours à ce qui s'eſt fait précédemment, & une déciſion antérieure,

rieure, quoique faite ſans raiſon ſuffiſante, devient à juſte titre la regle d'un nouveau jugement. Si encore les loix & les arrêts antérieurs ſe taiſent à cet égard, on a recours à des loix indirectes & imparfaites, & dans ce cas on procede par analogie, par raiſonnement, par comparaiſon; l'on décide ſur des reſſemblances, & des rapports qui ſont plus ſouvent des fantaiſies que des réalités. On peut aſſurer en général que la juriſprudence differe à cet égard de toutes les autres ſciences, & que dans un grand nombre de ſes queſtions les plus délicates, on ne peut point juger à coup ſûr de quel côté eſt le bon droit. Si un plaideur, par une analogie déliée ou par une comparaiſon fine, trouve le ſecret d'étayer ſa cauſe d'une loi ou d'un exemple, ſa partie adverſe ne ſera point embarraſſée de trouver quelque analogie ou quelque exemple tout contraire; & pour l'ordinaire la préférence donnée par le juge eſt plutôt fondée ſur le goût ou ſur l'imagination que ſur des raiſons ſolides. L'utilité publique eſt le but général de toutes les cours de judicature. Cette utilité exige

une regle ſtable qu'on ſuive invariablement dans tous les procès; mais lorſqu'il ſe préſente pluſieurs loix d'une autorité à peu près égale ou indifférente, c'eſt une pointe d'eſprit qui fait pancher la balance (1).

---

(1) L'intérêt de la ſociété exige abſolument qu'il y ait une ſéparation ou une diſtinction entre les poſſeſſions, & que cette ſéparation ſoit ſtable & conſtante; voilà l'origine de la juſtice & de la propriété. Il eſt en général aſſez indifférent de ſavoir quelles ſont les poſſeſſions aſſignées à des particuliers, ce ſont ſouvent des vues & des conſidérations aſſez frivoles qui en décident; nous allons en donner quelques exemples.

Si une ſociété ſe formoit entre des hommes indépendans les uns des autres, la regle la plus naturelle dont on conviendroit, ſeroit d'attacher la propriété à la poſſeſſion actuelle, & de laiſſer à chacun ſon droit ſur ce dont il jouiroit pour lors. Le rapport de poſſeſſion, qui a lieu entre la perſonne & l'objet poſſédé, entraîne naturellement le rapport de propriété.

Pour une raiſon ſemblable l'*occupation* ou la premiere poſſeſſion dûrent être le fondement de la propriété.

Lorſqu'un homme exerce à grande peine ſon induſtrie ſur un objet qui n'appartenoit antérieurement à perſonne, s'il greffe ou taille un arbre, s'il cultive un champ, &c. les changemens qu'il opere mettent un rapport entre lui & cet objet, & nous engagent naturellement à le lui attribuer par un nouveau rapport que nous nommons *propriété*. Cette

Nous observerons avant de terminer ce sujet, qu'après que les loix de la justice sont fixées par les vues de l'utilité générale,

---

cause concourt ici avec l'utilité de la société, qui est intéressée à encourager le travail & l'industrie.

Peut-être que l'humanité envers le possesseur concourt dans cet exemple avec les autres motifs, & nous porte à lui assurer la libre possession de ce qu'il a acquis par son travail & à la sueur de son front, dans l'espérance d'en jouir toujours. En effet, quoique l'humanité particuliere ne puisse pas être regardée comme l'origine de la justice, puisque cette derniere vertu se trouve si souvent en contradiction avec la premiere, cependant lorsque la loi de la possession constante & distincte a été une fois établie par les besoins indispensables de la société, l'humanité particuliere & la répugnance qu'on sent à faire tort à un autre, peuvent dans un cas singulier faire naître une regle particuliere de propriété.

Je suis très-porté à croire que le droit de succession ou d'hérédité dépend beaucoup de la découverte de ces rapports, & que la relation d'un premier propriétaire faisant naître un rapport entre lui & l'objet possédé, est la raison pour laquelle la propriété est transportée à un autre homme, après la mort de son parent. Il est vrai que l'industrie est plus encouragée par le transport de la possession aux enfans ou aux plus proches parens, mais cette considération ne peut avoir lieu que dans une société déja policée, tandis que le droit de succession a lieu même parmi les peuples les plus barbares.

L'acquisition de la propriété par *accession* ne peut être ex-

les vexations, les torts, les maux, qui résultent de leur violation pour chaque individu, entrent pour beaucoup dans l'opinion

---

pliquée qu'en recourant à des rapports ou à des connexions qui sont dans l'imagination.

La propriété des rivieres appartient suivant les loix de la plupart des nations, à ceux qui en possedent les bords, on en excepte cependant les grandes rivieres telles que le Rhin ou le Danube, qui paroissent être trop considérables pour pouvoir être jointes par accession à la propriété des terres qui les bordent. Cependant ces rivieres mêmes sont regardées comme propres aux nations dont elles arrosent le territoire, parce qu'une nation entiere présente une idée assez grande pour y correspondre, & pour fonder la notion d'un tel rapport.

Les accessions qui arrivent à un terrein qui est sur le bord d'une riviere, appartiennent à ce terrein, suivant les loix civiles, pourvu qu'elles se soient faites par ce que l'on nomme *alluvion*, c'est-à-dire peu-à-peu & imperceptiblement, circonstances qui aident l'imagination à lier les objets.

Lorsqu'une grande portion de terrein est arrachée subitement d'un des bords, & portée à un autre, elle n'appartient point à celui qui est propriétaire du terrein qui vient d'être accrû, jusqu'à ce qu'elle fasse corps avec ce terrein, & jusqu'à ce que les arbres y aient poussé des racines, avant cela l'imagination ne peut point encore les joindre suffisamment.

En un mot il faut distinguer entre la nécessité de la distinction & de la perpétuité des possessions des hommes,

des hommes & ſont une ſource principale du blâme univerſel qui accompagne l'injuſtice. Suivant les loix de la ſociété mon habit, mon cheval m'appartiennent : j'en dois avoir pour toujours la poſſeſſion, je compte en jouir tranquillement, ſi vous oſez me les ravir vous fruſtrez mon attente, & par-là vous me déplaiſez doublement & vous offenſez encore ceux qui ſont témoins du tort que vous me faites. C'eſt un attentat contre le public que de violer ainſi les loix de l'équité, c'eſt offenſer chaque individu que de faire injuſtice à un ſeul; & quoique la ſeconde de ces conſidérations ne tire ſa force que de la premiere qui doit lui être antérieure, puiſque ſans elle la diſ-

---

& les regles qui aſſignent des objets particuliers à des perſonnes particulieres; la premiere de ces néceſſités eſt forte, naturelle & invincible, la derniere peut dépendre d'une utilité publique, plus frivole & plus légere, du ſentiment de l'humanité particuliere, de la répugnance qu'on a à faire tort à un particulier, de loix poſitives, d'exemples antérieurs, d'analogies & de liaiſons, ou d'un tour délié de l'imagination.

tinction du mien & du tien seroit inconnue dans la société, cependant il n'y a point de question où la considération du bien public ne soit fortifiée par celle du bien particulier. L'on fait souvent moins d'attention à ce qui fait tort à la société, si d'ailleurs aucun des individus, qui la compose, n'en souffre essentiellement ; mais lorsque d'une très-grande injustice faite au public il résulte un dommage très-considérable pour quelque particulier, il n'est point surprenant qu'une action si odieuse soit fortement blâmée.

DIALOGUE.

Mon ami Palamede, dont l'efprit, auffi errant que fa perfonne, a pour le moins autant voyagé dans le pays de la morale, qu'il a lui-même couru le monde, & qui par conféquent s'eft inftruit par l'étude comme par les voyages, me furprit beaucoup l autre jour par la defcription qu'il me fit d'un peuple chez qui il me dit avoir paffé une grande partie de fa vie & qu'il avoit trouvé en général très-civilifé & très-fpirituel.

Il y a, me dit-il, un pays dans le monde que l'on appelle *Fourli*; il importe peu de déterminer fa longitude ou fa latitude : on y a une façon de penfer, fur-tout en morale, qui eft diamétralement oppofée à la nôtre. Lorfque j'arrivai chez ce peuple, je me trouvai dans un double embarras, d'abord pour entendre la fignification des termes de la langue, enfuite pour favoir la jufte valeur de ces termes, avec le bon ou mauvais fens qu'on y attache. Après

qu'on m'eut expliqué un mot, après qu'on m'eut mis au fait du caractere qu'il exprimoit, je conclus qu'une telle épithete renfermoit l'imputation la plus odieuse, & je fus fort étonné de voir qu'un homme dans une compagnie publique l'appliquoit à une personne avec qui il vivoit dans l'amitié la plus intime; *vous vous imaginez*, disois-je un jour à un homme de ma connoissance, *que Changuis est votre ennemi mortel*; *j'aime à réconcilier les gens ; & je puis vous dire que je l'ai entendu parler de vous de la façon la plus avantageuse.* Mais à mon grand étonnement, quand j'eus répété les mots de *Changuis*, quoique je m'en fusse très-bien ressouvenu & que j'en eusse compris tout le sens, je m'apperçus qu'on les avoit pris en très-mauvaise part, & que j'avois innocemment rendu ces deux personnes irréconciliables.

Comme j'avois eu le bonheur de me faire des amis chez ce peuple, je ne tardai point à être admis dans la bonne compagnie; *Alcheic* m'ayant donc engagé à demeurer avec lui, j'acceptai librement son invitation, d'autant plus que je trouvai qu'il étoit générale-

ment eſtimé pour ſes qualités perſonnelles, & que tout le monde en *Fourli* le regardoit comme un homme d'une probité parfaite & d'un mérite rare.

Un ſoir, pour nous amuſer, il me propoſa de l'accompagner à une ſérénade qu'il avoit envie de donner à *Gulki* dont il me dit qu'il étoit paſſionnément amoureux. Je ne tardai point à m'appercevoir qu'il n'étoit point le ſeul de ce goût, car nous rencontrâmes pluſieurs de ſes rivaux qui étoient venus dans le même deſſein, j'en conclus naturellement que l'objet de ſes amours dévoit être une des plus belles femmes de la ville; je ſentis auſſi-tôt une envie ſecrette de la voir & de la connoître. Mais dès que la lune parut je reconnus que nous étions dans le quartier de l'académie où *Gulki* étudioit. Jugez de ma ſurpriſe, combien je fus honteux d'avoir accompagné mon ami dans une occaſion de cette nature.

J'appris par la ſuite que le choix d'*Alcheic* étoit fort approuvé par la bonne compagnie de la ville, & que l'on eſpéroit, qu'en ſatisfaiſant ſa paſſion, il rendroit à ce jeune

homme les mêmes ſervices qu'il avoit lui-même reçus d'*Elcouf.* Il paroît qu'*Alcheic* avoit été très-beau dans ſa jeuneſſe. Il avoit eu un grand nombre d'amans, mais il n'avoit favoriſé que le ſage *Elcouf* à qui il devoit une grande partie des progrès qu'il avoit fait dans la philoſophie & dans la vertu.

Je fus très-étonné de voir que la femme d'*Alcheic*, qui étoit en même tems ſa ſœur, n'étoit nullement choquée de cette eſpece d'infidélité.

A peu près dans le même tems je découvris par haſard une choſe, dont on n'avoit pourtant jamais prétendu me faire un ſecret, c'eſt qu'Alcheic étoit un meurtrier & un parricide; & qu'il avoit aſſaſſiné une perſonne très-innocente qui étoit de ſes proches parens, & que les liens de la nature & de l'humanité l'obligeoient de défendre & de protéger; lorſque je lui demandai avec toutes les précautions imaginables, quels avoient pu être les motifs qui l'avoient pouſſé à commettre cette action, il me répondit froidement qu'alors il n'étoit pas ſi

riche qu'à présent, & en particulier qu'il n'en avoit usé de la sorte que par les conseils de tous ses amis.

Comme j'avois entendu vanter par-tout la vertu d'*Alcheic*, je voulus joindre ma voix à celle du public, & je demandai seulement par une curiosité pardonnable à un étranger, quelle action généreuse lui avoit acquis une si grande réputation. Je trouvai que tout le monde s'accordoit à dire que c'étoit l'assassinat d'*Usbec*. Cet *Usbec* avoit été toute sa vie l'ami intime d'*Alcheic*, lui avoit rendu les plus grands services, lui avoit sauvé la vie dans une occasion, & l'on trouva après sa mort que par son testament il avoit fait *Alcheic* son légataire universel. Il paroît qu'*Alcheic* avoit tramé cet assassinat avec vingt ou trente autres personnes dont la plupart étoient aussi les amis d'*Usbec*. Ils se jetterent tous à la fois sur cet homme infortuné lorsqu'il n'étoit point sur ses gardes, & lui firent plus de cent blessures; telle fut la récompense des bienfaits qu'ils en avoient reçus. *Usbec* avoit de l'aveu de tout le monde de très-grandes qualités; ses vices même

avoient quelque ſorte de nobleſſe, d'éclat & de générosité; mais, diſoit-on, l'action d'*Alcheic* le met fort au-deſſus d'*Usbec* aux yeux des vrais appréciateurs du mérite, & c'eſt peut-être un des plus beaux traits que le ſoleil ait éclairé.

Je trouvai encore une choſe que l'on admiroit grandement dans *Alcheic*. C'étoit ſa conduite à l'égard de *Calish* auquel il s'étoit joint dans une entrepriſe importante. *Calish*, qui étoit d'un caractere emporté, donna un jour des coups de bâton à *Alcheic*, il les reçut avec beaucoup de ſens froid, il ſupporta *Calish* juſqu'à ce qu'il revînt en belle humeur & demeura toujours fort lié avec lui; par-là il vint à bout de faire réuſſir l'affaire qu'ils avoient concertée en commun, & il s'eſt attiré un honneur immortel par ſa modération & ſa patience.

J'ai reçu depuis peu une lettre d'un de mes correſpondans de *Fourli*; il m'apprend que depuis mon départ, *Alcheic* étant tombé dans un état de langueur a fini par ſe pendre, qu'il eſt univerſellement regreté & que ſon courage a été généralement ap-

plaudi dans le pays : chaque *Fourlien* dit qu'une vie ſi noble, ſi vertueuſe ne pouvoit avoir une fin plus glorieuſe. *Alcheic* a prouvé par cette derniere action, comme par toutes les autres, quels étoient ſes principes pendant ſa vie. Il a confirmé ce qu'il diſoit quelques inſtans avant d'expirer : que le ſage eſt preſque égal au grand dieu *Vitzli*. C'eſt le nom de la divinité qu'on adore chez les *Fourliens*.

Les idées de ce peuple, continua Palamede, ſont auſſi extraordinaires à l'égard de la politeſſe & de l'affabilité, qu'elles le ſont en fait de morale. Un jour *Alcheic*, voulant m'amuſer, raſſembla tous le beaux eſprits & les philoſophes de *Fourli* ; chacun de nous apporta ſon plat au lieu du rendez-vous, j'en vis un dont le plat étoit moins bon que les autres, & je lui offris une portion du mien, qui, par haſard, ſe trouva être un poulet rôti ; je remarquai que ma ſimplicité le faiſoit rire & que toute la compagnie rioit à l'uniſſon. On me dit qu'*Alcheic* avoit autrefois engagé ſa ſociété à manger en commun : voici l'artifice dont

il s'étoit servi pour cela : il proposa à ceux qui étoient les plus mal pourvus d'offrir de leur plat à la compagnie : les autres en firent autant par point d'honneur : & ceux qui avoient apporté un mets plus délicat auroient eu honte de ne pas faire les mêmes offres ; ce trait fut regardé comme un événement si extraordinaire qu'il a trouvé place dans l'histoire d'*Alcheic*, qui, à ce qu'on m'apprend, a été publiée par un des plus grands génies de *Fourli.*

De graces, dis-je à Palamede, lorsque vous étiez à *Fourli*, auriez-vous appris l'art de tourner vos amis en ridicule, en leur contant des histoires étranges pour avoir le plaisir de vous moquer de leur crédulité ? Je vous assure, me dit-il, qu'il n'y a point d'endroit au monde plus propre à donner ce ton de raillerie, si j'avois été disposé à le prendre : mon ami ne faisoit depuis le matin jusqu'au soir que railler & *persifler*, & jamais on ne pouvoit distinguer s'il plaisantoit ou s'il parloit sérieusement. Mais vous croyez donc que mon histoire est dépourvue de vraisemblance, & que j'ai usé ou

même abuſé du privilége des voyageurs? Aſſurément, lui dis-je, je crois que vous plaiſantez. Des mœurs ſi étranges & ſi barbares ne conviennent point du tout à un peuple intelligent & civiliſé, tel que vous nous dépeignez les *Fourliens*; elles révoltent la nature humaine, elles ſurpaſſent tout ce que nous liſons des Mingréliens & des Topinambous.

Prenez-y garde, me dit-il, ne voyez-vous pas que vous blaſphêmez les Grecs pour qui vous avez une ſi forte paſſion, & ſurtout les Athéniens que j'ai peints trait pour trait, ſous les noms bizarres que j'ai employés. Si vous conſidérez les choſes ſous leur vrai point de vue, vous verrez qu'il n'y a pas un trait dans la deſcription que je viens de vous faire, qui ne convienne à un homme du plus grand mérite d'Athènes, ſans ternir le moins du monde l'éclat de ſon caractere. Les amours infâmes des Grecs, leurs mariages (1), la coutume d'expoſer

(1) Les loix d'Athènes permettoient à un homme d'épouſer ſa ſœur du côté du pere. Les loix de Solon défendent aux

leurs enfans doivent vous frapper d'abord. La mort d'Usbec est mot pour mot celle de César.

Vous vous moquez, lui dis-je, en l'interrompant, vous n'avez pas dit qu'Usbec fût un usurpateur.

Non, répliqua Palamede, j'ai caché cette circonstance de peur que le paralelle ne devînt trop frappant; mais cette circonstance-là même ne diminue point le crime de ses infâmes meurtriers, & suivant nos idées de morale, nous ne pouvons nous empêcher de regarder Brutus & Cassius comme des ingrats, des traîtres & des assassins. Vous savez pourtant qu'ils sont peut-être les hommes que l'antiquité a le plus vantés, les Athéniens leur éleverent des statues qu'ils placerent à côté de celles d'Harmodius & d'Aristogiton qui avoient été leurs libérateurs. Si vous regardez la circonstance dont vous parlez comme assez forte pour absoudre ces citoyens, j'en puis mettre une autre

esclaves le crime de pédérastie comme une chose trop noble pour des personnes si abjectes.

dans

dans la balance qui aggravera également leur crime. Quelques jours avant l'exécution de leur attentat cruel, ils avoient tous juré fidélité à César, en protestant de regarder toujours sa personne comme sacrée. En foi de ce serment ils toucherent l'autel avec des mains déja armées pour le frapper (1).

Je n'ai pas besoin de vous rappeller le fameux trait de Thémistocle, qui a été tant applaudi, & la patience qu'il eut, lorsque dans un conseil de guerre, le Spartiate Eurybiade, son général, dans la chaleur de la dispute, leva la canne sur lui : *frappe*, dit l'Athénien, *mais écoute*.

Vous êtes trop versé dans la littérature ancienne pour ne pas reconnoître Socrate & sa société Athénienne dans ma derniere histoire, vous trouverez que je l'ai copiée mot pour mot de Xenophon (2). Je n'ai fait que changer les noms, & je crois avoir prouvé qu'un homme de mérite d'Athènes,

---

(1) Appian. *de bello civili*, lib. III. Suetonius *in vitâ Cæsaris*.

(2) *Memorab. Socratis*, lib. III.

passeroit parmi nous pour un incestueux, un parricide, un assassin, un ingrat, un traître, un parjure, un monstre enfin dont le nom seul feroit horreur; sans parler encore de sa grossiéreté & de son impolitesse. Après avoir vécu de la sorte, il doit mourir d'une façon conséquente, terminer la catastrophe par quelque acte de désespoir tel que le suicide, & expirer en blasphémant. Malgré tous ces excès, on lui élévera sinon des autels au moins des statues. Les poëtes chanteront ses louanges. On prononcera des panégyriques en son honneur; des sectes se glorifieront de porter son nom, & la postérité la plus reculée sera assez imbécille pour avoir pour lui la même vénération. Cependant si un tel homme se montroit de notre tems, il seroit un objet d'horreur & d'exécration.

J'aurois pu, répliquai-je, m'appercevoir de votre supercherie. Vous me paroissez insister avec plaisir sur cette matiere, & vous êtes le seul homme, versé dans l'antiquité, que j'aie vu refuser ses hommages aux anciens. Mais au-lieu d'attaquer leur philoso-

phie, leur éloquence, leur poésie, qui sont la matiere de nos disputes, vous me paroissez attaquer leur morale, & vous semblez les accuser d'ignorance dans une science qui est, selon moi, la seule dans laquelle les modernes ne les aient point surpassés. Nous avons droit de prétendre à la supériorité sur eux en géométrie, en physique, en astronomie, en anatomie, en botanique, en géographie, en navigation, mais qui avons-nous à opposer à leurs moralistes ? Vous présentez les choses sous un faux jour ; vous n'avez point assez d'égard aux mœurs & aux usages des différens siecles. Voudriez-vous juger un Grec ou un Romain d'après les loix d'Angleterre, écoutez-les se défendre par leurs propres maximes, vous prononcerez ensuite.

Il n'y a point de mœurs, quelque innocentes & quelque raisonnables qu'elles soient, qu'on ne puisse rendre odieuses ou ridicules, lorsqu'on les jugera d'après un modele inconnu aux auteurs : sur-tout si on emploie une éloquence artificieuse pour aggraver quelques circonstances, & pour en atténuer d'autres, suivant le besoin qu'on en

a pour ſes vues. N'ai-je pas droit de vous reprocher à vous-même tous ces artifices? Si j'euſſe dit, par exemple, aux Athéniens, qu'il y avoit une nation où l'adultere étoit à la mode & paſſoit pour eſtimable dans l'un & l'autre ſexe, où tout homme bien élevé prenoit pour maîtreſſe la femme de ſon ami, & tiroit autant de gloire de ces indignes conquêtes, que s'il eût remporté le prix aux jeux olympiques; où chacun ſe faiſoit honneur de ſa facilité & de ſa condeſcendance pour le déréglement de ſa femme, aimoit à ſe faire des amis, & du crédit en proſtituant ſes charmes, & lui laiſſoit là-deſſus une liberté pleine & entiere même ſans aucuns motifs de cette nature. Je vous demande quelle idée les Athéniens auroient eu de ce peuple, eux qui ne nommoient jamais l'adultere qu'avec le meurtre & le poiſon? Qu'auroient-ils admiré le plus, ou la ſcélérateſſe ou la baſſeſſe d'une pareille conduite?

Si j'euſſe ajouté à tout cela que cette nation étoit auſſi fiere de ſon eſclavage, que les Athéniens l'étoient de leur liberté, & que chez elle un homme, quoiqu'il fût opprimé,

diſgracié, dépouillé de ſes biens, outragé, mis dans les fers par ordre du tyran, ſe faiſoit un devoir & un mérite de l'aimer ; de le ſervir, de lui obéir. Ces Grecs, qui avoient tant de fierté dans l'ame, m'auroient demandé ſans doute ſi je leur parlois d'une ſociété d'hommes ou d'un vil troupeau d'animaux. O Athéniens qui m'écoutez, aurois-je répondu, ces hommes dont je vous parle ne manquent ni d'eſprit ni de courage. Si dans une ſociété particuliere un de leurs meilleurs amis s'aviſoit de les railler, de dire un bon mot à leurs dépens, une plaiſanterie ſemblable à celles dont vos généraux ou vos démagogues ſe régaloient tous les jours les uns les autres à la face de leurs concitoyens, jamais ils ne lui pardonneroient, & pour ſe venger ils le forceroient de leur paſſer ſon épée au travers du corps, ou d'être lui-même aſſaſſiné ; ſi un inconnu venoit les prier de haſarder leur vie pour couper la gorge à leur ami de cœur, ils ſe rendroient ſur le champ à ſa priere, & ſe croiroient honorés de la commiſſion. Telles ſont les maxi-

mes d'honneur, telle est la morale favorite de ce peuple.

Mais quoiqu'il soit si disposé à tirer l'épée contre ses amis & ses concitoyens, les plus grandes disgraces, les outrages, la douleur, la plus profonde indigence ne sont point capables de lui faire attenter sur ses jours; un homme de qualité aimeroit mieux ramer sur une galere, mendier son pain, pourrir dans un cachot, & souffrir toutes sortes de tourmens & de miseres, que de se soustraire à la fureur de ses ennemis par un mépris généreux de la mort; il consentiroit plutôt à recevoir de leur main cette mort ignominieuse, & à voir sa honte accrue par leurs triomphes insultans & par les supplices les plus terribles.

Je pourrois continuer & dire qu'il est assez d'usage dans ce pays qu'un pere enferme plusieurs de ses enfans dans des prisons perpétuelles, où l'on met en pratique tout ce qui peut les tourmenter & les désespérer; & cela pour que l'aîné ou le plus chéri qui, de leur aveu, n'a pas plus de mérite que les autres, puisse jouir seul de toute leur fortune, &

nager dans les plaiſirs & la volupté. Il n'y a rien, ſuivant leurs idées, de ſi vertueux qu'une partialité auſſi barbare.

Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, chez ce peuple fantaſque, ferois-je remarquer à mes Athéniens, c'eſt que la plaiſanterie que vous faites durant les ſaturnales (1), où vos eſclaves ſont ſervis par leurs maîtres, ſe continue ſérieuſement ici pendant toute l'année; elle eſt même accompagnée de circonſtances qui en augmentent le ridicule & l'abſurdité. Ce n'eſt que pour peu de jours que votre plaiſanterie éleve des gens que la fortune a placés dans un état abject, & qu'elle pourroit réellement élever pour toujours au-deſſus de vous; mais cette nation érige gravement un trône à des êtres que la nature leur a ſoumis, dont la foibleſſe eſt incurable & l'infériorité démontrée: les femmes, quoique ſans aucune vertu, ſont leurs ſouveraines & leurs maîtres; on leur rend des

(1) Les Grecs célébroient ces fêtes en l'honneur de Saturne ou du tems, comme les Romains. *Voyez Lucien. Ep. Saturn.*

hommages perpétuels, on a pour elles les plus grands égards & les plus profonds respects, en tout tems, en tout lieu on reconnoît l'empire & la supériorité du sexe, & pour peu qu'on ait de politesse & d'éducation, on s'y soumet avec joie, il est à peine un crime qui fût aussi généralement détesté que l'infraction de cette loi.

N'allez pas plus loin, interrompit Palemede, je vois déja le peuple à qui vous en voulez. Les traits sous lesquels vous le dépeignez sont assez exacts, malgré cela vous conviendrez que chez les anciens ainsi que chez les modernes, on aura peine à trouver une nation dont le caractere national soit, à tout prendre, plus charmant. Mais je vous remercie de ce que vous me tirez de l'embarras où m'avoit jeté mon propre raisonnement. Je n'avois point dessein d'exalter les modernes aux dépens des anciens, je voulois seulement faire voir l'incertitude de tous nos jugemens sur les caracteres des hommes, & vous prouver que les usages, la mode, les loix sont ce qui détermine principalement en fait de morale. Il est certain

que les Athéniens étoient la nation la plus ſpirituelle & la plus civiliſée qui fût au monde, cependant leur homme de mérite feroit un objet d'horreur & d'exécration dans le ſiecle où nous vivons. Il n'eſt pas douteux que les François ne ſoient pareillement une nation très-ſpirituelle & très-civiliſée, cependant leur homme de mérite eût paſſé à Athènes pour un objet très-mépriſable, très-ridicule & même très-odieux. Ce qui eſt encore plus extraordinaire, c'eſt que les caracteres de ces deux peuples paſſent pour ſe reſſembler plus que ceux d'aucune autre nation ancienne ou moderne; & tandis que les Anglois ſe flattent de reſſembler aux Romains, leurs voiſins du continent ſe mettent en parallele avec ces Grecs ſi policés. Quelle prodigieuſe différence doit-il donc ſe trouver entre des nations civiliſées & des peuples barbares, ou entre des nations dont les mœurs n'ont preſque rien de commun? Comment établir une regle ſûre qui fixe nos jugemens à cet égard?

C'eſt en remontant plus haut, lui répliquai-je, c'eſt en examinant les premieres

regles que chaque nation établit pour le blâme ou la censure. Le Rhin a son cours vers le nord, le Rhône vers le midi, cependant ces deux fleuves prennent leur source dans la même montagne, & par conséquent sont poussés par le même principe de gravité; le terrein leur offre des plans diversement inclinés. Cette différence cause celle de leur cours.

Dans combien de circonstances un Athénien & un François, qui a du mérite, s'accorderoient-ils? Ils seroient d'accord pour le bon sens, la science, l'esprit, l'éloquence, l'humanité, la fidélité, la véracité, la justice, le courage, la tempérance, la constance, la grandeur d'ame; vous avez omis toutes ces choses, & vous ne vous êtes arrêté que sur les points dans lesquels ils different accidentellement. Fort bien, je veux être de votre avis, & je vais tâcher de rendre raison de ces différences, d'après les principes les plus généraux de la morale.

Je n'entrerai point dans l'examen de la passion honteuse qui régnoit parmi les Grecs, j'observerai seulement que, quoiqu'elle soit

très-blâmable, elle partoit d'une cause très-innocente, je veux dire de la Gymnastique qui étoit très-fréquente chez ce peuple & qui étoit recommandée comme la source de l'amitié, de l'attachement, de la fidélité (1), qualités qui ont été estimées dans tous les tems & de toutes les nations.

Les mariages des demi freres & des demi-sœurs ne nous donneront pas beaucoup d'embarras. L'amour entre les plus proches parens est contraire à la raison & à l'utilité publique, mais la raison naturelle ne peut point précisément nous indiquer le point où il faut s'arrêter, ainsi c'est aux loix municipales & aux usages à le fixer. Si les Athéniens ont été trop loin d'un côté, il est certain que le droit canonique a donné aussi dans l'extrémité opposée (1).

Si vous eussiez demandé à un pere à Athènes, pourquoi il privoit son enfant de la vie qu'il venoit de lui donner, il vous eût répondu, c'est parce que je l'aime: je regarde

(1) *Plato Symp.* pag. 182, de l'édition de *Serranus.*

(2) Voyez les Recherches, Sect. IV.

l'état d'indigence où je le laisserois, comme un plus grand mal qu'une mort qu'il n'est point capable de craindre ni de sentir (1).

Comment se peut-il que la liberté publique soit le bien le plus précieux, & qu'il faille l'arracher des mains d'un tyran ou d'un usurpateur : si son pouvoir le met à l'abri des révoltes publiques, & si nos scrupules le défendent contre nos vengeances particulieres ? Vous avouez que son crime est capital suivant les loix ; & ce qui aggrave son crime, c'est qu'il trouve sa sûreté dans ces loix qu'il foule aux pieds ; vous n'avez donc rien à répliquer, sinon de faire voir les inconvéniens des assassinats. Si les anciens les eussent connus, il est à croire qu'ils auroient réformé leurs sentimens à ce sujet.

Pour reprendre la peinture que je vous ai faite des mœurs modernes, j'avoue qu'il est aussi difficile de justifier la galanterie Françoise que les amours honteux des Grecs ; cependant la galanterie des François est un goût plus naturel que celui des Grecs, mais

(1) Plutarch. *de amore prolis*, vers la fin.

il paroît que nos voisins ont sacrifié quelques plaisirs domestiques à l'amour de la société, & qu'ils préferent l'aisance, la liberté & un commerce ouvert à la fidélité exacte & à la constance. Ces deux vues sont bonnes, mais elles sont difficiles à concilier. Est-il surprenant que les usages des nations panchent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre ?

L'attachement inviolable aux loix de son pays est regardé partout comme une très-grande vertu, & dans les pays où les peuples ne sont point assez heureux pour avoir d'autre pouvoir législatif que celui qui réside dans un seul homme, la soumission la plus parfaite est alors le vrai patriotisme.

Il est certain que rien n'est peut-être plus absurde & plus barbare que les duels, mais ceux qui s'efforcent de les justifier prétendent qu'ils maintiennent les égards & la politesse. On peut observer en général qu'un homme, qui s'est souvent battu en duel, fait parade de son courage, de sa probité, de sa fidélité & de son amitié, qualités qui sont en lui très-singuliérement dirigées, mais qui ont toujours mérité l'estime des hommes.

Les dieux ont-ils défendu l'homicide? Un Athénien vous répondra qu'il faut s'en abſtenir. Dieu l'a-t-il permis? Un François vous dira que la mort eſt préférable à l'opprobre & à l'infamie.

Vous voyez donc, continuai-je, que les principes de la morale, ſont partout les mêmes, quoique les conſéquences que les hommes en tirent ſoient ſouvent très-différentes. Il n'eſt point du reſſort du moraliſte de décider s'ils raiſonnent plus juſte là-deſſus que ſur toute autre choſe, il ſuffit que les principes originaires de la cenſure ou du blâme ſoient uniformes, & que les conſéquences erronées qu'on en tire, puiſſent ſe rectifier par des raiſonnemens plus juſtes & par une plus grande expérience. Pluſieurs ſiecles ſe ſont écoulés depuis la chûte de l'empire d'Athènes & de Rome. Il eſt arrivé de grandes révolutions dans la religion, dans les langues, dans les loix & dans les uſages, aucun de ces événemens n'a produit plus de changement dans les ſentimens primitifs de la morale que dans ceux de la beauté extérieure; on ne trouvera dans ces deux choſes

qu'une différence très-légere. Horace parle avec éloge d'un front bas, Anacréon vante les ſourcils qui ſe joignent (1): mais la *Vénus* de *Médicis* & *l'Apollon* du *Belvedere* ſont toujours nos modeles de beauté pour les deux ſexes. C'eſt ainſi que Scipion ſera toujours le modele des héros, & Cornélie celui des matrones.

Il paroît que jamais on n'a regardé aucune qualité morale comme une vertu ou comme une perfection, à moins qu'elle ne fût utile ou agréable ſoit à celui qui la poſſede ſoit aux autres. Quelle autre raiſon pourroit-on avoir de la louer ou de l'approuver? Quel motif aura-t-on de vanter une action, un caractere, ſi l'on convient en même tems que ces choſes ne ſont bonnes à rien? Ainſi les différences morales ſe réduiſent à ce principe général; elles s'expliquent par les divers points de vue ſous leſquels on enviſage ces circonſtances.

(1) *Horat.* Epiſt. lib. I. Ep. 7, & Od. lib. I, Od. 3 *Anacreont.* Od. 28. *Petrone* regarde ces deux points comme des beautés.

Les hommes ne ſont pas toujours d'accord dans leurs jugemens ſur l'utilité d'une action, ou d'un uſage; quelquefois auſſi des circonſtances particulieres rendent une qualité morale plus utile que d'autres, & lui font donner la préférence.

Il n'eſt point ſurprenant que dans un tems de guerre & de révolution, on faſſe plus de cas des vertus militaires que des vertus pacifiques, & qu'elles attirent plus l'admiration des hommes. « N'eſt-il pas commun, » dit Cicéron (1), de trouver des Cimbres, » des Celtibériens & d'autres barbares qui » ſupportent avec une fermeté incroyable » toutes les fatigues & les dangers de la » guerre, tandis qu'ils ſont abbatus par la » douleur & par la moindre maladie de lan- » gueur; les Grecs voyent avec fermeté les » approches de la mort lorſqu'elle vient ar- » mée de la maladie, & fuyent ſa préſence » lorſqu'elle les attaque violemment avec le » glaive & le javelot ». Tant il eſt vrai que le courage n'eſt pas le même chez un peuple

(1) *Tuſcul. Queſt. lib.* 2.

guerrier & chez un peuple pacifique ! En effet nous voyons que la paix & la guerre ſont l'état le plus différent qui puiſſe exiſter entre des nations & des ſociétés publiques. Auſſi met-il des différences énormes entre les ſentimens moraux, en faiſant varier conſidérablement nos idées ſur la vertu & ſur le mérite perſonnel.

Quelquefois la magnanimité, la grandeur d'ame, l'horreur de l'eſclavage, une probité auſtere & inflexible conviennent mieux dans un tems que dans un autre. Ces vertus peuvent s'adoucir & perdre de leur rudeſſe naturelle, tant dans les affaires publiques que pour l'intérêt des particuliers ; nos idées de mérite doivent donc changer avec ces circonſtances, & *Labéon* ſera peut-être blâmé pour les mêmes qualités qu'on admire dans *Caton*.

Le luxe peut être nuiſible dans la Suiſſe. Il ruineroit un homme, il ne fait qu'encourager l'induſtrie & entretenir les arts chez les François ou chez les Anglois ; on ne doit donc pas s'attendre à trouver les mêmes loix établies à Berne, à Londres & à Paris.

Les différens uſages varient ſelon les effets & l'utilité qui en réſultent ; en pliant de bonne heure l'eſprit d'un certain côté, elles lui donnent plus de penchant pour les qualités utiles ou pour celles qui ſont de pur agrément, pour notre bien-être ou pour celui de la ſociété. Ces quatre ſources du ſentiment moral ſubſiſtent toujours, mais des événemens particuliers peuvent les faire couler plus abondamment dans un tems que dans l'autre.

Les uſages de quelques nations privent les femmes de tout commerce avec la ſociété, dans d'autres nations elles ſont une partie ſi eſſentielle de la ſociété & de la converſation, que hors le cas des grandes affaires, on ſuppoſe que les hommes ſeuls ſont incapables de s'entretenir & de s'amuſer entre eux. Comme cette différence eſt une des plus grandes qui puiſſe ſe trouver dans la vie privée, il faut néceſſairement qu'elle produiſe une extrême variété dans les ſentimens moraux.

De toutes les nations où la polygamie n'étoit point permiſe, les Grecs paroiſſent

avoir été les plus réservés par rapport au commerce des femmes. Ils semblent leur avoir imposé les loix les plus séveres de décence & de modestie. Nous en avons un exemple frappant dans une harangue de *Lysias*. Une veuve, qu'on avoit injuriée, volée, ruinée, assemble un petit nombre de ses plus proches parens & de ses amis, & quoique, dit l'orateur, elle n'eût jamais été accoutumée à parler devant des hommes, la situation où elle se trouva étoit si fâcheuse, qu'elle ne fit pas difficulté de leur exposer ses malheurs. On voit par-là qu'il fallut la justifier même d'avoir ouvert la bouche dans une pareille compagnie.

Lorsque Démosthene poursuivit ses tuteurs pour se faire rendre son patrimoine, il fut obligé, dans le cours de son procès, de prouver que le mariage de la sœur d'*Aphobus* avec *Onеretez* étoit frauduleux, & que nonobstant son prétendu mariage, elle avoit vécu pendant deux ans avec son frere à Athenes, depuis son divorce avec son premier mari. Remarquez que, quoique ces personnes occupassent le premier rang dans

la ville, l'orateur ne trouva point d'autres moyens de prouver ce fait, qu'en demandant qu'on mît à la question les esclaves de cette dame, & en prenant pour témoin un médecin qui l'avoit vue dans une maladie qu'elle avoit eue chez son frere (1). Voyez jusqu'où les Grecs poussoient la réserve.

Nous avons lieu de croire qu'une grande pureté en étoit la suite nécessaire. Nous voyons qu'à l'exception des histoires fabuleuses d'Hélene & de Clytemnestre, l'histoire grecque ne nous fournit pas un seul exemple d'un événement occasionné par les intrigues des femmes. D'un autre côté dans des tems plus modernes & sur-tout dans une nation voisine de la nôtre, les femmes se mêlent de toutes les affaires de l'église & de l'état, & un homme ne peut se flatter de réussir s'il n'a soin de s'assurer de leurs bonne graces. Henri III. risqua de perdre sa couronne & perdit réellement la vie autant pour avoir déplu au beau sexe que pour avoir favorisé l'hérésie.

(1) *Orat. Demosth. in Oneretem.*

Il eſt inutile de ſe diſſimuler les conſéquences d'un commerce trop libre entre les deux ſexes : en vivant trop familiérement avec les femmes, il faut néceſſairement devenir galant & intrigant, il faut ſacrifier quelques-unes des qualités utiles pour acquérir celles qui ſont agréables. Car l'on ne peut gueres ſe flatter de réuſſir également des deux côtés. Les déréglemens venant à ſe multiplier, ils feront moins d'éclat & cauſeront moins de ſcandale dans un ſexe qui finira par apprendre à l'autre la fameuſe maxime de la Fontaine.

Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

Il y a des gens qui penſent que le meilleur moyen pour concilier les choſes, & pour tenir un juſte milieu entre l'agréable & l'utile ſeroit de vivre avec les femmes à la maniere des Romains & des Anglois, car les coutumes de ces deux peuples ſe reſſemblent à cet égard (1), c'eſt-à-dire, ſans

(1) Il paroît que du tems des empereurs, les Romains étoient plus livrés aux intrigues & à la galanterie, que les

galanterie (1), & ſans jalouſie. Par la même raiſon la méthode que les Italiens & les Eſpagnols ſuivoient il y a un ſiecle, (car actuellement les choſes ont bien changé;) étoit la plus mauvaiſe de toutes, parce qu'elle favoriſoit à la fois & la galanterie & la jalouſie.

La différence des mœurs nationales n'agit pas ſeulement ſur un ſexe; l'idée d'un mérite perſonnel dans les hommes doit varier auſſi au moins à l'égard de la converſation, du maintien & de l'humeur. Une nation, où les hommes vivent ſéparés des femmes, donnera naturellement la préférence à la prudence : celle, où l'un & l'autre ſexe vivra familiérement enſemble, préférera la gaieté.

Anglois ne le ſont aujourd'hui; les femmes de qualité, pour retenir leurs amans, avoient imaginé un nom de reproche qu'on appliquoit à ceux qui n'étoient point délicats dans leurs amours; elles les appelloient *Ancillarioli.* Voyez *Seneca de benefic.* Lib. I, cap. 9. Martial. Epig. Lib. 12. Ep. 58.

(1) Par le mot de galanterie on entend ici les attachemens amoureux, & non cette complaiſance & cette déférence que l'on a en Angleterre pour les femmes, autant qu'en tout autre pays du monde.

Chez l'une on eſtimera les manieres ſimples, chez l'autre on voudra de la politeſſe. L'une ſe diſtinguera par le bon ſens & par le jugement, l'autre par la délicateſſe & le goût. L'éloquence de la premiere brillera aux aſſemblées du ſénat, celle de l'autre ſur le théâtre.

Tels ſont, je crois, les effets naturels de ces différentes coutumes. Car il faut avouer que le haſard influe beaucoup ſur les mœurs d'une nation, & il arrive un grand nombre d'événemens dans la ſociété dont on ne peut point décider d'après des regles générales. Comment imaginer pourquoi les Romains, qui vivoient librement avec leurs femmes, ſe foucioient peu de la muſique, & regardoient la danſe comme une choſe infâme, tandis que les Grecs, qui ne voyoient jamais de femmes que dans l'intérieur de leurs maiſons, étoient ſans ceſſe occupés de muſique & de danſe?

Il eſt aiſé de ſentir les différences morales que produit la conſtitution du gouvernement républicain ou monarchique; celles qui viennent de l'opulence ou de l'indi-

gence, de l'union ou de la divifion, de l'ignorance ou de la fcience. Je conclurai donc ce difcours en faifant obferver que les différens ufages & les fituations ne changent point effentiellement les idées originelles du mérite, quoiqu'elles puiffent varier quelques-unes des conféquences qu'on en tire; elles font fur-tout impreffion fur les jeunes gens qui cherchent les qualités agréables & qui ont droit d'afpirer à plaire. Les *belles manieres*, la *parure*, les *graces* font des chofes plus arbitraires & plus accidentelles, mais le mérite de l'âge mûr eft prefque le même en tout pays; il confifte furtout dans la probité, l'humanité, le favoir, l'expérience & dans les autres qualités utiles & folides.

Ce que vous dites, répliqua Palamede, peut avoir lieu lorfqu'on s'en tiendra aux maximes de la vie commune & de la conduite ordinaire; l'expérience & l'ufage du monde corrigent bientôt les excès que l'on peut faire d'un côté ou d'un autre. Mais que dites-vous de la vie & des mœurs *artificielles?* Comment concilier les maximes fur lefquelles elles font fondées?

Qu'entendez-vous, lui dis-je, par une vie & des mœurs artificielles? Je m'explique, me dit-il, vous favez que dans l'antiquité la religion n'influoit que très-peu fur la vie ordinaire; lorfque les hommes avoient fait leurs facrifices & leurs prieres dans les temples, ils croyoient que les dieux les laiffoient maîtres du refte de leur conduite, & ne s'embarraffoient gueres des vertus ou des vices qui n'intéreffoient que la paix ou le bonheur du genre humain. Dans ces tems, il n'appartenoit qu'à la philofophie de régler la conduite des hommes. En conféquence comme elle fourniffoit le feul moyen de s'élever au-deffus des autres, elle devoit prendre un fort grand afcendant fur les hommes, & produire une foule de fingularités dans les maximes & dans la conduite. Actuellement que la philofophie a perdu les attraits de la nouveauté, elle n'a plus tant d'inflence & paroît fe borner à de pures fpéculations de cabinet, de même que la religion ancienne fe bornoit à des facrifices dans l'intérieur d'un temple. Aujourd'hui la religion a pris la place de la

philoſophie, elle a l'œil ſur toute notre conduite : elle a le droit de régler nos actions, nos paroles, même nos penſées & nos inclinations. La loi qu'elle nous preſcrit eſt d'autant plus ſévere qu'elle eſt ſoutenue par des récompenſes & par des peines infinies, quoiqu'éloignées. Elle nous apprend auſſi que la violation de cette loi ne peut reſter cachée, ni enſévelie dans l'oubli.

Diogene eſt l'exemple le plus célebre de l'extravagance philoſophique; cherchons parmi les modernes quelqu'un qu'on puiſſe lui comparer; nous ne dégraderons pas le nom d'un philoſophe en lui comparant les Dominique & les Ignace, ou tel autre moine canoniſé, comparons donc Diogene avec Paſcal, qui avoit comme lui du génie & des talens, qui peut-être eût eu de la vertu, s'il eût fait uſage de ſes inclinations vertueuſes.

Diogene par ſa conduite s'efforçoit de ſe rendre un être auſſi indépendant qu'il étoit poſſible, & de concentrer en lui-même tous ſes beſoins, ſes deſirs & ſes plaiſirs. Le but de Paſcal étoit de ſonger continuellement à ſa dépendance, & de ne jamais perdre de vue

ſes beſoins. Le philoſophe ancien ſe ſoutenoit par ſa fierté, ſon oſtentation, ſon orgueil & par l'idée de ſa ſupériorité ſur les autres hommes. Le philoſophe moderne faiſoit profeſſion d'humilité & d'abjection: il eſtimoit la haine & le mépris de ſoi-même, & tâchoit, autant qu'il étoit en lui, d'acquérir ces vertus prétendues. Les auſtérités du Grec tendoient à l'endurcir & à le rendre inſenſible à la douleur, au-lieu que le François pratiquoit les ſiennes pour l'amour d'elles-mêmes, & dans la vue de ſe tourmenter le plus qu'il étoit poſſible. Le philoſophe ſe livroit à la débauche la plus ſale, même en public; le ſaint ſe refuſoit les plaiſirs les plus innocens, même en particulier. Le premier s'imaginoit que l'amitié l'obligeoit de railler ſes amis, de les blâmer & de les reprendre durement. Le dernier travailloit à étouffer les ſentimens de la nature & du ſang, & à ſe défaire de toute ſorte d'humanité & de bienveillance pour ſes ennemis. Diogene exerçoit ſon eſprit ſatirique, contre toute ſuperſtition, c'eſt-à-dire, contre toutes les religions établies de ſon tems; il

ſoutenoit la mortalité de l'ame: il paroît avoir eu des ſentimens très-impies ſur la providence. Paſcal étoit l'eſclave des préjugés & des ſuperſtitions les plus ridicules; un mépris ſouverain pour cette vie, comparée avec celle de l'autre monde, étoit la baſe de ſa conduite.

Tel eſt le contraſte entre ces deux hommes; cependant l'un & l'autre ont été univerſellement admirés dans des ſiecles différens: on les a propoſés comme des modeles à imiter. Où eſt donc ce type univerſel de la morale dont vous parlez? Et quelle regle prendrons-nous pour établir les ſentimens différens & contradictoires des hommes?

Une expérience, lui dis-je, qui réuſſit à l'air libre ne réuſſit pas toujours dans le vuide. Lorſque les hommes s'éloignent des maximes de la raiſon, pour embraſſer ce que vous appellez une vie *artificielle*, perſonne ne peut répondre de ce qui leur plaira ou de ce qui leur déplaira; ils ſont dans un autre élément que le reſte des hommes. Les reſſorts naturels de leur eſprit n'agiſſent

point avec la même régularité, que lorſqu'ils ſont libres & dégagés des illuſions de la ſuperſtition, ou de l'enthouſiaſme de la philoſophie

Fin du cinquieme Volume.

TABLE DES RECHERCHES SUR LES PRINCIPES DE LA MORALE.

Fin de la table.





